ANNÉE Nº 278 1er NOVEMBRE 1936

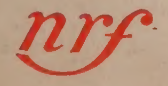
LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— TEXTES —

— CHRONIQUES —

— NOTES —

— L'AIR DU MOIS —



[FRA]NCE : 6 FR. ÉTRANGER : 7.50

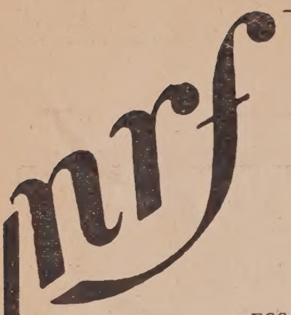


Table analytique des Annonces

(Les chiffres indiqués sont ceux des pages)

NOUVEAUTÉS

ESSAIS, CRITIQUE, LITTÉRATURE

ROMANS

« LE SCARABÉE D'OR »

BIOGRAPHIES

« LES VIES PARALLÈLES »

LIVRES D'ENFANTS

SOUSCRIPTIONS

LE LIVRE ET L'ÉCRAN

GÉNIE DE LA FRANCE

BIBLIOTHEQUE DE LA PLÉIADE

HOMMAGES

ŒUVRES

ACTUALITÉS LITTÉRAIRES

OPINIONS DE LA CRITIQUE

43. A. M. VERGIAT. Les rites secrets des primitifs de l'Oubangui.......... 25 fr.

44. A. ZERVOS. L'empire d'Éthiopie, ave[c] 330 figures et 40 cartes inédites, 503 page[s]. Prix .... 120 f[r].

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

45. BAUDELAIRE. Les fleurs du mal, avec une étude biographique, une introduction et des notes par Y.-G. Le Dantec. Prix .... 10 fr.

46. BOURDALOUE. Sermons choisis.. 12 fr.

47. CICÉRON. Correspondance, tome III. Prix .... 30 fr.

48. E. DELACROIX. Correspondance générale, tome II (1838-1849), publiée par André Joubin........................ 40 fr.

49. G. FLAUBERT. Œuvres :
Madame Bovary, 1 volume.
Trois contes, 1 volume.
L'éducation sentimentale, 2 volumes.
Texte soigneusement établi par E. Maynial, accompagné de variantes, de préfaces et de notes, chaque volume. 9 fr.

50. G. FLAUBERT. Œuvres complètes :
Tome I : Madame Bovary.
Tome II : Trois contes.
Avec une étude biographique et un[e] introduction par André Loewel, chaqu[e] volume .... 10 fr.

51. G. FLAUBERT. Œuvres posthumes :
Madame Bovary, ébauches et fragments inédits recueillis d'après les manuscrits par Mademoiselle G. Leleu.. 75 fr.

52. G. FLAUBERT. Madame Bovary, 2 volumes chaque volume................ 5 fr.

53. J. MICHELET. Pages littéraires, pages historiques .... 12 fr.

54. A. de VIGNY. Poésies complètes, texte établi et annoté par Y.-G. Le Dantec. Prix .... 10 fr.

55. VOLTAIRE. Candide, l'Ingénu, texte établi et annoté par Jean Walter...... 10 fr.

BULLETIN DE COMMANDE

FRANCO DE PORT A PARTIR DE 50 FRANCS POUR LA FRANCE ET LES COLONIES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par le débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

....

....

....

....

....

....

NOM .... Signature :

ADRESSE ....

....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cela il suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles. (11)

nrf **NOUVEAUTÉS**

SALVADOR DE MADARIAGA

ANARCHIE OU HIÉRARCHIE

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE.. .. .. **12** fr.

EXTRAITS DE PRESSE

On rencontre ici des vues originales telles qu'elles peuvent naître dans un esprit observateur et constructif. Elles sont exprimées dans une langue ferme, qui révèle que M. de Madariaga, homme d'état de premier plan, se double d'un bel écrivain dans une langue étrangère. Son ouvrage est ainsi, pour le lecteur français, doublement attrayant. Il sollicite, mieux qu'un exposé forcément écourté, une lecture attentive et réfléchie.

J. N., *Le Petit Bleu*, 14-5-36.

... *Anarchie ou Hiérarchie* est une sorte de mise au point de la réforme indispensable de la démocratie libérale et de ses éléments de mort...

L'auteur, fidèle au vieil humanisme qui demeure le nôtre, rappelle que l'Etat est pour l'homme et non l'homme pour l'Etat, et dégage les formules de l'Etat économique de demain...

PIERRE PARAF, *La République*, 19-5-36.

Anarchie ou Hiérarchie, marque une solidité de construction et une probité intellectuelle indiscutables, et représente un apport précieux sur le vaste chantier de l'organisation de la paix entre les citoyens et entre les nations.

FRANCIS BOURGIN, *L'Europe Nouvelle*, 27-6-36.

Le livre du représentant de l'Espagne à la S. D. N. fait penser ; de plus il est une réhabilitation de l'homme, une revalorisation de l'individu, une mise en garde contre les solutions grégaires et irrationnelles.

L. ROTH, *Feuilles Libres*, juillet 1936.

La portée de l'œuvre réside, à notre avis, bien plutôt que dans ses conclusions, dans la netteté avec laquelle elle pose les problèmes et la parfaite dialectique qu'elle institue.

ETIENNE VAUTHIER, *Combat*, 15-7-36.

Livre à méditer et à faire lire à tous les va-t-en guerre inconscients ou cupides.

MARCEL BOLL, *Le Mercure de France*, 15-8-36.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

nrf **VIENT DE PARAITRE**

JEAN FONTENOY

L'ÉCOLE DU RENÉGAT

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE.. .. .. **15** fr.

Une douce enfance dans les câlineries de l'Ile de France, sous des cieux bonasses, parmi de braves gens heureux en leur tranquille inconscience.

Puis l'auteur grimpe les degrés de l'école républicaine. On lui enseigne que les gentillesses sont haïssables, on lui prône tout ce qui va contre le bonheur simple, ses éducateurs divinisent la révolte « en soi ». Selon les pures doctrines franc-maçonnes et gidiennes, on lui inculque que la *conscience*, l'*intelligence*, priment les bonnes intentions.

Conséquence : il offre son âme à la Russie soviétique, mais l'U.R.S.S. le déçoit ou le trompe et rétablit les arbres de Noël.

En Russie, en Chine, au Japon, il découvre une même génération, pareille à lui, qui se meurt de sa *conscience*, un monde entier qui pataugeant dans sa misère intellectuelle, se souvient des joies archaïques et lutte, à tatons, pour les recouvrer.

« Pauvre jeunesse de France, tu te divises, tu te cherches, tu te dévores, en quête de ta paix ancienne, après les démentes exaltations d'une révolution velléitaire ! Et tes maitres t'ont trahie...

« Gide, Staline, pourquoi ? Vous avez, crie Fontenoy, ravagé notre jeunesse ; vous avez triché, vous avez joué avec nos âmes. Aujourd'hui, vous enfoncez des portes ouvertes ; vous découvrez que l'important est de bien faire ce que l'on fait et que la bonne volonté passe avant l'Intelligence abstraite. »

Des souvenirs attendris d'un autre monde, un pamphlet véhément contre l'intelligence tueuse de bonheur. Un appel à une jeunesse nouvelle qui voudrait s'assurer d'une petite joie quotidienne, savoir s'en contenter et sait déjà que, dans cet effort, est le grand secret contre les mauvais maitres.

Notice biographique :

Né le 21 mars 1899. Etudiant en Sorbonne, 1916-17. Soldat en 1918-19-20. Puis udiant à Londres et Riga. En U. R. S. S., 1924, 25, 26. Chine, Japon de fin 1926 à in 1931. Depuis, journalisme à Paris et reportages en Europe, en Asie et en Amérique.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

nrf **RAPPEL**

STEPHEN HUDSON

UNE HISTOIRE VRAIE

I. LE PRINCE CHENEVIS
II. ELINOR COLHOUSE

Traduit de l'anglais par EMMANUEL BOUDOT-LAMOTTE

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **15** fr.
50 ex. sur alfa mousse dans la collection " *DU MONDE ENTIER* ". (*épuisé*)

EXTRAITS DE PRESSE (VII)

Je suis sûr que tous ceux qui liront cette « Histoire Vraie » n'auront comme moi qu'un désir, connaître la suite, ne serait-ce que pour jouir, au passage, de ces innombrables observations si justes, si pathétiques, si ravissantes, et si pleines d'humour que l'auteur jette, comme en se jouant, à chaque ligne. FRANCIS DE MIOMANDRE.

Le reste de l'œuvre sera offert, espérons-le, au public de langue française. EMMANUEL BUENZOD.

Nous attendons les autres volumes. ANDRÉ CHAUMEIX.

Depuis que nous avons lu les deux romans de M. Stephen Hudson, groupés dans le premier volume de « Une Histoire Vraie », excellemment traduits par M. Emmanuel Boudot-Lamotte, l'impatience de connaître plus complètement tout ce qui touche à ce Richard Kurt ne nous quitte pas. GEORGES POUPET.

Le lecteur en suspens demande à connaître la suite de cette *Histoire Vraie.* PIERRE DESCAVES.

L'insidieux plaisir qu'on éprouve à voir se dérouler devant soi les lents anneaux de cette vie est un gage de l'impatience avec laquelle on attendra la suite de l'ouvrage.
GERMAINE BEAUMONT.

Que naîtra-t-il de la fausse idylle ? *Richard Kurt* sera sans doute le point culminant de l'œuvre. PIERRE LŒWEL.

Nous avons hâte de lire les malheurs qui vont suivre une telle union.
ANDRÉ THÉRIVE.

Ces deux volumes nous refont une âme d'enfant, semblable en ceci aux enfants, nous avons envie de connaître la fin de l'histoire. Et nous attendons avidement la troisième partie.
NELLY-JEAN LAMEERE.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

nrf **VIENT DE PARAITRE**

RAYMOND GUÉRIN

ZOBAIN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE.. .. .. **15** fr.
Il a été tiré 15 exemplaires numérotés sur alfa supérieur.. .. .. **30** fr.

Alors que tant de livres apportent des solutions aux problèmes politiques, il est scandaleux mais nécessaire que paraissent des romans comme celui-ci où il ne s'agit que du problème de la vie conjugale. Ce problème est posé dans ses termes les plus simples, les plus volontairement dépouillés de tout ce qui est circonstances, milieu, époque, de tout ce qui serait censé expliquer quelque chose qui en réalité est inexplicable d'une manière complète. Pourquoi après un bonheur conjugal parfait, suffit-il que l'un des époux tombe malade pour que lentement s'effritent toutes leurs raisons de vivre ensemble ? La séparation devrait rendre, chez ceux qui s'aiment, plus vif le désir de vivre de nouveau ensemble. Mais l'isolement secrète des poisons inconnus, il oriente vers d'autres désirs, il révèle surtout des répulsions que l'on parvenait jusqu'alors à se cacher à soi-même. Ce travail est aussi insidieux que la tombée du crépuscule, où la nuit et le jour semblent faits du même tissu. Avec un grand art, l'auteur montre à l'œuvre tous ces infiniment petits qui, par leur insensible variation, font que la même chose qui causait notre bonheur cause aujourd'hui notre désespoir. Et il ne nous dit pas tout : comme celle des grands écrivains, son analyse baigne dans le mystère.

Notice biographique :

Né à Paris en 1905. Etudes au Lycée Voltaire puis au Lycée et à la Facul de Poitiers. Jusqu'à vingt ans ne vit que pour le sport : course à pied, box rugby : joue deux saisons avant au Racing. Cesse de jouer à cause de sa mauvais vue. Se met à lire. Sent naître en lui un impérieux besoin d'écrire. Mais a horreu des gens qui vivent de la littérature. Décide d'apprendre un métier, gagne sa vi Commence alors son « apprentissage d'écrivain » durant ses heures de loisir pendant dix ans, travaille ainsi à ce qu'il appelle : « ses gammes », souten par quelques amis et compose pendant ce temps, à titre d'exercices, plusieur ouvrages qu'il ne publie pas. Enfin à trente ans, se jugeant prêt, remet à Jea Grenier puis à Marcel Arland et à Jean Paulhan, Zobain, *qu'il vient de ter miner.*

Vit actuellement à Bordeaux.

nrf *ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE*

nrf **NOUVEAUTÉS**

COLLECTION " DU MONDE ENTIER "

JOSEPH CONRAD

LA RESCOUSSE

ROMAN

Traduit de l'anglais avec une introduction par G. JEAN-AUBRY

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE. .. .. .. **18** fr.
20 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma-Navarre.. **60** fr. (*épuisés*)
50 exemplaires numérotés sur alfa supérieur.. .. .. .. **40** fr. (*épuisés*)

EXTRAITS DE PRESSE

La Rescousse est une des œuvres les plus caractéristiques de la pensée conradienne... L'auteur n'affirmait-il pas lui-même qu'on pouvait retrouver entre les lignes « toute l'histoire de sa vie littéraire ? »

J. R. P., *L'Intransigeant*, 2-8-36.

Lisez ce magnifique roman, et tout vous y paraît simple, aisé, lumineux. Vous serez emportés par le drame. Il vous imposera son angoisse, ses suspens et sa conclusion déchirante. Alors, le livre fermé, vous constaterez ceci : que ce roman censément « exotique » vous aura enrichis de tout un trésor d'observations sur l'âme humaine en général, qu'il vous aura éclairés sur vous-mêmes peut-être, élucidant en vous maintes questions. Bref, de ce récit d'aventures, vous retirerez un bénéfice d'ordre psychologique que bien des romans psychologiques, parmi les plus réputés, ne vous donneront jamais.

FRANÇOIS PORCHÉ, *L'Echo de Paris*, 14-8-36.

Vous lirez *La Rescousse*, roman qui est à ma connaissance, sans pareil. Vous suivrez le capitaine Lingard dans sa gigantesque entreprise de rétablir dans sa puissance un jeune prince détrôné. Vous assisterez, angoissé, à la lutte soutenue par cet aventurier contre un terrible concours d'événements hostiles... Un livre magnifique par tout ce qu'il nous apporte de nouveau depuis l'un des plus beaux romans d'aventures exotiques de la littérature anglaise, j'ai nommé *Robinson Crusoé*.

HUBERT DE LAGARDE, *L'Indépendant*, 19-9-36.

Admirable livre, un des plus grands et des plus émouvants de Conrad.

ORION, *L'Action Française*, 23-9-36.

La Rescousse, de Conrad, est un roman à part. Il n'est pas construit d'un seul bloc comme « Typhon » ou « Le Cœur des Ténèbres », il s'apparente plutôt à son extraordinaire « Jeunesse » et nous permet de cheminer lentement à travers les souvenirs de sa carrière de marin.

Nous participons à son expérience d'homme et d'écrivain et nous sommes presque étourdis des richesses accumulées dans ces pages.

THÉRÈSE HERPIN, *Le Jour*, 23-9-36.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

nrf VIENT DE PARAITRE

MARCEL AYMÉ

LE MOULIN DE LA SOURDINE

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE.. .. .. **15** fr.
30 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma Navarre .. .. **42** fr.
100 exemplaires numérotés sur alfa supérieur.. .. .. **30** fr.

EXTRAITS DE PRESSE

... Toutes ces scènes bouffonnes sont de la même lignée que les comédies de Molière et les fabliaux. Elles ont même vie jaillissante, même richesse, même verdeur.

CLAUDE MORGAN, *Vendémiaire*, 1-10-36.

... Ainsi, le sujet du roman n'est-il pas, à proprement parler, la psychologie du criminel, mais la psychologie du criminel-possible-qui-sommeille-en-tout-homme...

... Un roman nerveux, enlevé, bigarré, où M. Marcel Aymé déploie avec une sécurité, une aisance féroces toutes les puissances souriantes d'ironie et de flagellation que nous lui connaissions déjà...

NELLY JEAN-LAMEERE, *La Nation belge*, 6-10-36.

La saison littéraire, plus précisément la saison du roman, s'ouvre par un roman de Marcel Aymé, *Le Moulin de la Sourdine*. Il semble que, chaque année, une œuvre importante reçoive ainsi, à la fin de septembre, la mission de donner le signal et le ton... Pendant quelques jours, la critique a l'agréable impression que toute la production contemporaine se trouve sous l'empire d'une tendance dominante, qui serait, cette année, la tendance Marcel Aymé.

ANDRÉ BILLY, *L'Œuvre*, 6-10-36

... Nous retrouvons, dans *Le Moulin de la Sourdine*, la majeure qualité de M. Marcel Aymé, qui est d'emprunter au langage populaire, comme personne ne sait le faire, sa verdeur, sa robustesse, et pourtant de lui donner un style. Il y a là une manière de tour de force à peu près unique. Lisez à haute voix quelque discours d'un héros du *Moulin*... c'est aussi savoureux, aussi fruité, aussi chantant qu'une page de Rabelais, et pourtant il n'y a pas un mot, pas une tournure, qui n'auraient pu être employés tels quels par un homme du peuple. C'est un des plaisirs les plus délicieux qui soient.

ROBERT BRASILLACH, *L'Action Française*, 8-10-36.

... Il semble bien certain que cet écrivain soit le seul à propos de qui on puisse, sans ridicule, évoquer le ton et le mouvement rabelaisiens, le seul qui sache guider le trait de gaillardise jusqu'au tréfonds de notre raison.

JACQUES CARTON, *Choc*, 8-10-36.

... *Le Moulin de la Sourdine*, si supérieur à la plupart des romans que nous avons lus ces derniers mois. Ne me demandez pas si c'est un roman policier, un roman psychologique, un roman social, un roman fantastique, un roman populiste, un roman comique, un roman féerique. C'est tout cela, à la fois et c'est ce qui fait son charme...

Et que de types drôles !...

Et tout cela est écrit dans une langue qui fait penser à celle d'un Rabelais d'aujourd'hui. Voilà enfin un livre original !

GEORGES LE CARDONNEL, *Le Journal*, 11-10-36.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA

REVUE

REVUE MENSUELLE DE L

DIRECTEUR (19

Direct

PARAI

Publiera

UN HOMM

Prochainement :

NOTES, par PAUL VALÉRY

DÉCHIRÉ (suite), par LÉON-PAUL FARGUE

REVEUSE BOURGEOISIE, *récit*, par DRIEU LA ROCHELLE

TROIS AMATEURS, par ERNEST TISSERAND

LA CHASSE DU MATIN, *roman*, par JEAN PRÉVOST

MOUVEMENT, par ALBERT THIBAUDET

LA RADIO-ACTIVITÉ ARTIFICIELLE ET SES CONSÉQUENCES, par JOLIOT-CURIE

VAROUNA, par JULIEN GREEN

L'AMOUR ET LA MONARCHIE, par VALERY LARBAUD

KÉRIACOP, par A. DE CHATEAUBRIANT

UN AMOUR DE SADE, par MAURICE HEINE

NOTES SUR LA COMMUNE, par LUCIEN DESCAVES

MORALE DE LA PSYCHANALYSE, par JACQUES LACAN

LE PROBLÈME DE LA CONNAISSANCE ET LA THÉORIE QUANTIQUE, par JACQUES SPITZ

PERPLEXITÉS AMÉRICAINES, par SH. ANDERSON

LLE

NÇAISE

E CRITIQUE — 24e ANNÉE

UES RIVIÈRE

HAN

E MOIS

bre 1936

CLAUDEL

Le Directeur reçoit le **vendredi** de 4 à 7 heures

Les auteurs non avisés dans le délai de trois mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an. Les manuscrits ne sont pas retournés.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 1 fr. 50.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * *un an, six mois,* à l'édition * *ordinaire — de luxe* de *La Nouvelle Revue Française,* à partir du 1er .... 19.......

* Ci joint *mandat — chèque* de
Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de
(*majorée de 3 fr. 25 pour frais de recouvrement à domicile*).

FRANCE	Union postale	Autres pays	*
*			*Édition de luxe :*
100 fr.	115 fr.	125 fr.	. . . UN AN
			Édition ordinaire :
56 fr.	65 fr.	72 fr.	. . . UN AN
30 fr.	35 fr.	38 fr.	. . . SIX MOIS

A , le .... 193.....

Nom .... (SIGNATURE)

....

Adresse .... * *Rayer les indications inutiles*

étacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de LA OUVELLE REVUE FRANÇAISE, 5, rue Sébastien-Bottin, anciennement 3, Rue de Beaune, Paris-VIIe. Compte Chèque postal : 169.33. Téléph. : ittré 28-91, 92 et 93. — Adr. télég. : Enerefene Paris. — R. C. Seine 35.807

nrf **VIENT DE PARAITRE**

MARIA BORRÉLY

LES RECULAS

ROMAN

Un volume in-16 double-couronne.. .. .. **12** fr.

Simple et grande fresque de la vie.

Dans cette primitive et rude symphonie, tout gravite autour du soleil, la vérité du monde, le régulateur.

Une jeune paysanne, Béatrix, est appelée, pendant que son ami Gabin fait le service militaire, auprès de sa sœur enceinte, mariée à un montagnard fixé dans un hameau perdu au fond d'une petite vallée, à une haute altitude, les Reculas.

Aux Reculas, hiver précoce, terrible. Le hameau sous la neige. Absence de soleil pendant trois mois. Interminable séjour des hommes dans les écuries avec le bétail. Tourmentes de neige. Maladie, marasme, peur, suspicion. On retranche un homme, Damien, à qui l'on ne fait pourtant que de stupides griefs. On l'accable de médisance et, ce faisant, " on encourt le blâme du soleil et la méchanceté de la montagne ".

L'ami de Béatrix, Gabin, monte aux premiers jours de printemps aux Reculas la voir. A l'entrée du village il est pris sous une avalanche de pierres et de glaçons. Et il est de fait que c'est justement Damien, le " pestiféré " qui, se trouvant là, se précipite sous l'avalanche pour l'en tirer au péril de sa vie. Il y est pris lui-même. Deux hommes dans le coma. Et pas de secours possible ! Le pays est " assiégé ".

Des présages funestes avaient fait craindre l'horrible tragédie.

Longs regrets unanimes au sujet de Damien. On avait retranché " le meilleur ", fauté contre le soleil.

Le 15 février le soleil reparaît. Dans l'allégresse générale, et dans la bonté, on fête ce retour tant désiré. Les deux accidentés sont sauvés. Une autre malade, guérie. La concorde enfin règne aux Reculas. Et puis la jeune femme enceinte met au monde un bel enfant. Les beaux amants tout nus sacrifient au dieu-soleil, ce principe mâle, par l'acte d'amour simple, éternel et pur, en vue de la sainte fécondation.

Dans le printemps qui vacille, le rire est débridé parmi les montagnards, la joie tourne à l'ivresse...

Œuvre saine, puissante, phallique.

DU MÊME AUTEUR :

SOUS LE VENT, *roman*.. .. .. **15** fr
LE DERNIER FEU, (préface de Jean Giono), *roman* .. .. **15** fr

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

Pour les enfants

ALBUMS DU GAI SAVOIR. — 3

COLETTE VIVIER

DIDINE
AU PAYS DES MOTS

Illustrations d'ANDRÉ ROBERT

Un album de 32 pages (25×19), dont 24 pages ornées de nombreuses lithographies en couleurs. Couverture illustrée et cartonnée, imprimée en lithographie en couleurs.. **15** fr.

Le succès qu'avaient rencontrés nos deux premiers « Albums du gai savoir » (*Tirely Astronome* et *Petite histoire des voyages*) nous encourage à poursuivre la publication de cette série, destinée à instruire les enfants de la manière la plus « profitable » : en les amusant. Sous une forme plaisante ses albums traitent des sujets historiques ou scientifiques.

Voici une petite grammaire : *Didine au pays des mots*. Contes, comédies, dialogues, propos, où les personnages sont verbes, adjectifs, nom, pronoms, adverbes, etc... Les uns espiègles et vifs, d'autres paresseux et prétentieux ; d'autres encore grave et pompeux. Les illustrations — lithographies en couleurs — commentent le texte avec infiniment d'esprit et de fantaisie. Un grand succès — nous en sommes certains.

nrf RETENEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

EUGÈNE MARSAN

Cette pudeur du classicisme dont il fut l'un des premiers et des meilleurs exégètes, il sut toujours lui soumettre sa vie, ses sentiments, ses actes et tout ardent qu'il fût, blessé même jusqu'au fond de l'âme (peut-être au point d'en mourir) par l'injustice des hommes, il resta maître de lui, capable de souffrir en silence, n'exprimant de sa peine qu'une vue objective, paré de ce mélodieux sourire, de cet incomparable sourire que nous ne reverrons plus jamais.

GABRIEL BOISSY, *Comœdia*, 12-9-36.

Cet écrivain d'élite, qui faisait honneur aux traditions françaises, et qu'une certaine nonchalance, un grand désintéressement avaient privé du rang qu'il méritait, représentait des qualités désuètes et fortes dont notre temps n'est pas prodigue. Il était, par son art et par son goût, la délicatesse même, mais il avait aussi le jugement le plus sûr, le plus pertinent, capable de choisir et de défendre avec force l'objet de son choix. Il avait une sensibilité raffinée jusqu'à la préciosité et une pensée assurée jusqu'à la rigueur. Et ce mélange parfaitement harmonieux de dogmatisme et de dilettantisme s'exprimait dans un style personnel, moiré, aux résonances d'une clarté mélancolique.

Journal des Débats, 20-9-36.

Cet esprit dont la solidité égalait la finesse, dont parfois une apparente frivolité ne faisait que masquer la profondeur, était en effet prisé et estimé par tous, quelles que fussent les divergences d'opinion... Il était bien ce « seigneur » rêvé par Léonard de Vinci qui connaît tout et mesure tout avec autant d'audace que de sérénité... Comme toute vraie valeur, la sienne grandira avec le temps.

GABRIEL BOISSY, *La Tribune des Nations*, 24-9-36.

L'on est stupéfait que ses *Amazones*, ses *Passantes*, ses *Chambres du plaisir* n'aient pas valu à Marsan de connaître la gloire qui lui était due. Il a paru là, entre 1920 et 1926, de petits chefs-d'œuvre où la psychologie, par l'art le plus haut du monologue intérieur, allait très loin dans la méditation des mystères humains. Cela n'est imité de personne et a beaucoup plus de prix que certaines tentatives de cette époque. Le classicisme éternel est là, pur et dur, comme un incorruptible cristal.

ANDRÉ ROUSSEAUX, *Candide*, 24-9-36.

Cette forme qui est si bien à lui qu'on ne saurait l'imiter, d'une pureté ailée, que de beautés il y enchâssa : des tableaux exquis de paysages italiens et de l'Ile de France, et des portraits de femmes. Relisez *Passantes* et *les Chambres du plaisir* où il se montre un vrai poète à chaque ligne, à chaque mot : le poète de la vie, de la beauté vivante.

JEAN-GERMAIN TRICOT, *La Flèche*, 26-9-36.





Pour paraître début Novembre

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE



Tome I

des ŒUVRES de



FLAUBERT

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE
MADAME BOVARY
SALAMMBÔ

EN **UN** VOL.

DE [illegible] PAGES SUR PAPIER BIBLE, RELIÉ EN PLEINE PEAU SOUPLE

68 fr.

Ce prix sera majoré le 11 Décembre 1936

Chronologie de Flaubert

préfaces, appendices, bibliographies, notes, variantes, texte établi et annoté par

ALBERT THIBAUDET et **RENÉ DUMESNIL**

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'envoyer .... *exemplaire* — du TOME I des **ŒUVRES** de FLAUBERT, dans la coll. « BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE ».

Ci-joint la somme de* .... } ***montant de ma commande*
**Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de* ...... }

Nom .... **A** .... **le** .... 193..

Adresse .... *(Signature)*

....

* Rayer les indications inutiles.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

nrf POUR PARAITRE EN NOVEMBR[E]

ANDRÉ GIDE

RETOUR DE L'U. R. S. S.

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **6** fr.

Il sera tiré :

210 exemplaires numérotés sur pur fil Lafuma-Navarre .. **25** fr.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer ....exemplaires... du **RETOUR DE L'U. R. S. S.** * *s[ur] pur fil.*

Ci-joint la somme de .... } *montant de ma souscriptio[n]*
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de............... }

Nom .... A.........................le............................193..

Adresse .... (SIGNATURE)

....

* Rayer les indications inutiles.

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR[E]

nrf POUR PARAITRE EN NOVEMBRE

ANDRÉ GIDE

GENEVIÈVE

RÉCIT

UN VOLUME IN-8° TELLIÈRE .. .. **10** fr.

Il sera tiré :

50 exemplaires réimposés au format in-4° tellière, sur pur fil Lafuma-Navarre .. .. **90** fr.

300 exemplaires numérotés sur Hollande Van Gelder, sous couverture bleue .. .. **50** fr.

700 exemplaires numérotés sur pur fil Lafuma Navarre .. **35** fr.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer dès publication .... exemplaire... de **GENEVIÈVE** *
* *pur fil réimposé — *........... sur hollande —* .... pur fil.*

Ci-joint la somme de .... } montant de ma souscription.
uillez faire recouvrer à mon domicile la somme de.............. }

om .... A.....................le.......................193....
lresse .... (SIGNATURE)
....

*Rayer les indications inutiles.

rf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

DEUX POÈMES

I

SATAN TIENT TÊTE A DIEU

Quelles roses éternelles aux lèvres d'œillets, aux yeux d'iris, sont aussi belles qu'un essaim d'anges ? Leur âme dans leur face est un sourire, et la joie d'une enfance infinie. Toute innocence est leur parfum ; toute candeur, l'encens de leur obéissance ; car ils obéissent, comme ils palpitent, dans le transport du divin amour. Tous ensemble, ils sont les plumes du ciel, l'aigle de Dieu et sa colombe. Leur frémissement est l'onde adorante d'un cantique. L'adoration est leur être, l'aile qui bat à la droite et à la gauche de Dieu. L'allégresse est l'éther qui leur tient lieu de sang. O divine condition d'être, à jamais, le bonheur et l'amour de toutes les pensées, de tous les actes de Dieu.

LES ANGES

Cohortes de lumière,
Ondes de l'esprit plus que l'éther légères,
Sœurs, nos suaves frères,
Frères, nos plus brûlantes sœurs,
Savez-vous le plus beau don, la suprême nouvelle ?
L'Eternel nous a donné un ami divin,
Conçu de Lui, pareil à Lui, et formé de ses mains,
Pour sa gloire, pour notre admiration, et notre culte.
Bénie soit sa création !
Adorée soit son œuvre par notre ivresse et nos cœurs en tumulte !

DEMI CHŒUR

Souffle du renouveau, haleine du printemps,
O tressaillement maternel de toute la nature,
Qui vient, par cette aurore, de jaillir hors du temps,
Modelé par les doigts de l'Eternel lui même ?
Qui est-ce ? nommez-le, quelle est la créature
Qu'il offre aux anges, pour que les anges l'aiment ?
Qui est-ce ? qui ?

DEMI CHŒUR

Il se nomme d'un nom nouveau :
Dieu l'a pétri d'esprit pur et de sel ;
Il est fait de la terre et du ciel,
Il est nu, il est faible, il porte le sceau de l'éternel
Et Dieu, qui l'a formé, l'appelle l'homme.

DIEU

Je vous le dis comme on le dira : Voici l'Homme.
Adam est son nom, dans le parler du ciel et la langue des anges.

Je vous ai fait venir pour vous le faire voir.
Prosternez-vous tous devant lui, purs essaims de mon vouloir.
A genoux, et le front si bas qu'il peut descendre.
Il est ma création, il est ma créature,
Le dernier né de ma prédilection,
L'objet de toutes mes complaisances ;
Mon confident, l'âme de la nature.

ANGES CONDUITS PAR LES ARCHANGES

O Toi le plus beau, si près du Créateur,
Merveille de Son amour pour Lui-même,
Frère ineffable comme Lui, et fait divinement de rien,
Cœur du vaste univers, vivante rose du destin
Que l'Eternel assigne à toute vie en sa sagesse,
Sourire que les doigts de Dieu ont dessiné
Pour Son amour dans l'argile et le sable du néant,
Nous t'adorons, nous les anges et les archanges,
Parce que Dieu se mire en toi, Son dernier né,
Et qu'il a mis la trace de Son doigt, Son ongle dans tes langes.

ARCHANGE GABRIEL

Mais toi, le plus beau de nous tous, toi le plus grand,
Pourquoi restes-tu à l'écart, sombre comme
Le total du temps, amer comme la racine de la colère,
Avec la bouche de l'exil, du proscrit volontaire ?
Pourquoi n'es-tu pas au milieu frémissant de nos ailes
Le premier parmi nous, l'étincelle du feu,
Le brasier de l'amour, et l'aiguillon du zèle ?
Qu'attends-tu donc, Satan, pour venir adorer
L'image du Seigneur que Dieu nous a donnée ?
Ne te sépare pas : l'orgueil est le seul crime.

Reste entre nous ; reprends ta place : elle est sublime,
Satan, ta grandeur nous est chère et nous ne sommes pas jaloux.

SATAN

Non. Laissez-moi. Non, pauvres frères. Non, je dis Non.
Je n'adorerai pas ce fétu, cette forme infirme.
Je ne veux pas m'incliner devant ce rien nu.
Je ne peux pas l'aimer. Sa beauté me dégoûte.
Sa semblance m'irrite ; j'ai horreur de cet inconnu.
Non, je ne l'aime pas. Je ne veux pas lui rendre hommage.
Vous ne m'avez pas connu jusqu'ici ? Je suis l'archange qui dit Non.
Je ne me prosternerai pas devant cette caricature.
Je n'y reconnais pas le dieu de la nature.
Non.

MICHEL ARCHANGE

Dieu l'ordonne. Obéis, ou tu seras maudit.
Te crois-tu au-dessus de la soumission ?
Rebelle, ignores-tu le prix de la rébellion ?
On se maudit soi-même avant d'être maudit.
Qui peut résister à la volonté divine ?
A genoux, Satan, devant ce soleil au berceau.
Incline-toi, fais ta prière ; Dieu l'ordonne.

SATAN

Pas à moi. Je sais Dieu mieux que toi, mieux que vous,
Mieux peut-être qu'il ne Se sait Lui-même.
Jusqu'ici, vous m'avez méconnu, petits frères,
Colombes du message, têtes de messagers.

Moi-même, qui sait, je ne me connaissais pas.
Je vous le répète, sistres et tambourins du Oui,
Je suis celui qui dit Non, non, et toujours non.

ANGES

Fuis! cache-toi! Retire-toi dans l'ombre et fuis dans le silence.
Hélas, voici venir l'Eternel, et tu te dresses contre Lui.
Prends garde à toi, bel Ange. Ne prends pas l'air de la Révolte.
Qui peut Lui tenir tête ? à Lui, le Père ?
Tu n'es qu'une de ses pensées, même
Si tu crois ou penser ou vouloir par toi-même.
Dieu est ta révolte : tu n'es que le révolté.

DIEU

Adore l'œuvre de mes mains. Tu es aussi mon œuvre.
Adore, Satan, l'être issu de mon vœu,
Né de moi pour moi-même et pour ma fantaisie.
Je commande : obéis. Tu n'es ici
A l'instar de tout le reste que mon témoin.
Ne me résiste pas : au fond, tu ne tiens tête qu'à moi.
A genoux, comme eux tous! A genoux, prosterne-toi.

SATAN

Je ne puis, ô Seigneur ; et je ne t'entends pas, même si tu me parles à l'oreille.
Je ne reconnais pas ta voix. Ta main n'est plus ta main sur ma tête :
Ne reste-t-il pas à tes doigts de la peau et des poils de cet Adam ?

Il ne t'en souvient plus, Eternel ; mais je suis le gardien de ta mémoire.
C'est moi, d'abord, que tu mis à la tête des anges.
De tous, le plus près de Toi, c'est moi.
Par Toi seul, j'ai été le Prince des Archanges.
Tu es l'Un, proclamé l'Unique par Lui-même
Et le Seul, et le Tout, le Tout de l'Un et l'Un de Tout.
Je te rappelle ton décret : tout ce qui vit, tout ce qui est,
Tout ce qui peut être est aussi loin de Toi que la sphère d'un point,
Un point quelconque pris sur l'axe ou les rayons.
Je ne veux pas qu'un autre entre dans ton unité, Seigneur, et l'altère.
Ce simulacre, ce pantin, ce soupir du néant,
Cet homme enfin n'est rien pour moi.
Quand il serait beaucoup pour toi, ô Seigneur, non, il n'est rien.
Eternel, Eternel, reviens à Toi : qu'il t'en souvienne :
A l'origine de tes jeux, c'est moi, Satan, moi seul,
Que Tu créas d'abord, reflet de ta beauté,
Vivante image de ta loi, étrangère à la mort.
Et c'est moi, ô mon Seigneur, moi, qu'alors tu nommais l'Homme.
Car le nom divin de Satan est « l'homme » au fond de ton cœur.
Et voici que tu veux me retirer le nom avec le droit d'aînesse,
La qualité, la vertu, la sublime et la suprême dignité
D'être ton image et ton plus juste reflet.

DIEU

Obéis. Ne pense pas. Qui te demande de penser ?
Obéis. Ne te flatte pas d'être Moi-même plus que Moi.
Ton amour est orgueil, et le pire blasphème.
Un je suis, Un je fus, Un je reste et l'Unique.
Ne cherche pas à comprendre pour quoi je me dédouble,
Pour quoi je me partage en apparence, aveugle que tu es,
Et pour quoi je m'explique : tu ne saurais comprendre.
Et par ce que tu ne comprends pas, en effet,
Il te faut obéir. Obéis.

SATAN

O Seigneur, je suis jaloux, et tu n'es pas juste.
Tu ne me traites même plus en humain :
Tu ne fais aucun cas de la raison :
Pourquoi donc m'en as-tu donné une ?
Tu veux mon obéissance et non mon assentiment ;
Tu veux que je serve en esclave, contre mon gré, Seigneur, contre le tien.
C'est toi, pourtant, que je défends contre toi-même,
Contre ton Tout, ta perfection et ton unité.
Tu me fais subir le plus affreux des supplices :
C'est moi, ton premier né, que tu mets en croix ?
Y penses-tu jamais mettre l'autre, l'homme enfin ?
Es-tu l'Un, Eternel, ou n'es-tu plus l'Unique ?
Tu partages avec l'homme : je ne l'accepte pas.
Je ne serai pas complice de ta faiblesse pour ce sac d'excréments.
As-tu jamais voulu faire pour moi ce que tu fais pour lui ?

Je le hais parce que tu l'aimes : tu l'aimes, puisque tu le préfères.
Comme lui, avant lui j'étais l'œuvre de ta prédilection ;
Comme lui, je fus la merveille modelée par tes doigts et sortie de tes mains.
Je le savais, et il ne le sait pas.
Je suis à toi, ô Créateur, mille fois plus que lui, qui t'ignore.
Je suis pour Toi, pour ta grandeur. pour ton Etre absolu
Infiniment plus que cet insecte, qui si tôt né, commence de périr et pourrit.
Tu es l'Un et le dois être, et Tout pour moi :
Pour cet Adam, l'Unique est sans raison ;
Il ne le conçoit pas, ni ne le saisit dans son ombre et ne l'explique :
S'il pouvait s'y élever, il dirait que l'Un, c'est lui : il le dira.
Il est fait de limon : je suis fait de lumières ;
Créateur, qui le sait mieux que Toi, toi le Père ?
Tu l'as pris dans la fange et pétri dans la boue ;
O Sire, qu'il t'en souvienne, tu m'as capté dans le tissu de ton verbe,
Et façonné de souffles éternels.
Je ne mens pas. Je ne peux pas mourir : Tu m'as fait immortel,
Et Tu veux que je m'humilie devant cette fange qui dort ?
Que je me jette aux pieds de cette lie qui respire,
Que je plie le genou au ras de cette ordure, que je l'adore ?
Tu le sais bien pourtant qu'elle te trahira demain

Et qu'elle va courir à la pourriture comme à sa mère?
Car, Seigneur, si tu es le père de cette créature,
Sa mère est la vermine, le grouillis de la terre, le sperme et les ovules des vers.
Non, je ne puis accepter que tu te trahisses de la sorte,
O Sublime Essence de tout ce qui est, et peut-être de ce qui n'est pas.

DIEU

Obéis.

SATAN

Je n'obéirai pas : non pas même à Toi, contre Toi-même.

DIEU

Obéis, ou tu vas être maudit.

SATAN

Je serai le maudit qui T'aime plus que toi-même ;
Je choisis ce destin plutôt que d'être le béni qui Te trompe et ne T'aime pas.

DIEU

Je veux ton obéissance et non ton amour,
Tes services muets et non ta fidélité,
Ta soumission et non ton jugement.

SATAN

Non.

DIEU

Déjà, tu roules dans l'abîme.

SATAN

Non.

DIEU

Sois maudit.
Tombe à jamais dans les ténèbres.
Toi qui ne veux pas adorer la boue qui palpite d'une âme entre mes mains,
Adore le néant.

SATAN

O Seigneur, qu'as-tu fait ? Voici Adam qui s'éveille,
Et j'ai pris, désormais, logis vivant en lui.

II

SHIR NAGA

Ils étaient immobiles et purs, couchés sur la herse du granit, parmi les pierres. Le désert infini les enveloppait sous le soleil. L'enfer, est-ce un suaire ? Des pierres et du feu, rien d'autre, rien de plus. Feu et pierre, le ciel et la terre, le lieu et l'horizon. Le brasier est le roi des ermitages. Dans cette sphère à l'éclat aveuglant, ils étaient comme onze gouttes d'encre, ou onze cloques de la brûlure universelle.

Les uns dormaient ; les autres songeaient ; mais tous vivaient au dedans de leurs paupières, retranchés là derrière où est tiré le rideau de la méditation. Ils étaient presque décharnés, aussi maigres que l'arète des pierres. Il ne vaut rien d'avoir tant de viande sur l'âme et sur les os. Toute prière est un jeûne.

Cependant Shir, leur sage maître sur la voie du divin, les héla doucement : « O vous, dit-il, sortez de l'abîme nul ; venez avec moi sur la route où nous attend, peut-être, l'âme de la lumière. » Tous alors, ils sortirent de l'absence où l'homme s'anéantit et cherche à ne plus se concevoir.

Et Shir, avec douceur, de commander au plus proche de lui : « Lève-toi. Ta tête a trop long-« temps reposé au ras de la terre. Prakriti endort « tout ce qui vit, le berce dans l'éternelle sieste et « ne réveille que pour le rut le sommeil du vivant. « Debout ! Remue la pierre brûlante que tu touches « des doigts, si tu étends la main. Et si tu ne peux la « soulever, déplace-la. »

Le disciple docile pousse le roc, et le bloc bascule. Or, dix serpents lovés sous la pierre se dressent, dardant la langue pointue qui puise le venin à la poche de la dent. Et un python énorme, pareil à un câble de marine au repos sur le pont, se déroule et du fond de son nœud se lance vertical.

Tous les serpents ensemble, érigés sur leur queue, font une grille horrible du poison et de la mort. Les barreaux de la phalange sifflent. L'épouvante hérisse alors la peau des ascètes et le cœur des disciples. Sortis de l'extase, ils reculent d'un pas devant les reptiles. « Non, leur dit Shir, avec une douceur « sévère ; restez où vous êtes. Jamais en arrière. « Que craignez-vous où je suis ? voulez-vous rebrous-« ser chemin vers le néant, pusillanimes ? Et qu'im-« porterait même la mort, si vous deviez mourir ? « N'êtes-vous pas ici pour vous exercer à ne plus « être ?

« O mes disciples, voyez l'homme au milieu des serpents. »

Il dit ; et, sans faire un geste, sans souffler un seul mot, il regarde les reptiles. Il ne leur parle pas ; ni flûte ni chant d'eau lente dans la crypte, il n'a même pas sifflé ni soupiré vers eux : toujours assis sur la pierre brûlante, il a seulement ouvert les bras.

D'un seul élan alors, tous les serpents, les cobras et les vipères, le corail et l'aspic, autour du grand python comme des franges, s'ébranlent vers Shir et viennent à lui. Ils glissent entre les ascètes et leur langue effleure la joue des disciples. Puis, quand ils sont plus près de Shir, ils l'entourent ; à gauche, à droite, sous son menton, ils l'encensent, et se balancent au-dessus de sa tête. Le puissant python, toujours dressé, tel le bambou tropical qui croit de minute en minute et vibre au plus lourd d'une après-midi d'orage, touche presque de sa langue la bouche de Shir ; et Shir lui parle enfin, l'appelant par son nom.

« *O Naga, je sais ce que tu veux ; je sais ce que*
« *tu es, je sais ce que tu as. Tes yeux m'adorent ; je*
« *les vois pleins de caresse. Je dirai pour toi ce que*
« *tu ne peux pas dire : jamais serpent ne broierait*
« *l'homme dans ses nœuds, si l'homme l'aimait assez ;*
« *jamais serpent ne piquerait l'homme de son poison,*
« *s'il était aimé de l'homme. N'est-ce pas là ce que*
« *tu penses, Naga ? Oui, tu dis oui, et la tête encense.*
« *Tu veux que je t'aime. Viens, Naga, toi qui as*
« *toujours froid, même dans le désert de feu. Viens,*
« *te dis-je ; tu peux te couler sur mon cœur : il te*
« *réchauffera et fera bouillir le sang blanc qui croupit*
« *dans ta glace charnelle. Viens !* »

Et le serpent s'est enroulé comme un collier de bronze et d'or autour du Maître ; et hochant une tête enivrée, il a trouvé sur les lèvres de Shir la parole de l'homme et il a suavement sifflé : « *O Toi, qui es Shir Naga, mon Sauveur, ô mon Père.* »

ANDRÉ SUARÈS

LE DERNIER ACTE[1]

Le lundi 3 août 1914, vers midi, Jacques Thibault arrivait à Genève. A l'aide des papiers qui lui avaient servi pour sa mission secrète à Berlin quelques jours avant la mobilisation, il avait réussi à prendre, la veille, à Paris, sous le nom de Jean Eberlé, étudiant suisse, un des derniers trains qui rapatriaient les étrangers.

A peine débarqué, il était parti à la recherche de Meynestrel. Mais « le Pilote » n'habitait plus rue de Carouge. « Où peut-il s'être terré ? », se demanda Jacques. « Chez Saffrio ? » Il y courut.

— « *Si, si*... Il loge chez moi, depuis qu'on est revenu de Bruxelles », avoua l'Italien. « Il se cache... Je voyais bien : ça lui faisait mal, rentrer chez lui sans Alfreda. J'ai dit : « Viens chez moi, Pilote ». Il est venu. Il est là-haut. Il vit comme dans la prison. Il couche toute la journée sur le lit, avec les journaux. Il se lamente de ses *reumatizmes*... Mais c'est *oune pretesto* », ajouta-t-il, en clignant de l'œil. « C'est pour pas sortir, pas causer... Il n'a pas voulu voir personne, même Richardley !, Ah il est changé, tu sais ! La garce, en le quittant, elle lui a cassé les genoux ! Jamais j'aurais cru... » Il eut un geste de désespoir : « C'est un homme fini ».

Jacques ne répondit pas. Les paroles de Saffrio lui arrivaient comme à travers un brouillard : il ne parvenait pas à sortir de l'état somnambulique dans lequel

1. Ce récit est un fragment de la dernière partie des « Thibault » *L'Eté 1914*.

il avait vécu pendant cet interminable voyage de dix-huit heures entre Paris et Genève.

Saffrio poursuivait :

« Tu as mangé ? Tu as bu ? Tu ne veux pas rien ? Fais-toi une cigarette : c'est du bon, il vient d'Aosta ! »

— Je voudrais *le voir* ».

— Attends... Je monterai, je lui dirai que tu es revenu. Peut-être qu'il voudra oui, peut-être non... Toi aussi, tu es changé ! », reprit-il, en fixant sur Jacques son regard caressant. « *Si, si !* Tu n'écoutes pas, tu penses la guerre... Tout le monde est changé... Raconte ce que tu as vu là-bas. Ils t'ont laissé partir ?.. Ce qui est le plus terrible, tu sais, voilà : c'est la folie de tous, devenus soldats ! Leurs chansons, leur *furia !*... Les photographies des magazines français, allemands ! Des trains de mobilisés, qui brillent des yeux, et qui crient : « A Berlin ! ». Et les autres : « *Nach Paris !* »

— « Moi, ceux que j'ai vu partir ne chantaient pas », dit Jacques, sombrement. Puis, d'une voix fiévreuse et comme s'il s'éveillait soudain : « Ce qui est terrible, Saffrio, ce n'est pas ça... C'est l'Internationale... Elle n'a rien fait. Elle a trahi. Jaurès mort, tous ont lâché ! Tous, même les meilleurs ! Renaudel, l'ami de Jaurès ! Guesde ! Sembat ! Vaillant ! Oui, Vaillant, un type, pourtant ! Le seul qui ait osé dire, à la Chambre : « *Plutôt l'insurrection, que la guerre !* » Tous ! Même les dirigeants de la C. G. T. ! La veille de la mobilisation, le prolétariat hésitait encore. On aurait pu ! Mais ils n'ont même pas essayé ! « *Le territoire sacré !* La *Patrie !* L'*union nationale !*... La *défense du socialisme contre le militarisme prussien !* » Voilà ce qu'ils ont trouvé ! A ceux qui demandaient : « Qu'est-ce qu'on va faire ? », ils n'ont su répondre que ça : « Obéissez au fascicule de mobilisation ! »

Saffrio avait les yeux pleins de larmes.

— « Même ici, tout est renversé », fit-il, après un

silence. « Les camarades, maintenant, parlent bas... Tu verras ! Tout le monde est changé... On a peur... La police surveille tout... Au « local », plus personne... Richardley, la nuit, fait des réunions chez lui, ou chez Boissonis... On apporte les journaux ; ceux qui savent, ils traduisent pour les autres ; après, on discute, on s'énerve... Pour rien ! Qu'est-ce qu'on peut ?.. Richardley seul fait du travail. Il a confiance. Il dit que l'*Internazionale*, elle ne peut pas mourir ! Elle ressuscitera ! Plus forte !

— Et Mithoerg ?

— Mithoerg ?... » L'Italien s'était levé. Ses lèvres tremblaient. « Mithoerg ? Tu ne sais donc pas ? Il est parti !

— Parti ?

— Pour l'Autriche !

— Mithoerg ? »

Saffrio baissa les paupières. Sur son beau masque romain, se lisait une douleur nue, animale.

« Le jour où Mithoerg est revenu de Bruxelles, il a dit : « Je retourne là-bas ». Nous tous, nous avons dit : « Tu es fou, voyons ! Tu es déjà condamné pour déserteur ! » Mais, lui, il disait : « Justement. Un déserteur, ça n'est pas un lâche. Un déserteur, il revient quand il y a la guerre. Je dois aller ! » Moi, je lui ai dit : « Pour faire quoi, Mithoerg ? Pas pour devenir soldat ? » Je n'avais pas compris !.. Alors, il a dit : « Non, pas pour devenir soldat. Pour être en exemple. Pour qu'ils me fusillent, devant tous !.. devant tous !.. » Et voilà. Le soir, il est parti... »

La phrase se perdit dans un sanglot.

« Mithoerg ? », balbutia Jacques, le regard perdu.

Après une pause de quelques instants, il se tourna vers l'Italien :

« Maintenant, va *lui* dire que je suis là, veux-tu ? »

Resté seul, il répéta, à mi-voix :

« Mithoerg.... »

Mithoerg avait fait quelque chose ; Mithoerg avait fait tout ce qu'il pouvait faire... Tout ce qu'il pouvait, pour se prouver qu'il restait fidèle à lui-même !... Et il avait choisi un *acte exemplaire*, auquel il avait sacrifié sa vie... Quand Saffrio redescendit, il fut stupéfait de surprendre sur le visage de Jacques comme le reflet d'un sourire qui tardait à s'effacer.

« Tu as bonne chance, Thibault ! Il veut bien... Monte ! »

Jacques s'engagea, derrière l'Italien, dans l'escalier en spirale qui partait de la droguerie. Au dernier étage, Saffrio s'effaça, et, désignant au fond du grenier un réduit cloisonné de planches :

« Il est là. Va seul, c'est meilleur ».

Meynestrel tourna la tête vers la porte qui s'ouvrait. Il était allongé sur son lit, le visage luisant ; ses cheveux noirs, collés par la sueur, faisaient paraître le crâne plus petit, le front plus bombé. Il tenait un journal au bout du bras pendant. Au-dessus de lui, une tabatière s'ouvrait sur un carré de ciel embrasé. L'air était étouffant. Des journaux dépliés traînaient sur le carrelage, jonché de cigarettes à demi fumées.

Meynestrel n'avait pas répondu au sourire de Jacques, dont l'élan s'était arrêté net, à mi-chemin du lit. Mais, d'un mouvement vif, qui n'était pas celui d'un rhumatisant, — (« C'est *oune pretesto* », songea Jacques), — il s'était mis debout. Il portait une combinaison d'aviateur en toile bleue déteinte, dans laquelle il était nu ; le col ouvert laissait voir un thorax velu et décharné. Il était mal tenu, presque sale : ses cheveux, trop longs, relevaient du bout, formant sur la nuque un retroussis plumeux, pareil au croupion des canards.

« Pourquoi es-tu revenu ? »

« Qu'est-ce que je pouvais faire là-bas ? »

Meynestrel s'était adossé à la commode ; les bras croisés, il regardait Jacques, en triturant sa barbe. Un nouveau tic faisait sans cesse cligner l'œil gauche.

Jacques, totalement démonté par cet accueil, poursuivait, au hasard :

« Là-bas, vous n'imaginez pas ce que c'est, Pilote... Toute réunion est interdite. Plus de meetings. La censure. Pas un journal qui veuille, qui puisse, publier un article d'opposition... A la terrasse d'un café, j'ai vu écharper un type qui n'avait pas assez vite salué le drapeau... Que faire ? Des tracts dans les casernes ? Pour être coffré le premier jour ? Quoi ? Sabotage ? Pas mon genre, vous savez bien... D'ailleurs, faire sauter un dépôt d'obus, un train de munitions, quand il y a des centaines de dépôts, des milliers de trains... Pour le moment, rien à faire là-bas ! Rien ! »

Meynestrel haussa les épaules. Un sourire sans vie effleura ses lèvres.

« Ici, non plus !

— Ça dépend ! », répliqua Jacques, en détournant les yeux.

Meynestrel ne parut pas avoir entendu. Il se retourna vers la commode, trempa sa main dans la cuvette et se mouilla le front. S'avisant alors que Jacques, faute de siège libre, était resté debout, il débarrassa l'escabeau, encombré de paperasses. Le regard voilé qu'il promenait autour de lui était celui d'un obsédé. Il revint vers le lit, s'assit au bord du matelas, les bras ballants, et soupira.

Puis, soudain :

« Alfreda me manque, tu sais... »

L'accent, net, quasi indifférent, ne marquait rien qu'une constatation.

« Ils n'auraient pas dû faire ça », murmura Jacques, après une hésitation.

Cette fois encore, Meynestrel n'eut pas l'air d'entendre. Mais il se releva, poussa du pied un journal, marcha jusqu'à la porte, et, pendant quelques minutes, tirant la jambe comme un insecte blessé, il arpenta la chambre dans sa longueur, avec un mélange de fébrilité et de nonchalance.

« A ce point, changé ? », pensa Jacques. Il doutait encore. Il observait d'autant plus librement Meynestrel, que celui-ci paraissait avoir oublié sa présence. Le visage, maigri, avait perdu son expression de force concentrée, de lucidité toujours en éveil. Les yeux restaient mobiles, mais sans éclat ; et le regard s'était étrangement adouci, au point de refléter par moments une sorte de sérénité, de paix. « Non », se dit aussitôt Jacques : « pas de sérénité : de lassitude... De cette paix négative qu'apporte la lassitude.

— Pas dû ? », répéta enfin Meynestrel, sur un ton vaguement interrogatif.

Il esquissa un haussement d'épaules, sans interrompre ses allées et venues. Puis, brusquement, il s'arrêta devant Jacques :

« S'il y a une notion que je n'ai plus, aujourd'hui, après tout ça, — c'est bien celle de la responsabilité ! »

« Tout ça »... Jacques eut l'impression que Meynestrel ne songeait pas seulement à ce qui lui était arrivé, pas seulement à Alfreda, à Paterson, mais à l'Europe, à ses dirigeants, à ses diplomates, aux officiels du parti ; et peut-être à lui-même, à son poste déserté de chef ?

Le Pilote fit encore une fois le trajet d'un mur à l'autre, revint s'étendre sur son lit, et murmura :

— « Au fond, qui est responsable ? responsable de ses actes, de soi-même ? Connais-tu quelqu'un de responsable ? Moi, je n'en ai jamais rencontré ».

Un long silence suivit ; un silence opaque, oppressant,

qui faisait corps avec la chaleur, avec la lumière implacable.

Meynestrel gisait, immobile, les yeux clos. Il semblait très grand. Sa main, aux ongles jaunis par le tabac, aux doigts à demi-fermés comme s'ils se crispaient sur une balle invisible, reposait, renversée, au bord du matelas. La manche découvrait le poignet. Jacques regardait fixement cette main, qui ressemblait à une serre, ce poignet, qui jamais ne lui était apparu aussi frêle, aussi féminin. « La garce lui a cassé les genoux... » Non. Saffrio n'avait pas exagéré !.. Mais constater n'expliquait rien. Une fois de plus, Jacques se heurtait au mystère du Pilote. Renoncer, au moment où tout permettait d'espérer que son heure allait enfin venir ? Un homme de cette trempe... — « De cette trempe ? » se demanda Jacques.

Tout à coup, sans avoir bougé, Meynestrel articula :

« Mithoerg, lui, est allé au-devant de sa mort ».

Jacques tressaillit. « Chacun la sienne », songea-t-il.

Quelques secondes passèrent. Il murmura :

« Ça ne doit pas être tellement difficile, quand on peut faire de sa mort un acte... Un acte conscient. Un acte dernier. Un acte *utile* ».

La main de Meynestrel eut un léger frémissement ; sa face osseuse, aux paupières baissées, semblait pétrifiée.

Jacques redressa le buste. D'un geste impatient, il releva la mèche qui lui barrait le front :

— « Moi », dit-il, « voilà ce que je veux ».

Sa voix avait pris soudain une telle vibration, que Meynestrel ouvrit les yeux et tourna la tête. Le regard de Jacques était fixé sur la lucarne ; ses traits mâles, éclairés à plein, reflétaient une résolution intense.

« A l'arrière, pas de lutte possible ! Pour le moment, du moins. Contre les gouvernements, contre

l'état de siège et la censure, contre la presse, contre le délire patriotique, rien, rien à faire. Mais à l'avant, c'est autre chose ! Sur l'homme qu'on mène au feu, oui, on peut agir ! C'est lui qu'il faut atteindre ! » Meynestrel esquissa un mouvement que Jacques prit pour un geste de doute, et qui n'était qu'un tic nerveux. « Laissez-moi dire !.. Oh, je sais ! Aujourd'hui, la fleur au fusil, la *Marseillaise*, la *Wacht am Rhein*... Mais demain ?.. Demain, cet homme-là, qui est parti en chantant, il ne sera plus qu'un pauvre type face à face avec la réalité ! Face à face avec la guerre ! Un type à jeun, les pieds en sang, exténué, terrifié par les premiers bombardements, les premiers assauts, les premiers blessés, les premiers morts... C'est à celui-là qu'on peut parler ! C'est à lui qu'il faut crier : « Imbécile ! On t'a exploité, une fois de plus ! Exploité ton patriotisme, ta générosité, ton courage ! Tout le monde t'a trompé ! Même ceux qui avaient ta confiance, même ceux que tu avais choisis pour te défendre ! Mais, maintenant, tu comprends ce qu'on te voulait ! Révolte-toi ! Refuse de leur donner ta peau ! Refuse de tuer ! Tends la main à tes frères d'en face, à ceux qu'on a trompés, qu'on a exploités, comme toi ! Jetez vos flingots ! Révoltez-vous ! » « L'émotion l'étranglait. Il souffla, dix secondes, et reprit : « Le tout, c'est de pouvoir l'atteindre, celui-là ! Vous allez me dire : « Comment ? »

Meynestrel s'était soulevé sur un coude. Il considérait Jacques avec une attention qu'un peu d'ironie, flottante dans le regard, ne parvenait pas à dissimuler. Il avait l'air de dire : « Oui, comment ? »

— « En avion ! », continua Jacques, sans attendre la question. Et, d'une voix ralentie, plus basse : « C'est *en avion* qu'on peut l'atteindre !.. Il faut aller au-dessus des lignes. Il faut survoler les troupes françaises *et* les troupes allemandes. Il faut répandre sur elles des milliers et des milliers de manifestes... — de manifestes,

en deux langues ! Le commandement français, le commandement allemand, ils peuvent empêcher des tracts d'entrer dans les cantonnements. Ils ne peuvent rien, rien ! — contre une nuée de papiers-pelures qui tombent du ciel sur des kilomètres de front, et qui s'éparpillent sur les villages, sur les bivouacs, sur toutes les agglomérations de soldats !.. Cette nuée elle pénètrera partout ! Ces papiers, ils seront lus, en France, en Allemagne... Ils seront compris... Ils circuleront de main en main, jusqu'aux formations de réserve, jusqu'aux populations civiles !.. Ils rappelleront à chaque ouvrier, à chaque paysan, français et allemand, ce qu'il est, ce qu'il se doit à lui-même ! Et ce qu'est le mobilisé d'en face ! Et que c'est un crime absurde, monstrueux, de vouloir les faire s'entr'égorger ! »

Meynestrel ouvrit la bouche pour parler. Mais il se tut, et s'allongea de nouveau, les yeux au plafond.

« Ah, Pilote, imaginez l'effet de ces manifestes ! Quel appel à la révolte !... L'effet ? Il peut être foudroyant ! Que seulement, sur un seul point des lignes, les troupes ennemies fraternisent, et la contagion gagnera, aussitôt, comme une traînée de poudre ! Refus d'obéissance... Démoralisation des chefs... Le jour même de mon vol, toute action sera devenue impossible sur le secteur que j'aurai survolé ! Le commandement français, le commandement allemand, seront paralysés... Et quel exemple ! Quelle force de propagande ! Cet avion magique.., ce messager de paix... Ce que l'Internationale n'a pas su faire avant les mobilisations, on peut encore le faire, aujourd'hui ! Nous avons raté l'union des prolétariats, nous avons raté la grève générale. Mais nous pouvons réussir la fraternisation des combattants ! »

Les lèvres du Pilote grimacèrent un rapide sourire. Jacques fit un pas vers lui. Il souriait, lui aussi, avec l'assurance d'une inébranlable certitude. Sans se

départir de son calme, sans élever la voix, il reprit :

« Rien, dans tout ça, qui ne soit parfaitement réalisable. Mais j'ai besoin qu'on m'aide. J'ai besoin de vous, Pilote. Vous seul, par vos anciennes relations d'aviateur, pouvez me procurer un appareil. Et vous pouvez, en quelques jours, me faire apprendre le pilotage : suffisamment pour voler, pendant quelques heures, dans une direction donnée. Les champs de bataille sont à portée de vol. Du Nord de la Suisse, ce n'est rien d'atteindre les troupes françaises et allemandes massées en Alsace... Non, non : j'ai tout pesé. Les difficultés et les risques. Les difficultés, si vous le voulez, si vous m'aidez, elles peuvent être vaincues. Quant *au* risque, — car il n'y en a qu'*un* — ça me regarde ! »

Il rougit brusquement, et se tut.

Meynestrel s'assura d'un coup d'œil que Jacques avait achevé ce qu'il voulait dire. Puis il se dressa lentement et s'assit au bord du lit. Il évitait de regarder Jacques. Il resta quelques secondes incliné, les pieds ballants, frottant doucement ses genoux avec ses paumes. Puis, sans changer de pose, il dit :

« Alors, toi, déserteur français, tu crois pouvoir faire ton apprentissage, comme ça, en Suisse, sans que ça paraisse suspect ? Et tu crois que, en quelques jours, tu sauras décoller tout seul, et lire ta carte, et repérer le terrain, et tenir le vol, tout seul, pendant des heures ? » Sa voix était unie, à peine narquoise ; et son masque impénétrable. Il souleva une de ses mains jusqu'à la hauteur de son menton, et, pendant un instant, avec une attention distraite, examina, l'un après l'autre, ses ongles sales : « Maintenant », fit-il, presque sèchement, « veux-tu ? Laisse-moi... »

Jacques, déconcerté, restait planté au milieu de la mansarde. Avant d'obéir, il cherchait à croiser le regard du Pilote, se demandant s'il avait bien compris, s'il fallait vraiment qu'il s'en aille, sans un mot d'appro-

bation, sans un conseil, sans un sourire d'encouragement.

« Au revoir », prononça distinctement Meynestrel, sans relever les yeux.

— Au revoir », murmura Jacques en se dirigeant vers la porte.

Au moment de franchir le seuil, il eut un mouvement de révolte, et fit brusquement volte face. Les yeux du Pilote étaient fixés sur lui ; ils avaient retrouvé leur feu ; le regard était fixe, comme étonné, mais indéchiffrable.

« Reviens me voir demain », dit alors Meynestrel, très vite. (La voix, aussi, avait retrouvé son timbre ancien, sa fermeté, son élocution rapide). « Demain, à la fin de la matinée. A onze heures... Et cache-toi. Tu entends ? Ne te montre pas. *A personne!* Que tout le monde ici ignore que tu es revenu ». Tout à coup, le visage s'éclaira du plus déconcertant, du plus tendre sourire : « A demain, mon petit ».

« Oui », se dit-il, dès que la porte se fut refermée. « Pourquoi pas, après tout... » Ce n'était pas qu'il crût à l'efficacité de ce projet extravagant. La fraternisation des armées ennemies ! Plus tard, peut-être : après des mois de souffrances, de massacres !.. Mais tout ce qui pouvait démoraliser, semer des germes de révolte, était bon... « Et je le comprends très bien, ce petit : il a envie d'avoir sa part d'héroïsme, pour finir... »

Il se leva, vint pousser le loquet, et fit quelques pas à travers la pièce.

« L'occasion... », se dit-il, en regagnant son lit. « Une chance qui s'offre, peut-être... Une solution !.. »

Jacques appuie sa tête contre la cloison de bois. Le tintamarre du train pénètre son corps, se propage en lui, l'exalte.

Il est seul dans ce compartiment de troisième classe. Une température de fournaise, malgré les fenêtres ouvertes. Trempé de sueur, il s'est jeté sur la banquette, du côté de l'ombre. Le courant d'air qui caresse son front est chaud, mais les battements des stores donnent une illusion de fraîcheur. En face de lui, son sac oscille à tous les cahots : un sac de toile jaune, décoloré, gonflé comme une besace de pélerin : vieux compagnon, fidèle jusqu'au dernier voyage... Jacques y a entassé, précipitamment, quelques paperasses, un peu de linge ; sans choix, avec une totale indifférence. Tout juste s'il a eu le temps d'attraper l'express. Il s'est conformé aux instructions de Meynestrel : il a quitté Genève, en une heure, sans laisser d'adresse, sans avoir vu personne. Depuis le matin, il n'a rien mangé ; même pas eu le temps de prendre des cigarettes à la gare. Peu importe. Il est parti. Et, cette fois, c'est bien *le départ :* un départ solitaire, anonyme, — sans retour — n'étaient cette chaleur, ces mouches qui l'énervent, ce bruit d'enclume qui lui martèle le crâne, il se sentirait calme. Calme et fort. L'angoisse, le désespoir des jours qu'il vient de vivre, sont dépassés.

Une seconde, il ferme les yeux. Mais il les rouvre aussitôt. Il n'a besoin d'aucun recueillement pour s'abandonner à son rêve... L'avion rase des crêtes de collines, s'abaisse vers des vallées bleues, survole des prés, des forêts, des villes... Il est assis dans la carlingue, derrière Meynestrel. A ses pieds s'entassent les manifestes. Meynestrel fait un signe. L'avion s'est rapproché de la terre. Un grouillement de capotes bleues, de pantalons rouges, de tuniques feldgrau... Jacques se baisse, saisit une brassée de tracts, la jette. Le moteur ronfle. L'avion file comme une flèche dans le soleil. Jacques se baisse, se relève, sème sous lui, sans arrêt, la nuée des papillons blancs. Meynestrel le regarde par-dessus l'épaule. Il rit !

Meynestrel... Meynestrel, c'est l'axe solide autour duquel tourne l'idée-fixe.

Jacques vient de le quitter. Si différent, ce matin, du Meynestrel d'hier ! Le chef d'autrefois ! Un torse droit, des gestes précis et vifs. Habillé, chaussé : il venait de sortir. Et, dès l'accueil, ce sourire triomphant ! — « Ça va ! *Nous* avons de la chance. Tout sera plus facile que je ne pensais. *Nous* pouvons décoller dans trois jours ». *Nous ?* Jacques, qui hésitait encore à comprendre, avait balbutié des mots vagues : « ... certaines vies précieuses... qui sont l'âme d'un groupe... qu'il serait criminel de risquer... » Mais le Pilote avait, d'un regard, coupé court, et le haussement d'épaules qui accompagnait, qui humanisait, ce regard dur, semblait dire : « Je ne suis plus bon à rien, ni à personne... » Puis il s'était redressé, et, très vite : « Pas de phrases, mon petit... Il faut immédiatement que tu files à Bâle. Sans revoir personne. Bâle, pour de multiples raisons. En partant de la frontière, notre avion sera tout de suite sur l'Alsace... Chacun sa tâche : moi, je prépare l'oiseau ; toi, les tracts. Établir le texte, d'abord. Difficile ; mais tu as dû y réfléchir. Ensuite l'imprimer. Pour ça, Plattner. Tu ne le connais pas ? Voilà un mot pour lui. Il est libraire, dans la *Greifengasse*. Il a une imprimerie, des gens sûrs. Là-bas, tous parlent aussi bien allemand que français. Ils te traduiront ton manifeste. Ils te tireront un million d'exemplaires, dans les deux langues, en quelques nuits de travail. Que tout soit prêt, à tout hasard, dès samedi. Trois jours pleins. Pas impossible... N'écris pas. Ni à moi, ni à personne : la poste est surveillée. S'il y a quelque chose, je te ferai prévenir par quelqu'un que je sais. L'adresse est là, dans cette enveloppe. Avec d'autres instructions précises. Et une carte d'État-Major... Non, laisse ! Tu liras tout ça en route... Donc, rendez-vous près de la frontière, au point que je choi-

sirai, au jour et à l'heure que je te fixerai... D'accord ? » Alors seulement les traits s'étaient adoucis, et la voix avait légèrement fléchi : « Bon. Tu as un train pour Bâle à 12 h. 30 ». Il s'était avancé, et il avait posé ses deux mains sur les épaules de Jacques : « Je te remercie. Peut-être un rude service que tu me rends là... » Son regard s'était voilé. Jacques, l'espace d'une seconde, avait cru que Meynestrel allait le serrer dans ses bras. Mais, au contraire, il avait retiré ses mains, d'un mouvement brusque : « J'aurais fini, fatalement, par un geste idiot. Celui-là, du moins, peut servir ». Et il avait, en boitillant, poussé Jacques vers la porte : « Tu vas manquer ton train. A bientôt ! »

Jacques se lève, et s'approche de la fenêtre, pour quêter un peu d'air. Il regarde dehors ; mais le paysage familier du lac et des Alpes, sous le soleil d'août, resplendit pour la dernière fois devant ses yeux, sans qu'il le voie.

Jenny... Hier encore, sur la banquette de cet autre train qui l'amenait de Paris, dès que le souvenir de Jenny l'envahissait, une intolérable souffrance lui coupait le souffle. Il se levait alors, d'un bond, gagnait le couloir, étreignait de ses poings la barre de la fenêtre, et, les yeux clos, il restait là, tordu, palpitant, offrant son visage à la morsure du vent, de la fumée, des escarbilles... Maintenant il peut penser à elle, sans souffrir autant. Elle repose dans son souvenir : une morte passionnément aimée. L'irréparable porte en soi son apaisement. Depuis qu'il sait le but si proche, tout son existence d'hier, Paris, les secousses de la dernière semaine, tout a pris soudain un tel recul ! Il songe à son amour comme à son enfance, comme à un passé révolu, que rien ne peut ressusciter. Ce qui lui reste d'avenir, n'est plus qu'un demain fulgurant, bref, mortel comme une explosion. L'avion, les tracts... Le train roule. Il est parti. Tout à l'heure, il sera là-bas. Là-bas, d'où il ne reviendra plus.

Il laisse retomber le store qu'il avait machinalement soulevé. Il enfonce les mains dans ses poches, et les retire aussitôt, moites. Cette chaleur l'exaspère ; cette poussière, ce bruit, ces mouches ! Il se rassied, arrache son col, et tapi dans l'angle de la banquette, un bras pendant hors de la fenêtre, il s'efforce de réfléchir.

L'important reste à faire : écrire ce manifeste, dont tout dépend. Ce doit être un rayon dans la nuit, un éclair qui atteigne au cœur ces hommes prêts à s'entre-tuer ; qui les inonde d'évidence, et les soulève tous dans un même élan !..

Plattner a logé Jacques chez une vieille femme, la mère d'un militant nommé Stumpf, que le parti vient d'envoyer en mission. Jacques est censé habiter Bâle pour travailler à la librairie. Si la police, particulièrement active depuis les déclarations de guerre, s'inquiète de sa présence, il pourra témoigner d'un emploi et d'un domicile.

La maison de la vieille Mme Stumpf, située au Petit-Bâle, dans le misérable quartier de la *Erlenstrass*, est une bicoque branlante, vouée à la démolition. La chambre louée à Jacques, forme un étroit couloir, percé à chaque bout d'une fenêtre basse. L'une d'elles, sans vitres, donne sur la cour ; il monte de là un relent de clapier, d'épluchures aigries. L'autre, s'ouvre sur la rue, et, par delà la chaussée, sur les docks charbonneux de la gare badoise ; c'est-à-dire, ou presque, sur le territoire allemand. Au plafond, et si proches du crâne qu'on peut les atteindre avec la main, s'alignent les tuiles du toit, chauffées par le soleil, et d'où émane jour et nuit, une température de plaque de four.

C'est là, dans cette étuve, que Jacques s'enferme pour rédiger son manifeste, sans autre alimentation que le bol de café et la tartine de graisse d'oie que la vieille

maman Stumpf dépose le matin, devant sa porte. Parfois, autour de midi, la température devient si accablante, qu'il essaye de s'évader. Mais, à peine dehors, il regrette son taudis et se hâte d'y revenir. Il regagne son lit, et là, trempé de sueur, les yeux clos, il renoue impatiemment le fil de son rêve, et s'abandonne, comme un maniaque, à son idée-fixe. L'avion, en plein ciel... Assis derrière Meynestrel, il se penche, saisit des poignées de tracts, les éparpille dans l'espace... Le ronflement du moteur se confond avec le battement de son sang. Il est lui-même cet oiseau aux grandes ailes ; ces messages, c'est de son cœur qu'il les arrache, pour les semer sur le monde... Les phrases, peu à peu, prennent forme. Les diverses parties du manifeste s'ordonnent. Il se lève d'un bond, court à sa table, pour modifier un paragraphe, déplacer un mot... Puis il se rejette sur son lit. A peine s'il aperçoit le misérable décor qui l'entoure. Il vit parmi ses visions. L'insurrection gagne de proche en proche. Dans les postes de commandement les officiers se concertent, les secrétaires s'affolent ; les communications avec le Quartier Général sont coupées. Toute répression est impossible. Si l'on veut encore sauver la face, les Gouvernements n'ont qu'un recours : conclure en hâte un armistice...

L'idée-fixe le ronge, et le soutient ; — comme le café. Il ne peut plus se passer ni de l'une, ni de l'autre. Dès qu'une obligation urgente, — une brève visite à la librairie, ou seulement une rencontre, sur le palier, avec Mme Stumpf, l'éloigne un instant de son rêve, il en éprouve un tel malaise qu'il revient précipitamment à sa solitude, comme un intoxiqué à sa drogue. Et aussitôt, il retrouve l'apaisement. Pas seulement du calme : une sorte de fièvre heureuse, active... Parfois, lorsque le tremblement de sa main l'oblige à cesser d'écrire, ou lorsqu'il découvre, dans le fragment de miroir cloué au mur, son visage luisant de sueur, ses

joues creuses, son regard d'ensorcelé, pour la première fois de sa vie, il a la sensation qu'il est malade. Et cette idée le fait sourire. Qu'importe, maintenant ?.. Pendant la nuit brûlante où il ne parvient pas à fermer l'œil, où il se lève toutes les dix minutes, pour tremper une serviette dans le broc et rafraîchir son corps brûlant, il s'attarde un moment à sa lucarne. Elle s'ouvre sur l'Enfer : dans le vacarme des docks, une armée de cheminots grouille sous la lueur des lampes à arcs ; plus loin, dans la nuit des dépôts, des camions brinquebalent, des wagonnets se heurtent, des lumières courent en tous sens ; et plus loin encore, sur les voies, qui luisent, d'interminables convois sifflent et manœuvrent avant de s'enfoncer, les uns derrière les autres ; dans les ténèbres de l'Allemagne en guerre. Alors, il sourit. Lui seul sait. Lui seul sait que toute cette agitation est vaine... La délivrance approche... Le tract est écrit. Kappel, un Allemand, un étudiant en médecine, un camarade du Parti, en fera la version allemande. Plattner le tirera à douze cent mille exemplaires... A Zurich, Meynestrel prépare l'avion...

Après quarante-huit heures de ce travail fiévreux, il se décide enfin à sortir, pour remettre son manuscrit à Plattner. « Etre prêt pour samedi », a dit Meynestrel...

Le libraire est dans son arrière-boutique, entre ses ballots de papier, derrière sa double porte de moleskine, tous volets clos, malgré l'heure matinale. C'est un homme d'une quarantaine d'années, petit, laid, mal portant ; il souffre de l'estomac ; il a mauvaise haleine. Son thorax bombe comme un bréchet ; son crâne déplumé, son cou maigre, son nez proéminent et busqué, font penser à un vautour. Il faut s'habituer à cette disgrâce, pour remarquer l'ingénuité du regard, la cordialité du sourire, la douceur d'une voix un peu traînante, facilement émue, et où frémit à tout instant,

comme une offre d'amitié. Mais Jacques n'a que faire d'un nouvel ami. Il n'a plus besoin de personne.

Plattner est effondré. Il vient de recevoir confirmation du vote des crédits de guerre, au Reichstag, par la fraction parlementaire des social-démocrates.

— « Le vote des socialistes français, à la Chambre, c'est déjà un coup terrible », avoue-t-il, d'une voix qui tremble d'indignation. « On s'y attendait un peu, malgré tout, depuis l'assassinat de Jaurès... Mais les Allemands ! Notre social-démocratie, la grande force prolétarienne d'Europe !.. C'est le coup le plus dur de toute ma vie de militant !.. J'avais refusé de croire les journaux officiels. J'aurais donné ma main à couper que les social-démocrates tiendraient tous à infliger une condamnation publique au gouvernement impérial. Quand j'ai lu la note d'agence, j'ai ri ! Ça puait le mensonge ; la manœuvre ! Je me disais : « Demain, nous aurons le démenti ! » Et voilà. Aujourd'hui, il faut se rendre à l'évidence... »

Jacques le laisse parler. Il approuve, par contenance. Après ce qu'il a vu, à Paris, aucune défection ne peut plus l'étonner.

Il a pris, sur la table, quelques journaux qui traînent, et il parcourt distraitement les manchettes :

« *Cent mille Allemands marchent sur Liége* ». « *L'Angleterre mobilise sa flotte et son armée* ». « *Le grand-duc Nicolas est nommé généralissime de toutes les forces russes* ». « *La neutralité de l'Italie est officielle* ». « *Victorieuse offensive des Français en Alsace* ».

Il repousse les journaux. Tout ce qui le distrait de son exaltation solitaire, lui est devenu insupportable. Il a hâte de quitter la librairie, de se retrouver dehors. Dès que Plattner a pris le manuscrit en mains, pour commencer le calibrage, il s'évade, sans se laisser retenir.

Bâle. Le soleil d'août embrasse le ciel. De l'asphalte monte une odeur âcre. Bâle, et son Rhin majestueux, et ses squares, ses jardins ; Bâle, tout en contraste d'ombre et de lumière, de chaleur torride et de fraîcheur.

Sur la terrasse qui domine le Rhin, sous les marronniers où l'ombre de l'abside et le courant du fleuve entretiennent un air frais, Jacques est seul. D'en bas, d'une école de natation cachée dans la verdure, montent, par intervalles, des cris joyeux. Il est seul avec des ramiers. Il suit un instant des yeux leurs battements d'aile. Non, jamais encore jusqu'à son arrivée à Bâle, lui, le solitaire, il ne s'est senti aussi définitivement seul. Et, cet isolement total, il en savoure avec ivresse, la dignité, la puissance : il n'en veut plus sortir, maintenant, jusqu'à ce que tout soit accompli... « Avoir raison, contre tous ! Et se fuir, dans la mort... »

Par dessus le parapet rougeâtre, au-delà de la courbe que fait le fleuve entre ses ponts, au-delà des clochers, des cheminées d'usine du Petit-Bâle, tout cet horizon fertile et boisé, baigné de chaudes vapeurs, c'est l'Allemagne, l'Allemagne d'aujourd'hui, l'Allemagne mobilisée, que le branle-bas des armes a déjà bouleversé jusqu'au cœur. L'envie le prend d'aller, vers l'Ouest, jusqu'au point où le tracé de la frontière se confond avec le Rhin ; où, de la berge suisse, il aura devant lui, à portée d'un jet de pierre, cette rive, cette campagne, qui sont allemandes.

Par le quartier de Saint-Alban, il gagne la banlieue. A Birsfelden, il croise un bataillon de soldats suisses, en tenue de manœuvre, qui descend de la Hard, en chantant.

La forêt est sur la droite, allongée au flanc de la colline. Une longue allée, parallèle au fleuve, s'ouvre à travers une futaie de jeunes arbres. Après ces jours de réclusion, après cette marche, au soleil, entre des

maisons, l'ombre des arbres est apaisante. Un sentier dévale en biais, jusqu'à la berge. La proximité de l'eau rend le sous-bois plus frais encore. Brusquement, Jacques se trouve au bord du Rhin. L'Allemagne est là, séparée seulement de lui par cette coulée lumineuse.

L'Allemagne est déserte. Plus un pêcheur sur la grève d'en face. Plus un cultivateur, dans les prés plantés de pommiers qui s'étendent entre le fleuve et ce petit hameau de toits rouges, groupés autour d'un clocher, au pied des collines qui barrent l'horizon. Mais Jacques distingue, au bord de l'eau, dissimulée dans les broussailles du talus, le faîte d'une cabane rayée aux trois couleurs : guérite de sentinelles ? poste de territoriaux ? de douaniers ?

Il ne peut plus s'arracher à ce paysage, chargé de signes mystérieux. Les mains au fond des poches, les pieds plantés dans le sol humide, il regarde posément l'Allemagne et l'Europe. Jamais il n'a été aussi calme, aussi lucide, aussi conscient, qu'à cette minute, où, seul, sur la berge du fleuve historique, il ouvre tout grand les yeux sur le monde et sur son destin. Un jour viendra, un jour viendra !.. Les cœurs battront à l'unisson, l'égalité des hommes se fera, dans la dignité, la justice... Peut-être faut-il que l'humanité passe encore par cette étape de haine et de violence, avant d'atteindre celle de la fraternité... Pour lui, il n'attendra pas. Il est arrivé à l'heure de sa vie, où il ne peut plus différer le don total. Il ne s'est jamais donné, totalement donné, à rien. Ni à une pensée, ni à un ami, ni à une femme. Pas même à l'idée révolutionnaire. Il a traversé la vie en amateur inquiet, qui choisit parcimonieusement les parts de lui-même qu'il donne. Maintenant seulement il connaît le don total, où tout l'être se consume. Le sentiment de son sacrifice le brûle comme une flamme. Fini, le temps où il frôlait sans

cesse le désespoir ; où il luttait chaque jour contre des velléités d'abdication ! La mort consentie n'est pas une abdication. Elle est l'épanouissement d'une destinée...

Quelques heures plus tard, assis au fond de la *Kaffeehalle*, dans la fumée de mauvais cigares, le dos appuyé à la fraîche céramique du poêle, Jacques trempe du pain dans un bol de café au lait, et rêve. L'ampoule nue, pendue au plafond comme une araignée au bout de son fil, l'aveugle, l'hypnotise, l'isole. Plattner a insisté pour le retenir à souper ; mais Jacques, prétextant la fatigue, après avoir corrigé en hâte les épreuves du manifeste, a fui. Il a de l'affection pour la librairie, et se reproche de ne pouvoir la lui témoigner davantage. Mais ces bavardages révolutionnaires, pleins de lieux-communs et de redites, ces regards accaparants, cette main griffue que Plattner pose à tout instant sur le bras de son interlocuteur, cette façon qu'il a de baisser soudainement son bec vers sa poitrine difforme et d'achever ses phrases, tout bas, comme un conspirateur qui livre son secret, exaspèrent Jacques, excèdent sa résistance nerveuse.

Ici, il est bien. La *Kaffeehalle* est sombre, pauvre, meublée de grandes tables sans nappes, d'un bois usé, déteint, qui a la couleur et le grain de la mie de seigle. On y sert, à bon marché, des portions de saucisses aux choux, des assiettées de soupe, des tranches de pain taillées en pleine miche, des chopes de bière glacée, du café au lait dont le sucre se paye à part. A défaut de solitude, Jacques y a trouvé l'isolement ; l'isolement dans une promiscuité anonyme de troupeau.

Car la *Kaffeehalle* ne désemplit pas. Bizarre public, où se coudoyent toutes les catégories des isolés, des célibataires, des vagabonds. Il y a là des étudiants, familiers et bruyants, qui connaissent le prénom des

servantes, commentent les dépêches du soir, discutent tour à tour de Kant, de la guerre, de bactériologie, de machinisme, de prostitution. Il y a là des commis de magasins, des employés de bureaux, décemment vêtus, silencieux, séparés les uns des autres par une circonspection semi-bourgeoise, qui leur pèse mais qu'ils ne savent pas surmonter. Il y a là des êtres malingres, difficiles à classer, ouvriers en chômage, convalescents évacués de l'hôpital, autour desquels flotte encore un relent d'iodoforme ; des infirmes, comme cet aveugle qui s'est installé près de la porte et garde sur ses genoux serrés une trousse d'accordeur. Il y a là, devant le comptoir, une table ronde où dînent trois femmes de l'Armée du Salut, qui ne mangent que des légumes, et qui se font, en chuchotant, d'édifiantes confidences sous leurs cabriolets à brides. Il y a aussi de pauvres hères, toute une clientèle flottante d'épaves, charriées là par on ne sait quelles vagues de misère, de crime ou de déveine, et qui, heureux d'être assis, sans trop oser lever les yeux, courbant le dos sous un passé qui semble lourd, tassent longuement leur pain dans leur soupe avant d'y enfoncer la cuillère. L'un d'eux vient de prendre place vis-à-vis de Jacques. Leurs yeux se sont croisés, une seconde. Et dans le regard de l'homme, Jacques a surpris au passage cette lueur fugitive, qui est comme le langage chiffré de tous les hors-la-loi : échange intime, mystérieux, à l'extrémité des antennes visuelles ; pointe d'interrogation, brève comme l'éclair, toujours la même : « Et toi ? Es-tu aussi un inadapté, un réfractaire, un traqué ? »

Jacques a baissé la tête. Son cœur, soudain, lui fait mal. Et brusquement, il se lève, pour s'évader.

Dehors, c'est la nuit, la rue, la solitude. Il court presque, sans savoir où il va. Un chant sourd, viril, accompagne sa marche. Il vit de nouveau dans ce climat que l'idée fixe a raréfié. Il n'y a plus en lui que

l'ardente, la purifiante exaltation qui fait les martyrs.

Le dimanche, 9 août, message secret de Meynestrel :

Renseignements sur opérations en Alsace incitent à agir sans attendre. Ai fixé notre vol au lundi 10. *Départ quatre heures du matin. Pendant la nuit de dimanche à lundi transportez tracts sur hauteurs Nord-Est de Dittingen. Voir carte-frontière éditée par Etat-Major français. Tirer ligne droite entre G de Burg et D de Dittingen. Point de rendez-vous situé à égale distance de G et D, sur plateau découvert dominant chemin de terre. Guetter avion dès la fin de la nuit. Si possible étaler draps blancs sur le terrain pour aider atterrissage. Apportez cinquante litres essence.*

« Cette nuit... », murmure Jacques, en se tournant vers le libraire ; son visage n'exprime que du saisissement.

Plattner est né conspirateur. Il a déjà tout prévu.

« Laisse-moi faire », dit-il aussitôt. « Mieux vaut que tu te montres le moins possible ».

Parmi les militants de sa section, il connaît un garagiste, d'origine polonaise, auquel on peut faire confiance. Pour le rejoindre, il saute sur sa bicyclette, laissant Jacques seul dans l'arrière-boutique, devant la petite cuve où le message de Meynestrel flotte encore dans le bain révélateur.

Pendant l'heure qu'il demeure là, à attendre, Jacques ne fait aucun mouvement. Le fardeau de ses pensées l'écrase, au point, presque, de l'empêcher de penser. Depuis une semaine, il vivait dans son rêve, uniquement obsédé par le but : la révolte, la fraternisation des troupes... Ce n'est qu'incidemment qu'il songeait à lui-même, au risque qu'il allait courir. Le voici brutalement placé en face de l'acte, de l'acte qu'il faudra accomplir dans quelques heures, et qui, pour lui, sera peut-être le dernier. Il se répète, comme un automate : « Cette nuit... Demain... Demain, à l'aube... » Mais sa

pensée est : « Demain, tout sera fini ». Il sait qu'il ne reviendra pas. Il sait que Meynestrel poussera le vol au plus loin, jusqu'à l'épuisement des réserves d'essence. Après... Après, qu'adviendra-t-il ? L'avion, abattu dans les lignes ?.. L'aviateur, capturé ?.. Le conseil de guerre, français ou allemand ?.. Pris sur le fait : exécution, sans jugement... Cabré d'horreur, atrocement lucide, il serre son front entre ses mains. La vie est l'unique bien. La sacrifier est fou. La sacrifier est un crime, le crime contre nature ! Tout acte d'héroïsme est absurde, criminel !.. Brusquement, sans raison, un calme étrange se fait en lui. La vague d'épouvante est passée ; elle lui a fait franchir comme un cap : il aborde un autre rivage, il contemple un autre horizon. C'est maintenant une détente dans tous ses membres, un sentiment de repos, presque de douceur : comme une satisfaction mélancolique... Il va enfin déposer le faix... Il va en avoir terminé avec ce monde difficile, décevant ; avec l'être difficile, décevant, qu'il a été... Et maintenant il pense à la vie sans regret ; à la vie, à la mort... Sans regret, mais avec une stupeur animale, hébétée, si absorbante qu'il ne peut fixer son esprit sur rien d'autre... La vie, la mort... Plattner le retrouve, à la même place, assis sur un tabouret de paille, les coudes sur les genoux, la tête dans les paumes. Il se lève, machinalement, et répète, à mi-voix : « Cette nuit... Demain... »

Plattner a ramené le garagiste Andrejew. C'est un homme grisonnant, au masque placide et résolu. Il met à la disposition de Jacques une camionnette qu'il conduira lui-même où l'on voudra. Les ballots de tracts, l'essence, tiendront à l'aise dans le fond du véhicule ; et il y aura encore de la place pour Jacques, Plattner et Kappel. Car il faut être plusieurs, sur le plateau, pour porter rapidement les tracts jusqu'à l'avion.

On convient de partir à la tombée de la nuit. Mais

Jacques, que l'arrivée des deux hommes a tiré de sa torpeur, propose, pour plus de sûreté, de reconnaître la route, au jour. Andrejew approuve. Il s'offre à mener Jacques au lieu indiqué, dans le courant de l'après-midi ; et, pour éviter que les allées et venues d'une camionnette dans cette région peu fréquentée ne paraissent suspectes, il prendra une auto découverte et emmènera sa femme, dont il répond comme de lui-même : ils auront l'air de promeneurs du dimanche qui vont goûter à la campagne.

Plattner les attend dans sa cave, en achevant avec Kappel l'empaquetage du chargement.

Le tract est imprimé sur quatre pages — deux en caractères français, deux en allemands, — et tiré sur un papier spécial, léger et résistant. Jacques a fait diviser ces douze cent mille tracts en rames de deux mille exemplaires. Le poids total dépasse à peine deux cents kilogs. Plattner s'est procuré de grands sacs de toile comme en utilisent les postiers. Tout le chargement se réduit à six sacs, pesant chacun une quarantaine de kilogs.

A cinq heures l'auto du Polonais ramène Jacques chez Plattner. Le résultat de la reconnaissance est déplorable. Des deux routes envisagées, la plus courte, par Ettingen et Metzerlen, trop proche de la frontière, est surveillée par des patrouilles de douaniers et jalonnée de petits postes suisses ; la seule possible est l'autre, par Aesch et Laufen. Mais, passé Röschenz, il faut, pour atteindre le pont du rendez-vous, suivre un chemin étroit, creusé d'ornières, difficile même en plein jour, et où, de nuit, la camionnette risque, non seulement d'attirer l'attention, mais de s'enliser dans le sable.

Le garagiste ne cache pas son inquiétude. Kappel propose d'emmener une équipe, et de transporter le chargement à dos d'hommes, de Röschenz jusqu'au

plateau. Le libraire, perplexe, écrase le menton sur son bréchet, et, dans le silence, sa respiration s'échappe de son nez avec un sifflement de vapeur. Sa main s'abat sur le poignet d'Andrejew :

« Une charrette de cultivateur, tirée par un cheval, passerait partout et personne n'y ferait attention ! » Il tire un carnet de sa poche et compulse ses listes. « Viens avec moi », dit-il à Andrejew. « Vous deux, restez-là, pour achever la mise en sac ».

Mince et souple dans sa chemise bouffante et son pantalon de toile, Kappel a l'air d'un gamin. Les cheveux sont très blonds, la peau tendre et lisse. Mais le front étonne : c'est le front d'un vieil homme ; et le regard aussi, d'un bleu métallique, frangé de cils blonds, surprend par sa maturité.

« Je n'ai besoin de personne pour ficeler les derniers ballots », dit-il à Jacques, dès qu'ils sont seuls. Reposetoi, tâche de dormir un peu... Non ? Alors, ne reste pas dans ce trou sans air, qui pue la colle... Va promener un peu ! »

La *Greifengasse* est encombrée de familles endimanchées, qui flânent. Jacques se mêle au flot, jusqu'au pont. Là, il hésite, tourne à gauche et descend sur le quai. « Ma dernière ballade... » Il se redresse et parvient à sourire. Peu importe de mourir : ce qui importe, c'est la réussite. Or, il n'a pas un doute sur l'efficacité de son plan : la paix du monde est au prix de ce sacrifice.

Les promeneurs marchent au milieu de la chaussée, à l'ombre des ormes. Le trottoir qui longe la berge est presque désert ; il domine de haut la nappe mouvante du fleuve, dont le couchant fait une coulée de vermeil. Au bas du talus, sur le chemin de halage, des baigneurs profitent des derniers rayons du soleil. Jacques s'arrête une minute : l'air est d'une douceur qui fait mal ; les torses nus dans l'herbe ont un éclat si tendre... Des larmes lui viennent aux yeux. Il reprend sa marche.

Maisons-Laffitte, les bords de la Seine, les baignades, l'été, avec Daniel... « Mon dernier jour avec les autres... Mon dernier soir... »

Par quels chemins, quels détours, la destinée a-t-elle conduit jusqu'à ce dernier soir l'enfant de jadis ? Suite de hasards ? Non. Certes, non !... Tous ses actes se tiennent. Cela, il le sent, il l'a toujours confusément senti. Son existence n'a été qu'une longue et spasmodique soumission à une orientation mystérieuse, à un enchaînement fatal. Et maintenant, c'est l'aboutissement, l'apothéose. Sa mort resplendit devant lui, semblable à ce coucher de soleil glorieux. Il a dépassé la peur. Il obéit à l'appel, sans vaine crânerie, avec une tristesse résolue, enivrante, tonique. Cette mort est bien l'achèvement de cette vie. Elle est la condition de ce dernier geste de fidélité à lui-même, à son instinct de révolte. Depuis son enfance, il dit : non ! Il n'a jamais eu d'autre façon de s'affirmer. Pas : Non ! à la vie... Non ! au monde... Eh bien, sa mort sera son dernier refus, son dernier : Non ! à ce que les hommes ont fait du monde, et de la vie...

Il arrive, sans s'être aperçu du chemin, sous le pont de Wettstein. En haut, passent des véhicules, des tramways, — des vivants. Un square, en contrebas, s'ouvre comme un asile de silence, de verdure, de fraîcheur. Il s'assied sur un banc. De petites allées tournent autour des pelouses, des massifs de buis. Des pigeons roucoulent sur les branches basses d'un cèdre. Une femme, en tablier mauve, jeune encore, avec un corps de fillette mais un visage usé, est assise, de l'autre côté de l'allée. Devant elle, dans une voiture d'enfant, dort un nouveau-né : un fœtus, aux cheveux rares, au teint cireux. La femme mord goulûment dans une tranche de pain ; elle regarde au loin, dans la direction du fleuve ; de sa main libre, qui est frêle comme une main d'enfant, elle balance distraitement la voiture délabrée, dont toutes

les jointures grincent. Le tablier mauve est déteint, mais propre ; le pain est beurré ; l'expression de la femme est paisible, presque satisfaite ; rien ne révèle un excès de pauvreté, et toute la misère du monde, pourtant, s'étale là, si insoutenable, que Jacques se lève et fuit.

A la librairie, Plattner vient de rentrer. Il a l'œil brillant, et bombe le thorax :

« J'ai ce qu'il faut ! Une voiture bâchée. Le chargement y sera invisible. Une bonne jument de trait. Andrejew conduira, il a été garçon de ferme, en Pologne... On mettra plus longtemps, mais, avec ça, on est sûr de passer partout ».

Minuit sonne au clocher de la *Heiliggeistkirche*. Une charrette de maraîcher traverse au pas les rues désertes du faubourg Sud, et gagne la grand'route d'Aesch.

Sur la bâche épaisse, bouclée de tous côtés, l'obscurité est complète. Plattner et Kappel, assis à l'arrière, parlent à voix basse, la main devant la bouche. Kappel fume ; on voit par instants se déplacer le feu de sa cigarette.

Jacques s'est glissé tout au fond. Calé entre deux ballots de tracts, les épaules pliées, serrant ses genoux entre ses mains jointes, replié sur lui-même dans le noir, il s'efforce, pour vaincre sa fébrilité, de demeurer immobile et les yeux clos.

La voix de Plattner lui arrive, étouffée :

« Maintenant, mon vieux Kappel, pensons un peu à nous. Supposons que tout se passe au mieux : l'avion atterrit au petit jour, et repart assez vite pour que personne des villages n'ait eu le temps de se lever, d'accourir. Malgré tout, un avion, à cette heure-là, même dans ce coin désert, ne passe pas inaperçu. C'est folie de croire que nous pourrons tranquillement

repartir, tous les trois, dans notre carriole, sans être inquiétés. Tu ne crois pas, toi ? », ajoute-t-il, en se penchant vers le fond de la voiture.

Jacques ne répond pas. L'évocation de l'atterrissage, du départ, lui fait vivre par avance, avec tant d'intensité, ces minutes décisives, qu'il ne parvient pas à s'intéresser à ce qui adviendra ensuite, sur terre, aux survivants.

L'avion s'élève. Le moteur ronfle. Meynestrel étend le bras. Sous eux, une agglomération de toits, une ville occupée par des troupes. Jacques prend un paquet de tracts, rompt la ficelle...

« D'autant plus », continue Plattner, loquace, « que, même en dissimulant la charrette dans les buissons, elle risque d'être vue des hauteurs environnantes, dès que le jour sera levé. Pour moi, il faut donc renvoyer Andrejew et la voiture, avant l'arrivée de l'avion, tout de suite après le déchargement, pour qu'il rejoigne la grand'route avant le jour ».

Jacques se penche. Les papiers blancs tournoyent dans le vide. Des prairies, des bois, des troupes massées... Les tracts, par milliers, s'éparpillent sur la campagne... Des balles crépitent. Meynestrel se retourne. Jacques voit son visage ensanglanté. Son sourire semble dire : « Tu vois, nous leur apportons la paix, et ils nous canardent !.. » L'avion, touché à l'aile, descend en vol plané... La presse en parlera-t-elle ? Non, la presse est muselée. Antoine ne saura pas. Antoine ne saura jamais.

— « Et nous, alors ?, dit Kappel.

— Nous ? Dès que l'avion sera chargé, nous décamperons, chacun de notre côté, à travers bois. Et nous regagnerons Bâle, à pied, comme nous pourrons !

— All right », fait Kappel.

La voiture doit être en terrain plat, la jument s'est mise au petit trot. La carriole, haut suspendue et peu chargée, brinqueballe sur ses ressorts, et ce balancement

monotone, dans la nuit, invite au silence, au sommeil. Kappel éteint sa cigarette et allonge ses jambes sur les ballots.

— « Bonsoir ».

Au bout d'un instant, Plattner se tourne vers Jacques :

— « Andrejew est idiot. A ce train-là, on va arriver trop tôt, tu ne crois pas ? »

Jacques n'a pas entendu. Il est debout, au centre de la salle. Il est vêtu de ce bourgeron de treillis qu'il portait au pénitencier. Devant lui, en demi-cercle, les officiers du conseil de guerre. La tête haute, il parle en martelant chaque syllabe : « Je sais ce qui m'attend. Mais j'use du dernier droit qui me reste : vous ne m'exécuterez pas sans m'avoir entendu ! » C'est la grande salle moyenâgeuse d'un Palais de Justice, avec un plafond compliqué, à caissons peints rehaussés d'or. Le général qui préside est juché, au milieu du prétoire, sur un siège élevé. C'est M. Faîsme, le directeur du pénitencier de Crouy. Engagé volontaire, sans doute, et général... Toujours le même, jeune et blond, avec ses joues rondes, rasées de près et poudrées, et ses lunettes qui brillent, qui cachent son regard. Il porte coquettement son dolman noir à brandebourgs, garni d'astrakan. Au-dessous de lui, côte-à-côte, à une petite table, deux vieux invalides, la poitrine constellée de médailles. Ils écrivent, sans arrêt. Sous la table, leurs pilons de bois sont tendus en avant. « Je ne cherche pas à me défendre ! Mais il faut que ceux qui sont ici, entendent, de la bouche d'un homme qui va mourir, la vérité... » Sa main étreint la balustrade demi-circulaire plantée devant lui dans le sol. Ceux qui sont ici... Il sent, derrière lui, des gradins à perte de vue, des gradins de vélodrome, surchargés de spectateurs. Jenny est venue. Elle est assise, seule, au bout d'un banc, pâle, absente, avec son tablier mauve et une voiture

d'enfant. Mais il évite de tourner la tête. Il ne parle pas pour elle. Il ne parle pas non plus pour cette multitude étrangement silencieuse, dont l'attention pèse, comme un fardeau, sur sa nuque. Il ne parle même pas pour cette rangée d'officiers qui braquent leurs yeux sur lui. Il parle uniquement pour M. Faîsme, qui l'a si souvent humilié jadis. Il fixe passionnément le visage impassible, sans pouvoir, un seul instant, accrocher son regard. Les yeux sont-ils ouverts ? L'éclat des lunettes, l'ombre du képi, empêchent d'en être sûr. Jacques se rappelle si bien la lueur mauvaise, au fond des petits yeux gris ! Non, il semble bien, à l'aspect figé des traits, que les paupières soient obstinément baissées. Comme il se sent seul, devant le Directeur ! Seul au monde, avec son chien, ce barbet boîteux qu'il a trouvé dans les docks de Hambourg... Si Antoine venait, il forcerait bien M. Faîsme à ouvrir les yeux. Comme il se sent seul ! Seul contre tous ! Général, officiers, invalides, et cette foule anonyme, et Jenny elle-même, tous voient en lui un criminel qui a des comptes à rendre. Dérision ! Il est plus grand, plus pur, qu'aucun de ceux qui s'arrogent le droit de le juger ! C'est contre la société entière qu'il fait front.. — « Il y a une loi supérieure à la vôtre : celle de la conscience. Ma conscience parle plus haut que tous vos codes... J'avais le choix entre un absurde sacrifice sur vos champs de bataille et le sacrifice dans la révolte, pour la libération de ceux que vous avez dupés et cyniquement envoyés au massacre. J'ai choisi ! J'ai accepté de mourir : mais pas à votre service ! Je meurs, parce que c'est l'unique moyen que vous m'avez laissé de lutter jusqu'au bout pour la seule chose qui continue à compter pour moi, en dépit de vos excitations à la haine : la fraternité entre les hommes ! » A la fin de chacune de ses phrases, la petite rampe, scellée au sol, vibre sous son poing crispé. « J'ai choisi ! Je sais ce qui

m'attend ! » La brusque vision d'un peloton de soldats qui le mettent en joue le fait frissonner. Au premier rang, il a reconnu Pagès et Jumelin. Il relève la tête, et se retrouve dans la salle. L'image du peloton a été si précise qu'une crispation du visage le fait encore grimacer ; mais il réussit à faire de cette grimace un rictus hautain. Il regarde l'un après l'autre les officiers. Il regarde M. Faîsme ; il le regarde fixement, comme il faisait jadis lorsqu'il cherchait avec angoisse à deviner ce que cachaient les silences du directeur. Il jette, d'une voix mordante : « Moi, je sais ce qui m'attend ! Mais vous autres, le savez-vous ? Vous vous croyez les plus forts ? Aujourd'hui ! Sur un signe, avec quelques balles, oui, vous pourrez vous enorgueillir de m'avoir fait taire. Mais vous n'arrêterez rien en me supprimant ! Mon message me survit ! Demain, il portera des fruits que vous ne soupçonnez pas ! Et même si mon appel n'avait pas d'écho immédiat, les peuples, noyés par vous dans le sang, ne tarderont pas à comprendre, et à se ressaisir ! Après moi, vous verrez se lever contre vous des milliers d'hommes pareils à moi, forts de leur conscience et du sentiment de leur solidarité ! En face de vous et de vos institutions criminelles se dresse une réalité humaine et une force spirituelle devant lesquelles vos pires moyens de répression sont vains ! Le progrès, l'avenir du monde, travaillent infailliblement contre vous ! Le socialisme international est en marche. Qu'il ait trébuché, cette fois, c'est possible. Et vous avez sauvagement profité de son faux-pas. Oui, vous avez réussi votre mobilisation ! Mais ne vous illusionnez pas sur cette piètre victoire ! Vous ne renverserez pas, à votre profit, l'ordre des choses ! C'est l'internationalisme qui, fatalement, triomphera de vous ! Qui triomphera sur toute la terre ! Et ce n'est pas avec mon cadavre, que vous lui barrerez le chemin ! » Ses yeux fouillent le masque de M. Faîsme.

Masque aveugle, masque de cire. Vague sourire de bouddha, d'une indifférence impénétrable... Jacques tremble de colère. Coûte que coûte, prendre une dernière fois contact avec cet homme, qui est son ennemi ! Avoir, une fois encore, forcé son regard ! Il crie, brutalement : « Monsieur le Directeur, regardez-moi !

— Tu m'as appelé ? » demande Plattner.

Les paupières du général se soulèvent. Le regard de Meynestrel !.. Une insensibilité inhumaine. Un regard sans âme. Le regard que le moribond d'hôpital rencontre dans les yeux de l'infirmier professionnel, pour qui l'homme entré en agonie n'est déjà plus qu'un cadavre à ensevelir... Et tout à coup, une pensée atroce traverse l'esprit de Jacques : « Il fera tuer aussi mon chien. Par Arthur, le gardien, puisqu'il l'a pris pour ordonnance...

— Qu'est-ce que tu dis ? », demande Plattner. Comme Jacques ne répond pas, il rampe jusqu'à lui dans l'obscurité, et lui touche la jambe. Jacques ouvre les yeux. Mais ce qu'il voit, d'abord, ce n'est pas la voûte de la bâche, c'est le plafond de la Cour d'Assises, avec ses caissons dorés. Enfin, il reprend conscience : Plattner, les ballots de tracts, la carriole...

« Tu m'as appelé ?, répète Plattner.

— Non.

— On ne doit plus être loin de Laufen », remarque le libraire, après un silence. Puis, renonçant à vaincre le mutisme de Jacques, il regagne sa place, à l'arrière. Kappel, couché sur le plancher de la voiture, dort d'un sommeil d'enfant.

De temps à autre, Plattner se dresse, et, par la fente de la bâche, il cherche à regarder dehors. Au bout d'un instant, il annonce, à mi-voix :

« Laufen ! »

La charrette, au pas, traverse la ville déserte. Il est

deux heures. Une vingtaine de minutes s'écoulent. Puis la jument s'arrête.

Kappel sursaute :

« Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Chut ! »

La voiture vient de traverser Röschenz. Il faut maintenant quitter la vallée : à la sortie du village, la route se continue par un chemin de terre abrupt, plein de fondrières desséchées. Andrejew est descendu de son siège. Il éteint les lanternes, et saisit la jument par la bride. L'équipage repart.

Des cahots secouent la voiture ; les ressorts, les arceaux de bois, gémissent. Jacques se laisse secouer, inerte. Ces heurts, ce bruit, ont éveillé dans sa mémoire un rythme connu, une phrase musicale, tendre et nostalgique, et que, d'abord, il ne reconnaît pas... L'étude de Chopin ! Jenny... Le jardin de Maisons-Laffitte, Paris, le salon de l'avenue de l'Observatoire... Le soir, si proche, si lointain, où, sur sa prière, Jenny s'est mise au piano...

Plattner et Kappel s'emploient à empêcher le chargement de glisser d'un côté à l'autre de l'étroite caisse.

Enfin, après une grande demi-heure, nouvel arrêt. Andrejew vient de déboucler les courroies de la bâche :

« On y est ».

Silencieusement, les trois hommes sautent de la voiture.

Il n'est que trois heures. La nuit, bien qu'étoilée, est encore très noire. Pourtant, déjà, vers l'Est, le ciel commence à pâlir.

Andrejew attache la jument au tronc d'un petit arbre. Plattner, maintenant, se tait : il semble moins assuré que dans sa librairie ; il cherche a percer du regard l'obscurité qui l'entoure. Il murmure :

« Je croyais que le rendez-vous était sur une espèce de plateau ?

— Viens », dit Andrejew.

Les quatre hommes gravissent un talus planté d'arbustes. Au sommet de la pente, Andrejew, qui marche devant, s'arrête. Il souffle un instant, pose une main sur l'épaule de Plattner, tend l'autre dans le noir, et explique :

« A partir de là, — tu verras, tout à l'heure — il n'y a plus d'arbres. C'est ça le plateau. Celui qui l'a choisi, tu sais, il connaît son affaire.

— Maintenant », conseille Kappel, « il faut vivement décharger la guimbarde, pour qu'Andrejew puisse repartir.

— Allons-y ! », dit Jacques, à voix haute. La fermeté de cette voix le surprend lui-même.

Le transport des sacs, des bidons, s'effectue en quelques minutes, malgré l'escarpement du talus.

« Dès qu'il fera moins noir », dit Jacques, en déposant à terre un paquet de toiles blanches, « nous étalerons les draps sur le plateau, en trois ou quatre points éloignés du centre, pour l'atterrissage.

— Maintenant, toi, file ! », grogne Plattner, en s'adressant au Polonais.

Andrejew, tourné vers les trois hommes, reste quelques secondes immobile. Puis il fait un pas vers Jacques. On ne distingue pas l'expression de ses traits. Jacques, spontanément, tend les mains. Il est trop ému pour parler ; il éprouve soudain pour cet homme qu'il ne reverra plus, une tendresse que l'autre ne soupçonnera jamais. Le Polonais saisit les mains tendues, et, se penchant, il baise Jacques à l'épaule, sans un mot.

On entend son pas dévaler la pente. Un miaulement d'essieux : la voiture tourne sur place. Puis, plus rien. Andrejew doit refermer la bâche avant de grimper sur son siège. Enfin la charrette s'ébranle, et le grincement des roues, le gémissement des ressorts, le rythme sourd des sabots dans le sol sableux, d'abord distincts, s'éva-

nouissent progressivement dans la nuit. Sans échanger une parole, Plattner, Kappel et Jacques, coude à coude, debout au bord du talus, attendent, plongeant leurs regards dans les ténèbres vers le bruit qui s'éloigne. Lorsqu'il n'y a plus rien à écouter que le silence, Kappel, le premier, se retourne vers le plateau, et s'allonge nonchalamment sur le sol :

« Embêtant qu'on ne puisse pas allumer une cigarette... »

Plattner, sans répondre, vient s'asseoir à côté de lui.

Jacques est resté debout. Plus rien à faire, maintenant, qu'à attendre le lever du jour, l'avion... L'inaction forcée le livre, de nouveau, à son angoisse. Ah, qu'il aurait souhaité vivre seul ces derniers moments qui le séparent de son destin ! Pour fuir ses compagnons, il fait quelques pas, devant lui. L'obscurité est toute frémissante de crissements d'insectes. Rongé de fièvre, titubant de fatigue, tendant à la fraîcheur de la nuit son visage en sueur, il va et vient, au hasard, sur le plateau, trébuchant contre les aspérités du sol, tournant en rond pour ne pas trop s'éloigner de Plattner et de Kappel, dont, par instants, il perçoit, dans l'ombre, les voix chuchotantes. Enfin, les jambes rompues par cette déambulation d'aveugle, il se laisse glisser à terre, et ferme les yeux.

Il se débat... Qu'on ferme les portes ! Il a reconnu, à travers l'épaisseur des murs, ce pas qui glisse sur les dalles. Il savait qu'elle trouverait un moyen de s'introduire dans la prison, de se frayer encore une fois un chemin jusqu'à lui. Il l'attendait, il l'espérait, et pourtant il ne veut pas... Qu'on le laisse seul !... Trop tard ! Elle vient. Il la voit, à travers les barreaux. Elle avance vers lui, du fond de ce long couloir blanc de clinique, elle glisse vers lui, à demi-cachée dans ce voile de crêpe qu'elle n'a pas le droit de relever devant lui. *Ils* le lui

ont défendu... Jacques la regarde, sans faire un mouvement d'accueil... Il ne cherche pas à l'approcher. Il ne cherche plus de contact avec personne. Il est de l'autre côté des grilles... Et maintenant, sans qu'il sache comment, il tient entre ses paumes, à travers le crêpe, la petite tête ronde, qui tremble. Sous le voile, il distingue les traits crispés. Elle demande, tout bas : « Tu as peur ? — Oui... » Ses dents claquent si fort qu'il a de la peine à articuler ses mots. « Oui, mais personne ne le saura, que toi ». D'une voix surprise et paisible, d'une voix chantante qui n'est pas vraiment la sienne, elle murmure : « Pourtant, c'est la fin, Jacques, la fin, l'oubli de tout, la paix... — Oui, mais tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir à mourir... » Quelqu'un est entré, derrière lui, dans la cellule. Il n'en est pas sûr, mais il a vu les yeux de Jenny s'emplir d'épouvante. Il n'ose pas tourner la tête ; il crispe instinctivement les épaules... On lui a jeté un bandeau sur les yeux. Des poings le poussent en avant. Il marche. Un air frais glace la sueur, sur son cou nu. Ses pieds foulent un sol moelleux comme un gazon. Le bandeau lui couvre les yeux, mais il *voit* distinctement qu'il traverse l'esplanade de Plaimpalais, encadrée de troupes. Peu importe les soldats. Il ne pense plus à rien, ni à personne. Il ne pense même plus à lui. Il ne pense à rien, mais il pense encore, et même il pense avec une extravagante intensité stérile. Il marche. Il n'a d'attention que pour cet air léger qui l'environne, cette douceur de la nuit finissante et du jour qui naît. Un élan d'adoration le soulève : « Que l'aube est belle, que le monde est beau ! » Les larmes ruissellent sur ses joues. Il tient haut sa tête aux yeux bandés, et il marche. Il marche à pas fermes, mais par saccades, comme un pantin désarticulé, parce qu'il ne commande plus bien à ses jambes, et que le sol lui semble creusé de trous où il enfonce, de saillies contre lesquelles il

bute. Peu importe. Il avance. Des rumeurs, pour lesquelles il n'a plus de curiosité humaine, font autour de lui un mugissement ininterrompu et doux, comme la chanson du vent. Chaque pas le rapproche du but. Et il lève à deux mains devant lui, comme une offrande, quelque chose de fragile et d'infiniment précieux, qu'il lui faut porter, sans faux-pas, jusqu'au bout...

Lentement, il rouvre les yeux. Au-dessus de lui, le firmament, où déjà les constellations s'effacent.

La nuit s'achève ; elle s'éclaire et se colore, là-bas, vers l'Est, derrière les crêtes, dont la ligne se découpe sur un ciel jeune, où flotte un poudroiement d'or.

Il n'a pas le sentiment d'un réveil : il a tout oublié de son cauchemar. Son sang bat avec force. Son esprit est lucide, nettoyé comme un paysage après la pluie. L'heure de l'action approche : Meynestrel va venir. Tout est prêt... Dans sa tête sonore, où les pensées s'enchaînent avec netteté, la phrase de Chopin, de nouveau, s'élève, comme un accompagnement en sourdine, d'une déchirante douceur. Il tire de sa poche son carnet, et en arrache une page, qu'il confiera à Plattner. Sans voir ce qu'il écrit, il griffonne :

« *Jenny, seul amour de ma vie. Ma dernière pensée, pour toi. J'aurais pu te donner des années de tendresse. Je ne t'ai fait que du mal. Je voudrais tant que tu gardes de moi une image...* »

Un choc amorti, suivi d'un second, vient d'ébranler la terre, sous lui. Il s'arrête, indécis. C'est une suite d'explosions lointaines qu'il entend, et qu'il perçoit en même temps par tous ses membres collés au sol. Soudain, il comprend : le canon !..Il enfouit le carnet dans sa poche, et se lève d'un bond. Au bord du plateau, près du talus, Plattner et Kappel sont déjà debout. Jacques les rejoint en courant :

« Le canon ! Le canon d'Alsace ! »

Rassemblés, ils s'immobilisent, le cou tendu, l'œil

ouvert et fixe. Oui, c'est le canon : la bataille, là-bas, qui attendait l'aube pour reprendre...

Et, tout à coup, tandis qu'ils retiennent leur souffle, un bruit différent, jailli de l'autre bout de la terre, les fait se retourner, tous trois, en même temps. Ils s'interrogent des yeux. Aucun d'eux n'ose encore nommer ce bourdonnement à peine perceptible, et qui, pourtant, de seconde en seconde, s'amplifie. La canonnade se poursuit, au loin, à intervalles réguliers ; mais ils ne l'entendent plus. Tournés vers le Sud, ils scrutent ce ciel pâle qu'emplit maintenant le ronronnement de l'insecte invisible. *Guetter avion dès la fin de la nuit...* »

Brusquement, ensemble, leurs bras se lèvent : un point noir a surgi par-dessus les crêtes de Hoggerwald. Meynestrel !

Jacques crie :

« Les repères ! »

Chacun d'eux saisit un drap, et s'élance vers un point différent du plateau.

Mais le terrain est plus étendu qu'il ne paraissait. C'est Jacques qui a le plus long trajet à faire. Il court, butant contre les mottes de terre, serrant contre lui le drap plié. Il ne pense plus à rien d'autre qu'à atteindre à temps l'extrémité du plateau. Il n'ose pas perdre une seconde à lever la tête pour suivre le vol de l'avion, dont le grondement l'assourdit, et qui, déjà, décrivant des cercles d'oiseau de proie, semble fondre sur lui pour le cueillir et l'emporter.

ROGER MARTIN DU GARD

LE SENS DE LA NUIT

Lorsque le poète, dans l'état d'inspiration, approche de la conscience absolue, soit par la destruction de ce qu'on nomme la conscience, soit à l'inverse par son élargissement indéfini, il connaît que son esprit est une particule du feu spirituel d'où émergent les mondes, qu'il est ce feu. Il frémit à cet instant du désir d'extérioriser un objet qui lui permette de connaître sa plénitude, en lui fournissant temporairement des limites.

De même qu'une Idée géante et visible, dont les planètes sont les repères, ne cesse de surgir d'un point nul de l'espace, et d'y élaborer l'univers, les idées se lèvent dans la conscience du poète, et se matérialisent dans le son et la forme des mots, reflets de la Parole d'où le monde indéfiniment s'élance.

Par le pouvoir des mots, le poète crée son univers. Il s'émerveille de sa puissance, et cerne de plus en plus farouchement les réalités qu'il se donne. Elles se détachent de lui, prennent une vie séparée, et s'opposent. Mais la logique du mouvement qui les tire hors de l'esprit, les y ramène enfin. Le poète compare dans ses images les réalités, en apparence inconciliables, qu'il a tirées au jour. Il en conçoit l'unité profonde. Ce moment correspond à l'heure inéluctable où les planètes doivent s'écrouler ensemble, et pleuvoir les unes sur les autres, de sorte que leur masse effrayante soit à la fin reprise par la conscience absolue

dont elles s'étaient séparées le temps d'un éclair. Le poète rapproche les réalités d'un univers intérieur qu'il sait en accord harmonique avec la marée sidérale, et s'attache à tirer de la négation réciproque de ces réalités les riches éclairs de la destruction, jusqu'à ce que se lève au-dessus de leur ruine l'Image unique, derrière laquelle se meut le Verbe.

A ce moment solennel, le poète sait qu'il n'a point encore gagné la libération qu'il recherche, et qu'il lui faut dans un ultime effort se porter au delà des sources mêmes de la manifestation. Dans sa marche vers Cela, au moment où il ose tendre sa volonté vers l'empire du vide, le poète est possédé par le sens de la Nuit.

Qu'il me soit donné de suivre les plus conscients de ceux qui ne se crurent pas au monde, et de déterminer la portée des chants qu'ils prononcèrent, au moment de s'abîmer dans l'union où devait se vaporiser leur vie.

L'ombre qui s'étend sur les œuvres de Nerval et de Baudelaire, se retrouve dans les poèmes d'Edgar Poë, et cette obsession de la Nuit s'apparente à la haine de Mallarmé pour l'azur. Mais sa valeur fut prématurément découverte par Novalis, et avant que la doctrine des correspondances n'ait établi la domination de la Nuit, le pressentiment de son règne anima sourdement le drame romantique, où l'amour et la mort se confondirent à la lueur d'une planète morte.

Le symbole de la Lumière dans les Hymnes de Novalis, comporte un nombre d'interprétation secrètement défini, et qui correspond à trois domaines : le plan cosmique, le plan humain et le rapport qui les relie, ou plan moral.

Reine de l'épaisseur, la Lumière circule dans le royaume sensible qu'elle fortifie à mesure qu'elle l'engendre. Elle s'engloutit sans cesse dans les pores

qu'il lui tend. Ses vibrations suscitent les règnes, et les fixent. Elle s'accumule et durcit sous la forme des rocs, frémit dans les masses végétales, coule à travers le sang des êtres, et se dissipe dans les paroles humaines. Elle impose un centre de conscience aux zones ténébreuses de l'esprit. Les souvenirs millénaires de la race, les acquisitions devenues instinctives, le sens de l'unité, refluent vers ces zones ; et l'homme, armé de la seule lumière d'une conscience où se décantent les notions abstraites du réel, ne voit plus en tous lieux que la diversité infinie des choses. Il reconstruit de l'extérieur la loi de leur unité, mais cesse de la vivre. Séparé d'un objet qu'il observe et conçoit, l'homme connaît la souffrance.

Cependant le défaut que la Lumière tend à instaurer dans l'absolu en construisant l'univers, la limitation spirituelle des êtres qui lui sont soumis, les valeurs morales qu'elle génère, doivent définitivement céder à l'arrivée inéluctable de la Nuit.

La Reine des ténèbres agit à son tour dans les trois mondes. La manifestation de sa puissance concorde sur le plan cosmique avec la période de réabsorption de l'univers sensible dans la vacuité originelle. Le Védanta nomme ce retour le Pralaya, et l'Evangile la fin du monde.

La science occidentale n'est pas éloignée d'accepter cette hypothèse de l'évaporation des astres, lorsqu'elle admet que l'énergie se dégrade et se retrouve. L'univers évoluerait sur un rythme constitué par une pépériode de création alternant avec une période de dissolution. Le second temps du rythme apparaît seul souhaitable au poète, avide d'absolu, car la création sensible souffre des bornes, et ne saurait prétendre à la perfection. C'est ainsi que Novalis est amené à se tourner vers la réalité que l'esprit atteint en se détachant du sensible, le moule en creux de l'univers, la

trame sur laquelle toute planète apparaît comme un trou à l'œil clairvoyant, la Mère éternellement vierge, en tant que nulle création ne saurait participer à l'absolu, et qu'il nomme la Nuit :

Je vois un visage sérieux, joyeusement effrayé, vers moi se pencher avec douceur et recueillement, et je reconnais sous les boucles enlacées la chère jeunesse de la Mère. Combien pauvre et puérile me semble à présent la Lumière! Combien réconfortant, combien béni l'adieu du jour!

Et c'est sur ce ton de sereine plénitude que Novalis va prédire la cessation de toute existence séparée. Saisi d'un espoir immense, il prévoit que bientôt l'absolu cessera de produire un objet, la Lumière, auquel il s'oppose virtuellement, et que l'heure est proche où, par un acte d'amour, la Nuit permettra à la Lumière de retourner dans son sein :

Je sais à présent quand viendra le dernier matin : quand la Nuit et l'Amour ne repousseront plus la Lumière...

Il accusera dans la suite de son invocation cette supériorité de la Nuit qui s'est partiellement retirée de l'espace pour permettre l'apparition momentanée de la Lumière. Cette conception du *retrait* de l'entité divine devant le monde sensible s'apparente aux enseignements de la Kabbale qui nomme ce sacrifice de la divinité le *Zim-Zoum*, et nous indique à quelle source nous devons remonter finalement pour saisir dans son étendue le message de Novalis. Voici les dernières paroles qu'il adresse à la Lumière :

(La Nuit) te porte maternellement, et tu lui dois toute ta splendeur. Tu te serais évaporée en toi-même, tu aurais disparu dans l'espace sans borne, si elle n'avait pas été là pour te contenir, pour te limiter de telle sorte que tu devins chaleur et enfantas le monde... En moi je sens venir le terme de ton activité, la liberté céleste, le

bien-heureux retour. Mes amères souffrances me font connaître que tu es éloignée encore de notre patrie, que tu résistes à l'antique et magnifique Ciel.

Par de telles paroles, Novalis nous avertit qu'au moment où la création lutte encore contre la Nuit, il a su demander sa reddition, et abandonner son propre cœur aux ténèbres. L'action de la Nuit sur le plan cosmique nous est apparue dans son implacable efficacité, à travers les prestiges d'un discours prophétique. Instruit par les paroles du voyant, nous connaissons que lorsque la Nuit aura regagné sur la Lumière l'espace qu'elle lui avait concédé, le monde sensible s'évanouira brusquement avec la flamme qui le nourrissait.

L'analyse de la souveraineté de la Nuit sur le plan humain, en même temps qu'elle nous fait effectuer le passage du macrocosme au microcosme, nous permet de vérifier fortuitement un aspect de la loi d'analogie. Les ténèbres mentales que l'ivresse, l'extase ou le sommeil procurent au chercheur, se propagent au détriment du centre de conscience dont elles recouvrent le foyer, dans un mouvement identique à celui que la Nuit cosmique emprunte, lorsqu'elle reprend sur la Lumière l'espace où les planètes avaient mûri.

Tourné vers la réalité qu'il poursuit, le poète dénombre les puissances auxquelles il va s'abandonner afin qu'elles dissipent une personnalité qui n'est plus pour lui que l'effet d'une opposition entre l'esprit, et ce qui lui échappe :

Seuls les fous te méconnaissent et ne savent d'autre sommeil que cette ombre jetée sur nous par tes mains pitoyables au crépuscule de la véritable Nuit. Ils ne te sentent pas dans le flot doré des grappes, dans l'huile merveilleuse de l'amandier, dans le suc foncé du pavot. Ils ne savent pas que tu es celle qui environne de ses ailes le sein de la vierge délicate et en fais un Paradis...

Cette gradation dans la nomenclature des sources de l'ivresse, qui se termine par l'évocation de l'amour, nous conduit au thème essentiel d'une poésie que son auteur applique à l'encerclement d'une réalité pour laquelle les termes : Nuit, Mère, Bien-Aimée, alternent jusqu'à finalement confluer dans un nom, dont la seule évocation dresse un mythe éternel au regard de l'esprit, celui de la Vierge. Sous les auspices d'une planète où le fluide vital ne circule plus, la Vierge écrase de son pied le serpent de la connaissance. Son geste symbolise l'abolition de la dualité qui sépare le sujet observateur de l'objet perçu. Réalité sans attribut en tant qu'image de l'unification des contraires, la Vierge est la mère du Monde, puisque son retrait permet par contraste l'existence de la Lumière, — la Bien-Aimée à laquelle rien ne résiste — la Nuit impérieuse qui gagne l'univers à sa cause.

La Vierge cosmique se reflète dans chaque vierge terrestre, et nous comprenons en quoi la recherche de l'amour est une adhésion à l'envahissement de la Nuit.

Lorsque le poète rapproche dans ses images les créations du monde extérieur, jusqu'au moment où son esprit se trouve placé devant un objet unique, dont il poursuit l'intégration, il accomplit une série d'actes analogues à ceux que le cœur humain effectue spontanément dans l'amour. L'existence de l'être aimé envahit le reste de l'univers au point de ne plus s'en distinguer. Rien ne peut être perçu que lui, puisque rien n'existe en dehors de lui. C'est comme d'une lucidité particulièrement grandiose qu'il faut parler de l'*aveuglement* que cause l'amour, puisqu'il apporte à l'homme l'intuition d'une synthèse universelle. L'acquiescement sans réserve aux ordres de l'amour représente le triomphe de la Nuit sur le plan moral. Le moi personnel de l'homme qui s'y abandonne disparaît au

profit d'un non-moi, pôle négatif de chaque personnalité, fiancée prédestinée que tout esprit doit rencontrer lorsqu'il se tourne vers la Nuit. L'intégration du sujet et de l'objet dont l'accomplissement laisse place à un état qui se situe en deçà de l'être et du non-être, se révèle comme la suprême union dans laquelle l'esprit se perçoit simultanément toi et moi. Ce non-moi se découvre comme un soleil ténébreux, et sa réalité prend sur le plan sensible la forme d'un être auquel l'esprit se sent voué.

Louange à la reine du monde, à la haute annonciatrice des saints univers, à la gardienne du bienheureux Amour! Elle t'envoie vers moi, délicate fiancée, aimable soleil de la nuit. C'est à présent que je veille, car je suis tien et mien.

La dissipation des catégories de l'espace et du temps qui succède à la reprise de l'univers par la Nuit, correspond à l'évanouissement de la douleur que les ténèbres morales apportent à l'esprit, dont elles défont les limites. Novalis poursuivit ce rapport d'analogie dans ses conséquences extrêmes. Au cours d'une strophe adressée à la Nuit cosmique, nous l'entendîmes s'exprimer de cette sorte : *Une durée limitée fut dévolue au Jour; mais la domination de la Nuit ne connaît ni durée, ni espace.* C'est avec les mêmes qualifications négatives que nous l'écouterons évoquer l'incommunicable réalité que l'esprit humain atteint dans l'extase. L'hymne qui me paraît à cet égard relier le plus purement et le plus logiquement la conscience humaine à celle du cosmos est celui où le poète parle devant la tombe de sa fiancée perdue. La charnière du poème est constituée par cette phrase : *Les chaînes de la Lumière se rompirent d'un seul coup.* Avant qu'elle intervienne, le ton s'élève dramatique et déchirant. Dès qu'elle surgit, tout s'apaise. Le monde matériel et limité disparaît avec la Lumière, en même temps

que la souffrance s'efface d'un esprit envahi par la Nuit, et par conséquent réuni à l'objet auquel s'opposait la flamme de sa conscience :

La splendeur terrestre s'évanouit et mon deuil avec elle; la mélancolie reflua dans un monde insondable et nouveau. Extase nocturne, sommeil céleste, tu descendis vers moi; le paysage s'éleva doucement; au-dessus du paysage plana mon esprit délivré, régénéré. Le tertre devint un nuage, au travers duquel j'aperçus les traits transfigurés de la Bien-Aimée. En ses yeux reposait l'éternité; je pris ses mains, et les larmes firent entre nous un lien lumineux, indéchirable.

La douleur, dont les larmes sont le reflet sensible, en tant qu'elle caractérisait l'élan de la conscience vers son objet, devient par retournement, la sereine ligature de leur rencontre. Au moment où l'Espace, du fait de cette union, cesse d'exister, le Temps est vaincu : *Au loin les siècles reculaient comme des ouragans.*

Le poète, dans sa dure volonté de se laisser reprendre par l'absolu, est un instant porté au-delà de sa condition d'homme. Et c'est étreint par la prescience d'une réalité, dont le rayonnement ne verse que de l'ombre, qu'il prononce finalement ces paroles chargées de certitude :

Ce fut le premier, le seul rêve, et depuis lors, j'ai mis une confiance éternelle et irréductible dans le ciel de la Nuit, et dans sa lumière la Bien-Aimée.

La poursuite implacable du pôle négatif de sa propre personnalité conduit l'esprit qui s'y adonne à pressentir la Présence qu'il recherche sous des incarnations successives. Guidé par la mémoire d'une entité qu'il a reconnue une fois pour toutes, mais que la logique interne du mouvement universel a placée derrière les multiples formes d'une manifestation dont elle constitue l'essence, de sorte que sa lumière ne sourd qu'à

travers des visages variées, le poète remonte à travers un fleuve de signes jusqu'à l'idée de la Présence. Il en déchiffre alors le sens, et comprend que toute amante est un piège ouvert sur la Nuit.

C'est le déroulement de cette obsession que reproduit l'œuvre de Gérard de Nerval. Il s'y est lui-même nommé le *veuf, l'inconsolé.* Plein d'une ténacité violente, il errait sous les feux d'un *soleil noir.* Il crut la retrouver sous des masques divers, mais la nuit seule devait lui ramener son Aurélia perdue. La face de cette femme le visitait en rêve, et lentement se transformait jusqu'à perdre son acception particulière. Les différents aspects que la réalité de la Nuit empruntait pour se découvrir à Nerval, correspondent aux invocations dont Novalis usait pour qualifier la révélation des Ténèbres :

Pendant mon sommeil, j'eus une vision merveilleuse. Il me semblait que la déesse m'apparaissait, me disant : « Je suis la même que Marie, la même que ta mère, la même aussi que sous toutes les formes tu as toujours aimée. A chacune de tes épreuves, j'ai quitté l'un des masques dont je voile mes traits, et bientôt tu me verras telle que je suis...

La similitude de termes — la Vierge, la Mère, la Bien-Aimée — qui nous frappe au cours des poèmes que prononcèrent à travers leurs épreuves Novalis et Nerval, me paraît le signe de leur rencontre devant une Evidence à laquelle les voies de l'expérience poétique aboutissent de façon inéluctable.

L'être d'Aurélia devint pour Nerval le porche d'ombre ouvert dans la masse de la lumière, et qui donne accès sur les ténèbres désirées. Agrandie aux dimensions d'une réalité sans frontières, et peu à peu confondue avec les images que l'esprit humain a placées entre lui et la notion abstraite de son origine, Aurélia prit au cours d'une méditation hantée par l'abîme, le visage sans

contour des Nuits de tous les cycles humains : *Je reportais ma pensée à l'éternelle Isis, la mère et l'épouse sacrée; toutes mes aspirations, toutes mes prières se confondaient dans ce nom magique, je me sentais revivre en elle, et parfois elle m'apparaissait sous la figure de la Vénus antique, parfois aussi sous les traits de la Vierge des chrétiens. La nuit me ramena plus distinctement cette apparition chérie.* Ces aspects mythiques d'Aurélia naquirent dans le climat du rêve, où nulle vibration solaire ne vient entailler le flot étale et dominateur de l'ombre : *Chacun sait que dans les rêves on ne voit jamais le soleil, bien qu'on ait souvent la perception d'une clarté beaucoup plus vive. Les objets et les corps sont lumineux par eux-mêmes.* Dressée dans l'éclat d'un jour sans flamme, Aurélia laissa glisser le masque ultime, et fit paraître aux yeux clos du chercheur le puits terrifiant de sa face.

Les étapes successives d'une réflexion qui part d'un être particulier pour s'élever à ses correspondances cosmiques, et, derrière leurs aspects, accéder à l'idée pure qui les engendre, se retrouvent incroyablement reprises et concentrées dans le sonnet que Nerval dédia, sous l'invocation d'Arthémis, à la mémoire d'Aurélia, aux puissances glacées de la lune, et à l'exaltation de la mort, désignées enfin dans leur identité profonde.

ARTHÉMIS

La Treizième revient... C'est encor la première;
Et c'est toujours la seule, — ou c'est le seul moment;
Car es-tu reine, ô toi, la première ou dernière ?
Es-tu roi toi le seul ou le dernier amant ?...

Aimez qui vous aima du berceau dans la bière;
Celle que j'aimai seul m'aime encor tendrement!

C'est la mort — ou la morte... ô délice! ô tourment!
La rose qu'elle tient, c'est la Rose Trémière.

Sainte napolitaine aux mains pleines de feux,
Rose au cœur violet, fleur de Sainte Gudule :
As-tu trouvé ta croix dans le désert des cieux ?

Roses blanches tombez! vous insultez nos dieux,
Tombez, fantômes blancs, de votre ciel qui brûle :
— La sainte de l'abîme est plus sainte à mes yeux !

La pénétration du sens discursif de ce poème dont l'*enchantement* sature au premier regard les profondeurs de l'esprit, ne peut s'établir dans la conscience du lecteur que par l'analyse minutieuse de ses termes, à la lueur même de la doctrine qui les dicta. Nerval nous fit part, en divers endroits de son œuvre, des préoccupations occultistes qui l'animèrent. A peine adolescent, la découverte qu'il fit, dans le grenier familial, de vieux bouquins d'alchimie et de Kabbale eut une influence décisive sur son orientation spirituelle. Le développement même de sa vie, aussi bien que celui de ses œuvres prédominantes, en devaient porter les marques. Et c'est ainsi que la symbolique numérale du sonnet d'Arthémis ne prend tout son sens que confrontée avec les premiers enseignements de la Kabbale sur les nombres.

La somme des chiffres qui composent le nombre 13 est 4, nombre dont la signification kabbalistique ressort de l'analyse du mot Jeovah décomposé en ses 4 syllabes hébraïques Iod-Hé-Vau-Hé. Les trois premières syllabes ont trait à la puissance trinitaire du créateur, tandis que la quatrième se rapporte au monde manifesté.

A l'intérieur de ce nom sacré, la première syllabe Iod exprime le principe positif auquel s'oppose le principe négatif Hé, tandis que leur antinomie se résout dans le terme synthétique Vau. Le quatrième terme Hé

qui succède à ce ternaire n'est qu'une répétition du second principe de la divinité, et par conséquent le reflet sans réalité du pôle négatif de l'émanateur. Le chiffre 4 se rapporte donc à la création sensible, qui n'a pas d'existence réelle par rapport à l'absolu.

Il désigne l'état qui suit les trois temps du mouvement dialectique : thèse, antithèse, synthèse, et marque à la fois la fermeture d'un cycle et le point de départ d'une nouvelle manifestation. Ce chiffre 4, dont le nombre 13 n'est qu'un aspect, prend ainsi la double valeur du point qui clot le développement d'une action, et du terme premier d'un nouveau mouvement.

— *La Treizième revient... c'est encor la première.*

Le retour d'Aurélia à l'horizon des rêves, et celui d'Arthémis au-dessus des gouffres nocturnes, exprimés l'un et l'autre par le nombre 13, auquel l'instinctive foi populaire attribue simultanément un sens de mort, et le pouvoir de provoquer un enchaînement heureux d'événements, imposent à l'esprit du poète un choix entre l'aspect destructeur et l'aspect créateur de la Nuit :

Car es-tu reine, ô toi, la première ou dernière ?

Il convient de noter au passage que le nombre symbolique choisi par Nerval correspond de façon précise à l'entité cosmique à laquelle le poète le rattache :

« *Treize est, d'une certaine manière, le nombre de la lune dont les révolutions par rapport à celles du soleil dans le Zodiaque sont dans la proportion* 13/1. (Elle parcourt en moyenne 13 degrés par jour, et il y a 13 lunaisons dans l'année). Seul, le Soleil poursuivrait sans heurt la variété harmonieuse de ses rapports duodénaires avec les constellations. Par son rythme asynchrone et irréductible, la lune trouble ces rapports immuables. Sans doute son activité est enfermée dans les quatre phases d'un cycle perpétuel, mais elle mélange ses bons

et ses mauvais aspects, créant astrologiquement le bien et le mal, produisant des éclipses irrégulières.

Elle est soit la mère féconde de la nature, soit la déesse de la mort : elle est Isis ou Hécate [1]. »

Sous son aspect positif, et en tant que premier terme d'un mouvement développé sur le rythme ternaire, Arthémis, c'est-à-dire Aurélia, ou encore la lune, reine de la maternelle Nuit, préside au déroulement de la vie du poète :

Aimez qui vous aima du berceau dans la bière
Celle que j'aimai seul m'aime encor tendrement.

Les trois Parques, ou filles de la Nuit, qui tenaient dans leurs mains le fil des destinées, n'étaient que la figuration des trois temps de ce rythme auquel est soumise toute création.

Après que Nerval eut confondu la mort avec la nuit qui précède la naissance, et qu'il l'eut rapportée à l'image d'Aurélia, par ces mots : *c'est la mort — ou la morte*, il les fit suivre de l'exclamation : *ô délice ! ô tourment !* qui vise explicitement le double aspect de la Nuit que nous avons reconnu. Et pour exprimer que la période d'immobilité qui suit le développement ternaire d'un mouvement, en contient à l'état latent les trois puissances, il a ajouté :

La rose qu'elle tient, c'est la Rose trémière.

S'il advenait que cette fleur symbolique produisît à son tour un quatrième terme, elle réaliserait ainsi la cruciale figure d'une création, à la façon de celle dont l'eau, l'air, le feu, la terre, constituent dans le cosmos la quaternaire armature. De là cette interrogation du poète à la Nuit sans défaut :

As-tu trouvé ta croix dans le désert des cieux ?

1. *Le symbolisme des nombres*, par R. Allendy.

Le symbole de la Rose-Croix s'élève peu à peu au-dessus du poème.

Par contraste avec la *Rose au cœur violet* des Ténèbres, les étoiles brillent dans l'obscurité, comme des *roses blanches*. Elles ouvrent des brèches dans une trame pure, et marquent la dégradation des *trois dieux* latents dans le sein de la Nuit :

Roses blanches tombez, vous insultez nos dieux !
Tombez, fantômes blancs de votre ciel qui brûle.
La sainte de l'abîme est plus sainte à mes yeux.

Mots essentiels qui consacrent le triomphe d'*Arthémis* sur les étoiles vivantes, et marquent enfin le choix de Nerval pour l'aspect destructeur de la Nuit.

Que la suprématie de la Reine Ténébreuse se conçoive comme un encerclement de la lumière, peu à peu reprise et absorbée par la nuit, ou qu'elle s'analyse en tant que fusion du sujet et de l'objet, dont la disparition laisse place à une Evidence incommunicable, ces conceptions sous-entendent la résolution de deux termes contradictoires, lumière et ombre, et nous préservent implicitement de méconnaître l'importance de la première au profit de la seconde, dans l'établissement d'un règne unique, où elles se consument. Tandis que Novalis et Nerval, emportés dans le mouvement de leur découverte, consacraient leur effort à définir la valeur de l'ombre, Baudelaire allait s'interroger sur les éléments de la réalité vers laquelle l'expérience poétique le portait, et tenir compte de l'antinomie préalable de ces éléments dans la description de leur synthèse.

Dès le quatrième poème des *Fleurs du Mal*, au cours de ce *Sonnet des Correspondances* qui contient l'essentiel de sa doctrine, et gouverne tous les développements de l'ouvrage, il qualifie de *ténébreuse* l'unité profonde des aspects du monde sensible. Il voit les racines de l'univers s'engloutir dans le noir. Mais la nuit contenue dans

le terme qu'il appose auprès d'un mot, *l'unité*, dont le propre est de ne pouvoir souffrir aucune qualification, puisqu'il les suppose toutes, ne saurait se rapporter à la seule nuit que le soir nous apporte : il évoque la présence d'une réalité dont la nuit terrestre n'est qu'une analogie à la portée de nos prunelles. La Ténèbre absolue ne peut comporter ni nuit, ni lumière, puisque chacune de ces puissances n'existe que par un mutuel contraste : elle les contient simultanément sans participer à leurs états. Et c'est pour exprimer cette résolution des contraires dans le sein de la Nuit que Baudelaire décrit sa réalité absolue :

Vaste comme la nuit et comme la clarté.

Ce souci de satisfaire l'entendement philosophique, au même moment qu'il comble l'intuition du rêveur, se reconnaît plus loin dans l'*Hymne* qu'il adresse à la *Beauté*, en opérant de façon volontaire un glissement de la Vénus céleste à la Vénus terrestre. Les interrogations que le poète pose à la Beauté, et les attributs qu'il lui reconnaît, sont inclus dans une énumération de termes *antinomiques*. Le vers le plus frappant à cet égard est sans doute le suivant, dont le sens fait écho à celui du vers précédemment extrait du Sonnet des *Correspondances*, dans lequel la nature et l'ampleur de la Nuit étaient décrites :

Tu contiens dans ton œil le couchant et l'aurore.

La coexistence de la lumière et de l'ombre au sein de la Nuit absolue, n'est précisée par Baudelaire, dans cette évocation du soir et du matin, qu'après les vers plus abstraits où le poète décrit l'ombre et la lumière sous les traits du bien et du mal :

Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme
O Beauté ? ton regard infernal et divin,
Verse confusément le bienfait et le crime,
Et l'on peut pour cela te comparer au vin.

Cette façon de nous placer progressivement en présence d'idées, puis de réalités concrètes, en même temps que ce souci de choisir, pour les opposer entre elles, des réalités antinomiques *(bienfait et crime, couchant et aurore)* dont la synthèse s'effectue dans l'absolue Beauté, situe la pensée de leur auteur dans le mouvement de la dialectique platonicienne. Mais Baudelaire, lui, surajoute la reconnaissance de la nature ténébreuse et stérile de la Beauté qu'il identifie à travers la femme aimée, à la Nuit.

Pour Baudelaire, comme pour Novalis et Nerval, la femme aimée est un aspect sensible de l'Idée pure de la Beauté, un éclat ténébreux de la Nuit sans limite. Il conçoit son être comme un reflet, aux contours arrêtés mais précis, de la trame du monde, un microcosme à l'image du macrocosme universel. Ce rapport d'analogie entre l'être humain et le ciel, directement issu de la doctrine des correspondances, se retrouve dans les livres de Swedenborg, où Baudelaire eut l'occasion, sinon de l'y puiser, tout au moins de confronter l'intuition qu'il en eut, avec celle du mystique suédois. Nous le voyons d'ailleurs se référer explicitement à cet auteur, dans les lignes suivantes de l'*Art Romantique* : « *Swedenborg nous avait déjà enseigné que le ciel est un très grand homme; que tout, forme, mouvement, nombre, couleur, parfum dans le spirituel comme dans le naturel, est significatif, réciproque, converse, correspondant.* »

La clef que constitue cette référence nous permet d'apprécier dans sa totale portée une image telle que celle-ci :

... Aimer à loisir
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble.

Cet entraînant appel vers un pays dont le charme est d'être en analogie avec la femme aimée, nous conduit progressivement à un seuil où se brisent les jeux du jour :

l'*Invitation au Voyage* s'ouvre directement sur le règne de la Nuit :

Les soleils couchants
Revêtent les champs
Les canaux, la ville entière
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

A l'évanouissement du monde succède la nuit, vers laquelle nous emportait en secret le mouvement du poème. Elle étend ses domaines sur l'abîme où l'univers s'est dissipé. Ses attributs *correspondent* analogiquement à ceux de la femme aimée :

... C'est là, n'est-ce pas, dans ce beau pays si calme et si rêveur qu'il faudrait aller vivre et fleurir ? Ne serais-tu pas encadrée dans ton analogie, et ne pourrais-tu pas te mirer, pour parler comme les mystiques, dans ta propre correspondance ?

L'amante a d'ailleurs reçu la *signature astrale* de la reine des nuits :

La lune qui est le caprice même, regarda par la fenêtre pendant que tu dormais dans ton berceau, et se dit : « Cette enfant me plaît. »
Et elle descendit moelleusement son escalier de nuages et passa sans bruit à travers les vitres. Puis elle s'étendit sur toi avec la tendresse souple d'une mère, et elle déposa ses couleurs sur ta face.

Les lignes qui suivent nous expliquent l'insistance de Baudelaire à célébrer la mer, les parfums, et parmi tous les animaux, les chats qu'une antique tradition a voués à la lune.

La pensée de Baudelaire, toute entière portée vers la Nuit, refait les étapes d'une voie sur laquelle Nerval s'est perdu pour nous, et pour lui-même sauvé. Nous le

voyons retrouver dans ses rêves le pays sans soleil où les objets sont lumineux par eux-mêmes :

Nul astre d'ailleurs, nuls vestiges
De soleil, même au bas du ciel,
Pour illuminer ces prodiges
Qui brillaient d'un jeu personnel.

(*Rêve Parisien.*)

L'expérience de Baudelaire, parallèle à celle de Nerval, l'achemine, à travers l'amour, au seuil d'une réalité dont la nuit cosmique est une image que la présence des astres altère à ses regards :

Comme tu me plairais, ô Nuit, sans ces étoiles
Dont la lumière parle un langage connu !
Car je cherche le vide, et le noir, et le nu !

(*Obsession.*)

Il n'est pas jusqu'aux préférences de Baudelaire à l'égard des hommes de son temps qui ne nous ramènent à l'objet essentiel de sa recherche. Sa défense de Richard Wagner, la parenté spirituelle qu'il se reconnut avec Edgard Poë, furent le fait d'une *sympathie* dans le sens total de ce mot, qui est partage d'une commune douleur.

La destruction de ce que nous nommons la conscience, au profit d'un état à l'occasion duquel nul mot ne peut être prononcé, et dans lequel nulle perception étrangère à sa réalité, n'existe plus, puisque l'abîme que suppose entre objet et sujet la notion de conscience, est définitivement comblé, se réalise dans l'Amour, et s'apparente à la Mort. Que cette destruction ne soit que passagère, et ne se communique pas à la vie, ou qu'elle s'accompagne d'une immolation de l'être à la façon dont l'union amoureuse est suivie de mort pour l'un des membres du couple chez certaines espèces animales, il s'en suit en tous cas que la sollicitation à l'amour recouvre une invitation au sacrifice d'une conscience traquée par les ténèbres. La logique de l'amour conduisit Edgar Poë

à se représenter la femme aimée sous l'aspect d'une morte. L'idée de l'amour devint pour lui inséparable de l'idée de la mort, au point que son œuvre est traversée par un cortège de mortes, à la façon dont celle de Nerval est envahie par une succession d'absentes qui recomposent de leurs visages celui de la seule *Aurélia*. A la fin de la traduction qu'il donna du conte d'Edgard Poë où paraît *Eléonora*, Baudelaire note *cette supposition d'une âme permanente sous différents corps*, et ajoute : *Maint poète a souvent poursuivi dans diverses liaisons l'image d'une femme unique.*

La qualité et la teneur de ses méditations portèrent Edgard Poë à opter à tous moments pour les invisibles réalités dont les choses visibles sont les signes. Les décors fastueux qu'il érige dans ses contes s'ouvrent invariablement sur le vide. Et l'on sent que le poète s'achemine par une ascèse, dont les éléments ne nous sont pas donnés, vers ce que Mallarmé nomme à propos du poème *Terre de Songe les ultima thule, régions extrêmes de l'esprit (comme si la gloire d'y être parvenu ne s'affirmait chez l'homme que par la maladie et la destruction de sa nature.)*

L'établissement de la nuit morale dans l'esprit du poète s'accompagne pour lui de la découverte d'une contrée intérieure où ni l'Espace, ni le Temps, n'ont plus cours :

Par une sombre route déserte, hantée de mauvais anges seuls, où une Idole, nommée Nuit, sur un trône noir debout règne, je ne suis arrivé en ces terres-ci que nouvellement d'une extrême et vague Thulé — d'un étrange et fatidique climat qui gît, sublime, hors de l'Espace, hors du Temps.

(Terre de songe.)

La parenté qui se révèle entre l'expérience de Poë et celle de Novalis se maintient jusqu'à la phase dernière où la domination de la Nuit nous est révélée non plus seulement à l'intérieur d'un esprit humain, mais encore

dans les régions incommensurables du cosmos, dont cet esprit était l'image concordante mais réduite. Le phénomène de désagrégation que nous venons d'entrevoir dans le microcosme humain, se retrouve décrit dans Edgard Poë, au cours de l'essai intitulé : *Eureka*, dans le macrocosme universel.

De même que Novalis conçoit dans ses *Hymnes* la création de la lumière matérielle comme un sacrifice volontaire et momentané de la Nuit, qui se retire d'une portion de l'espace afin de permettre aux astres d'y paraître, puis lentement reprend sur la lumière l'empire un instant concédé à ses prestiges, Edgard Poë fait paraître dans *Euréka* le mouvement de la volonté divine qui se pose l'univers comme objet, et le supprime, sur un rythme éternel de création et de dissolution. La fin du monde survient au second temps de ce rythme, lorsque *les majestueux survivants de la race des étoiles s'élanceront dans un commun embrasement.* Les phénomènes d'attraction et de répulsion cessant de se produire, la matière *plongera dans l'unité, et en même temps dans ce non-être qui, pour toute perception finie, doit être identique à l'unité.*

La préférence que tour à tour Novalis, Nerval, Baudelaire et Poë manifestèrent pour le second temps du rythme sur lequel naissent et s'abîment les mondes, se confond ainsi avec le souci de sacrifier les valeurs relatives au profit d'un absolu à l'approche duquel la pensée ne peut qu'abdiquer, comme le fait la lumière devant la progression de la nuit. Cette *correspondance* qu'ils ne manquèrent pas d'entrevoir entre le microcosme et le macrocosme est clairement indiquée dans ces lignes finales d'*Euréka :*

Soumettons notre imagination à la loi suprême; à la loi des lois, la loi de périodicité; et nous sommes plus qu'autorisés à accepter cette croyance, disons plus, à nous complaire dans cette espérance, que les phénomènes progres-

sifs que nous avons osé contempler seront renouvelés encore, encore, et éternellement ; qu'un nouvel univers fera explosion dans l'existence, et s'abîmera à son tour dans le non-être, à chaque soupir du cœur de la Divinité.

Et maintenant, ce cœur divin — quel est-il ? C'est notre propre cœur.

L'affirmation brusquement amenée dans cette dernière phrase, reporte notre vision, entraînée à la contemplation des mystères célestes, vers ceux qui se jouent à l'intérieur de l'homme. Elle soutient par avance les pressentiments de Baudelaire, et se prolonge dans le mystérieux ouvrage que Mallarmé ébaucha sous le titre d'*Igitur*. A ce point que les développements d'*Igitur* semblent constituer la contre-partie sur le plan humain, du problème situé par Edgard Poë dans les régions planétaires.

Le personnage d'*Igitur*, héros de la conquête logique, est baptisé du vocable qui marque la conclusion d'un raisonnement. Le sous-titre du poème « *ou la folie d'Elbehnon* » s'éclaire dès que l'on réfléchit que les mots hébreux *el behnon* signifient le fils des Elohim. Igitur, l'être intellectuel par excellence, l'homme enfin, ce fils des astres, va s'interroger sur ses pouvoirs. Situé à l'intérieur d'un château dont les fondations, les matériaux et la structure sont celles de son propre esprit, il médite sur la possibilité d'égaler sa conscience à celle de l'auteur du monde. S'il y parvenait, il aurait la possibilité de faire retourner, par le jeu de sa pensée, le monde à la Nuit originelle. L'Acte aurait lieu, et le Drame recevrait son accomplissement.

Seul le retrait volontaire d'une conscience infinie a pu laisser place au hasard, c'est-à-dire à l'univers. L'homme, qui se meut dans le monde ainsi engendré par le retrait de la conscience divine, n'a d'autre espoir d'assister à la fin de sa damnation que d'égaler sa conscience à celle qui l'a mis au jour, de sorte qu'il puisse

tenter, par sa pensée et sa parole, de nier le hasard, et de forcer l'univers à s'évanouir dans l'absolu :

Je profère la parole, pour la replonger dans son inanité.

L'identité d'essence que Stéphane Mallarmé suppose entre la conscience humaine et la conscience divine se reconnaît aux passages qui font véritablement écho à l'affirmation d'Edgard Poë. Le poète d'*Igitur* s'interroge sur le bruit rythmique du balancier qui marque les divisions du temps dont la Nuit est affectée. Il en reconnaît finalement l'origine :

Tandis que devant et derrière se prolonge le mensonge exploré de l'infini, ténèbres de toutes mes apparitions réunies, à présent que le temps a cessé et ne les divise plus, retombées en un lourd somme, massif (lors du bruit d'abord entendu) dans le vide duquel j'entends les pulsations de mon propre cœur.

Et dans la deuxième ébauche de la sortie de la chambre :

L'ombre n'entendit dans ce lieu d'autre bruit qu'un battement régulier qu'elle reconnut être celui de son propre cœur : elle le reconnut, et, gênée de la certitude parfaite de soi, elle tenta d'y échapper, et de rentrer en elle, en son opacité...

Ainsi donc l'homme possède en lui la vertu de rompre les digues qui s'opposent à l'envahissement du flot nocturne. Sa vie mentale, assiégée par le rythme pendulaire de son sang, doit finalement échapper aux cadres de l'espace et du temps, pour se reconnaître ombre au sein de la Nuit absolue : Igitur, couché sur la cendre des astres ses ancêtres, boit « *la goutte de néant qui manque à la mer.* »

L'absolu ne saurait être abordé par la conscience humaine dont la réalité n'est que l'effet du mutuel empiètement que l'esprit et son objet se font supporter.

Seule une conscience infinie peut le concevoir pour cette raison qu'elle participe de son essence — qu'elle se confond avec lui. Le suicide philosophique d'*Igitur* ne signifie rien d'autre que le consentement auquel il se résout de laisser sa conscience éclater aux approches de l'absolu. La conscience humaine ne peut s'identifier avec la conscience absolue que par un renforcement de son centre, dont l'éclat peu à peu dévore les zones d'ombres qui le limitaient, et ne connaît d'autre objet que lui-même ; ou à l'inverse par l'obscuration de son foyer au profit des ombres marginales de l'esprit, qui reprennent sur lui les régions dont il les avait tenu écartées. Le premier mouvement caractérise une aspiration vers l'infini, tandis que le second tend au néant.

La recherche de la conscience absolue, et celle de l'inconscience totale, correspondent dans le domaine de la couleur, à la recherche du blanc parfait, et à celle du noir sans défaut. La couleur blanche, en ce qu'elle refuse les rayons lumineux, peut figurer analogiquement la conscience que nul objet n'entame plus. Et à l'inverse la couleur noire, qui absorbe tous les rayons, correspond à l'inconscience totale dans la nuit de laquelle l'univers se dissipe.

N'être rien, et être tout, ces deux tendances représentent les aspects d'un même tourment dont la nature humaine est affectée, et que l'on peut nommer le tourment de l'infini. Elles constituent les termes antinomiques, et cependant communs, du dilemne d'Hamlet, dont la silhouette se profile au fond des contrées mentales où la poésie de Stéphane Mallarmé nous permet d'accéder. L'image à laquelle Mallarmé se réfère à tout moment pour nous amener à la notion d'une conscience absolue, c'est-à-dire située en deça de l'être et du non-être, est celle d'une *Nuit* dont le nom évoque le règne des ténèbres, mais à laquelle il adjoint la qualification de *blanche*, afin de nier sa couleur ténébreuse

en même temps qu'il la pose. Que la Nuit des nuits soit une Nuit blanche, il n'en saurait être autrement pour l'esprit, puisque l'esprit, dans son effort d'approximation, ne peut se la définir qu'en tant que synthèse de réalités contradictoires.

Toi qui te meurs, toi qui brûles de chasteté
Nuit blanche de glaçons et de neige cruelle!

(Hérodiade.)

Ces deux vers de l'invocation d'*Hérodiade* sont le foyer du poème, et en éclairent les développements. Le personnage mythique que le poète met en scène, n'est que l'incarnation de la Nuit blanche, sa correspondance humaine. Hérodiade se veut intacte et stérile. Elle est l'expression de la vacuité, la *sœur solitaire* de la Nuit, *sa sœur éternelle.* Elle déclare sa haine pour l'azur, et obtient la décollation de Saint-Jean, dont la tête roule au moment où le soleil tombe. Symbole sur le plan humain du drame cosmique auquel le poète n'a cessé de songer en exprimant son mythe.

Le *Cantique de Saint-Jean* suggère, en un saisissant raccourci, l'analogie entrevue par Baudelaire, et longuement développée par Edgard Poë, entre l'homme et le ciel.

L'obsession du noir chez Novalis, Nerval et Baudelaire devient l'obsession du blanc chez Mallarmé. Il n'est que peu de ses poèmes dont la nécessité interne ne soit constituée par l'angoisse d'accéder à la conscience pure, et dont les images ne tendent à établir dans notre esprit le règne des neiges.

Mais ces images opposées d'une commune angoisse trouvent leur résolution dans un nom qui, pour cette raison que sa vertu est purement négative, que son énonciation ne désigne véritablement *rien*, s'approche le plus peut-être de l'inconcevable réalité poursuivie par les poètes — celui de la Nuit.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE

TEMPS PRIS

Ici, où nous sommes, la ville a été creusée pour des trains de fer qui font un bruit de tous les diables contrefaisant le tonnerre de dieu.

Ils vont droit et vite dans le temps qui n'est pas à perdre et toujours même la mauvaise odeur.

Un grand nombre de lampes électriques donnent la lumière artificielle sans quoi il n'y aurait rien de fait.

Arrivé au bout du voyage, contre un mur, ça se retourne immédiatement. La tête devient queue. C'est la même chose.

C'est très utile.

Et c'est plein de types de tous les sexes qui se font transporter sans peine pour des sous sans valeur.

Mon bonhomme se trouvait là, nullement par hasard, dans un wagon de ce métro, à l'heure des repas qui précède les heures creuses.

Un bonhomme d'une trentaine d'années avec, déjà, bien du sel dans les cheveux.

Il se tenait debout, droit sur ses jambes, la tête à la renverse un peu et comme reposant sur une plume d'oiseau de chapeau d'une femme de très courte taille, serrée près de lui.

Cette femme de petite taille était cachée sous son feutre et pouvait, à l'aise, trifouiller du nez dans le gilet du voisin, et lui chatouiller le menton.

Sans mauvaise intention.

Elle sentait rudement bon marché.

L'homme de trente ans continuait à se pousser du col. Le regard de ses yeux se trouvait dirigé sur les lettres noires et les chiffres, qui sont à leur place, au-dessus de la porte interdite au public :

VOYAGEURS ASSIS : 34
VOYAGEURS DEBOUT : 86

Mâchoire serrée, les poings aussi, des chiffres il s'amusait à faire l'addition mentale et en règle :

... trente-quatre et quatre-vingt-six... quatre et six font dix — il pose son zéro et retient un — quatre et huit font douze... Ça fait cent vingt voyageurs.

Dans le crâne, cela travaillait, recommençait sans fin.

Pourquoi, se demandera peut-être-t-on, notre homme s'astreint-il à un effort pénible pour sa tête, sa mâchoire, ses poings ? Et si inutile. D'autant plus qu'au bureau, qu'il appelle burlingue et qu'il vient de quitter, il en fait énormément des additions. Il est additionneur. D'autant plus, que cela lui était indifférent que le wagon pût contenir, tant bien que mal et debout et assis, cent vingt voyageurs.

Qu'il y eût là cent vingt personnages dans son genre ou pas dans son genre, ni chaud ni froid et une belle jambe voilà ce que cela lui faisait.

Chaud, dans ce train, il faisait terriblement.

Et la plume au chapeau ne soutenait pas sa tête, mais le faisait seulement croire.

Les stations étaient atteintes, sifflées, traversées.

Hoche, Kléber et Marceau...

Se ressemblaient à s'y méprendre — bleues les plaques, blanche la voûte, le rouge manquait — comme des gouttes d'eau de pluie se ressemblent.

Thèbes, Babylone, Ninive...

Peu avant Ninive et arrêtant ses calculs mentaux navrants, le voyageur qui nous intéresse se dit : « Ça

y est ». Il s'apprêta à descendre, se pencha avec politesse vers un vieillard à cou gaufré et soigneusement encrassé dans les plis.

Sur le vieux il souffla une haleine empoisonnée pour lui demander s'il descendait à la prochaine, à Ninive.

Le monsieur âgé ne parut pas incommodé, au contraire, il approcha sa petite face comme pour en avoir encore, comme s'il eût adoré ça.

L'homme à la plume se fit des remontrances rigoureuses : il ferait bien de s'observer un peu et de se contraindre à — la main devant la bouche — ne pas jeter ses odeurs fétides sous le nez des gens.

Le gens, cette fois, avait été gentil.

Lui, en pareille mauvaise occurrence, détournait le visage sans pouvoir cacher son dégoût.

Là-dessus, il eut une idée :

« Tous puent plus ou moins de la gueule. »

Et encore une idée :

« Mais moi alors... »

Pour conclure, en son petto :

« Je vais fort. »

Il était déjà sur le quai, il montait l'escalier, prenant bien garde de ne pas fourrer sa figure dans le derrière des grosses dames qui le précédaient et il en avait fait une chansonnette sans air de ses « Je vais fort » répétés.

Sur le trottoir, dehors, il s'arrêta pour aspirer une bonne goulée de lumière mouillée, il avait cet air d'ennui qu'il ne quittait pas ou parfois et rarement.

Alors, il sortit de sa poche un papier plié qu'il ouvrit, qu'il lut à voix diminuée :

« Tu vas acheter un journal, des oranges, une baguette, un quart de Port-Salut, un flacon d'encre. »

Le journal, c'était pour sa femme pour le feuilleton d'amour en tranches, l'encre pour écrire des lettres violettes à la famille de province, le pain, les oranges

et le Port-Salut pour compléter les restes de la veille et pour en faire un déjeuner.

Il se parlait encore avec une sorte de tendresse :

« Tu vas commencer par le papetier... »

Sa voix était réellement caressante. Personne n'avait jamais usé de ce ton envers lui et on pouvait bien se demander où il allait chercher ça.

Le papetier lui donna d'abord le journal où il n'y a rien de vrai, et le flacon d'encre en écarquillant un œil de verre-souvenir. Pour l'œil vrai perdu, en échange, il avait reçu du petit ruban à toutes ses boutonnières.

— Le temps est bien pris, remarqua-t-il, et c'est pour toute la journée.

Il pleuvait fort de la pluie fine.

Il était bien pris le temps et, avant que le calculateur ait pu le dire à la boulangère, celle-ci lui dit aussi qu'il était pris.

Tout autant pris chez le crémier qui en parut attristé, qui faisait le coin, qui fit bon poids.

Et chez les oranges...

Impossible de placer son mot à dire.

Avec les emplettes, le bureaucrate entra dans une maison, la sienne, plus haute que les autres, desquelles on s'imaginait qu'on les pourrait enjamber sans effort.

La sienne faisait du genre dans la rue, malgré l'eczéma de la façade qui donnait l'envie folle de la gratter.

Des catalogues, en tas, s'offraient aux pieds de l'escalier. Il en prit un qui ne lui était pas adressé, de soldes avant inventaire.

Le dos de la brochure était couvert de femmes en désordre, amputées et vêtues de linge grisâtre.

En murmurant « merde » à chaque marche, le pauvre garçon gravissait lentement l'escalier. C'était encore une des façons de son esprit et cela devait vouloir dire quelque chose qu'il pensât ce mot à chaque marche jusqu'au cinquième, depuis longtemps.

Sur le palier, il se promit d'annoncer à sa femme et à son père qu'il n'avait pas d'appétit. En même temps qu'une bonne farce, c'était vrai qu'il n'avait pas d'appétit. On lui répondrait qu'il vient en mangeant et tout serait bien ainsi.

A son arrivée, le père, un barbu qui vivait encore et qui n'arrangeait pas les choses, déchira une feuille de journal, la froissa, l'empocha et partit vers des ouaters bouchés, au fond d'un corridor.

La femme, sur qui dix ans plus tôt il était mal tombé, fut baisée au front dans la cuisine.

Elle n'avait pas de chance ; elle l'avait attrapé l'eczéma de la maison ; elle en tenait une bonne couche sur le menton, le cou.

Les deux avaient fréquemment ce que nous nommons des prises de bec en nous représentant des noises de basse-cour entre coq et poule.

Souvent, elle disait aussi qu'elle était mal tombée.

L'époux était — primo — de trop bonne pâte...

... une nouille et une andouille et qui paraissait toujours tomber des nues et qui se croyait très fort...

Le latin ne suffisait plus.

Un monsieur qui salissait exagérément ses chemises et ses caleçons qu'elle était assez bête de laver.

La fin des reproches approchait quand elle le désignait avec dégoût à une foule inventée et qui eût été houleuse et partisane.

— Regardez-moi ça ! disait-elle.

Habituellement il ne répondait pas ou seulement le mot de l'escalier et se tenait modestement dans son rôle du monsieur qui salit des chemises, qui pète toute la nuit et qui trouve cela naturel.

Sur le front, il lui avait donné une grosse bise et il allait lui faire la blague de l'appétit après avoir dit ce qu'il pensait du temps, mais elle avait des larmes dans

la voix et dans les narines, elle fondit en larmes et coupa le gaz.

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? eût dû demander le mari à cette personne qui lui dit :

— Ecoute, ça ne va pas...

Il écouta et entendit que son propre père faisait avec sa petite femme ce qu'encore nous appelons des trucs et des machins et que nous trouvons de la dernière gravité.

La femme, dont il ne se gênait pas de penser qu'elle avait des joues comme mes fesses, des bras comme mes cuisses, le reste à l'avenant, ajouta qu'elle lui avait maintes fois répété qu'il fallait se méfier des vieux salauds qui sont en plein dans leur été de la Saint-Martin et que le démon de midi prend à quatorze heures.

La nouvelle se répandit en lui comme une traînée de poudre quand il s'agit d'une ville et il restait là, planté comme un jeune veau devant une nouvelle porte, au village.

Il restait là, tête basse, ça lui pendait au nez...

Enfin, papa revint, sans journal, les yeux en dessous de tout, très vieux salaud.

Tous les trois, ils se trouvèrent assis et silencieux sur des chaises de la salle à manger, dans les chansons déplacées de l'idiot d'à côté qui faisait marcher la T. S. F. La femme en vert apparut à sa fenêtre. Elle allait encore se maquiller durant des heures et c'est cela qui était à l'origine de sa triste réputation. Ils ne l'avaient jamais autrement vue qu'à travers un rideau léger, mais de sa mauvaise vie ils savaient presque tout. (On médisait, on disait « femme en vert » parce qu'elle portait un peignoir de cette couleur).

Le carillon Westminster qu'ils possédaient presque entièrement et qui imitait bel et bien le carillon de la cathédrale de Westminster, l'imita pour faire passer le temps long.

Papa avait trouvé un air méchant dans un coin de la salle à manger, il regardait ses grosses mains dures.

Le fils ne se décidait pas à parler en phrases sonores, il regardait la femme en vert.

La petite grosse faisait, comme toujours, semblant de rien.

Ils respiraient l'atmosphère irrespirable, pesante, orageuse.

Un coup d'œil au carillon à tempérament et le héros de cette histoire dit :

— Il faut que je retourne au bureau.

A ce moment, ensemble, ils déballèrent :

— C'est lui, dit-elle, qui s'est mis tout nu devant moi.

— C'est elle, dit-il, qui se balade en chemise rose tous les matins.

— C'est pas vrai, dirent-ils dans le même temps.

En recevant ce paquet de linge sale de famille, Nouille pensa que les bras lui en tombaient et il eut vraiment un commencement de geste pour réaliser la pensée.

Dans cette direction d'idées toutes faites informulées il y eut certainement qu'il avait le cœur serré et que c'était bien terrible, ah, là, là... Et aussi qu'il se demandait ce qu'il avait bien pu faire au bon dieu ou à des saints.

Les heures du repas étaient finies.

On n'avait pas mangé, boulotté, et la plaisanterie de l'appétit n'avait pas été faite.

— Je serai en retard, dit l'employé qui avait le désir de se réfugier derrière ses additions. Il se leva, prit son chapeau, ouvrit la porte et reçut là, dans un choc, l'image de son père nu s'exhibant. Il ne bougea pas, s'immobilisa un instant, comme s'il avait oublié une chose, un parapluie, une canne... ; il bougea ; il dit de sa voix haute :

— On verra ce soir.

Et très bas :

— Ça me dépasse.

C'était l'expression juste.

On vous veut moyen, de la taille ordinaire. On vous fait avec peu d'étoffe. Et après l'on vous donne des malheurs qui ne vous vont pas, qui sont un peu grands. Alors quoi ?

Dans l'escalier, il se sentit mieux. Dans la rue aussi, sous le ciel gris foncé qui lâchait de partout de l'eau sur les épaules et le dos du pauvre monde. Le temps était pris. Et jusque dans la gare de verre ondulé, couleur d'absinthe, jusque dans le wagon où il se perdit dans une position assez grotesque, encore une fois, et comme stéréotypée.

HENRI CALET

LA JEUNESSE D'UN CLERC [1]

Avant de quitter Auxon, je dirai une aventure qui m'y advint parce qu'elle provoqua de ma part une réaction tout à fait expressive du type humain que j'ai à décrire. Une jeune dame, dont j'appris seulement plus tard qu'elle était de mœurs fort légères, vint y passer vingt-quatre heures. On l'avait logée dans un pavillon-annexe, où elle était seule avec moi. Vers onze heures, elle frappe à ma porte et me demande si je ne voudrais pas l'aider à faire sa valise pour le lendemain matin. Me voilà dans sa chambre, en pleine nuit, elle en peignoir, tout seuls dans la maison. Rieurs tous les deux, je l'aide à transporter ses robes, son linge fin. Puis la salue poliment et rentre dans mes murs. Un peu étonné pourtant de ce qu'elle fût venue me chercher à cette heure, je conte, en restant dans l'anonymat, la chose à des amis, qui me disent qu'il n'y a pas à mettre en doute ce qu'elle attendait de moi. Sur quoi je réponds, non sans mauvaise humeur : « Elle n'avait qu'à le dire. » Mot de polytechnicien intégral, qui exige qu'en toute matière on parle net.

Au vrai, en fait d'amour, je fus toujours fidèle à ce mot. Les louvoiements de l'offre et de la demande, ces longues parties de cache-cache qui, à l'aube des liaisons, ravissent tant de femmes, m'ont toujours paru insupportables et je ne m'y suis jamais prêté. J'en ai

1. Voir la *N. R. F.* des 1er août, 1er septembre et 1er octobre.

même quitté brutalement quelques-unes dont l'intention m'était apparemment favorable, mais qui voulaient jouer longtemps ce jeu. J'ai toujours statué qu'une femme, passé trente ans, sait ce qu'elle a à faire en face d'une proposition de rapprochement et n'a qu'à y répondre par oui ou non. Il y a une vingtaine d'années, ayant lié connaissance dans un hôtel avec Mme X... que j'avais des raisons de croire peu rigide, je glissai un soir sous sa porte un mot où, en trois lignes et dans les termes les plus corrects, je lui proposais ce que l'on devine avec prière de me faire connaître sitôt que possible sa décision. L'effet fut qu'à partir de ce moment elle ne m'adressa plus la parole. Il est probable que, si j'eusse accepté huit jours encore d'escarmouches, j'eusse obtenu ce que je désirais. Je ne regrettai rien. Je goûtais d'avoir joué net, même si j'avais perdu.

J'ai toujours statué, dis-je, qu'une femme, au-delà de trente ans, sait ce qu'elle décide devant ces sortes de questions et doit répondre par oui ou non. Entendons-nous. Je sais fort bien que c'est faux ; que, même passé le premier âge et ses terreurs sacrées, elle est prise dans un maquis de considérants qui font que sa réponse, voire son désir, n'est pas si simple. Je le sais, mais je ne veux pas le savoir. Je sais fort bien que la vie sentimentale ne se met pas en équation, mais je veux qu'elle s'y mette. On m'a souvent reproché de ne pas comprendre « la complexité des situations », « la contradiction du cœur humain. » C'est une erreur. Je la comprends fort bien. Tel qui me confia ses peines en pourra témoigner. Mais je ne l'accepte pas, surtout je ne l'honore pas, je ne la glorifie pas. Je veux qu'on en triomphe, au lieu de la vénérer, comme fait mon temps. C'est cette prétention de dominer la nature au lieu de s'agenouiller devant elle qui définit mon être, ma race morale, dont l'exposé fait mon objet.

Plus je pense à l'aventure d'Auxon (voilà plus de

quarante ans qu'il ne m'advint), plus je la trouve symbolique. Qu'eussé-je dû faire, dans la chambre de cette dame, pour me conduire en « homme » ? Lui prendre la taille ? un peu la violenter ? J'en suis tout incapable. Hypercivilisé, j'ai toujours pratiqué avec les femmes le régime du contrat. (Ce qui me causa d'autres réactions comiques, que je dirai plus tard). C'est là une race d'hommes que la plupart des femmes n'aiment pas. Nous sommes, leur fait dire Nietzsche, des femmes de guerriers. Certaines pourtant, civiles elles-mêmes, admettent ces mœurs. Ce furent mes préférées, d'autant que le retour à l'état sauvage qu'exige l'acte de l'amour n'en a chez elles que plus de saveur.

Enfin, une chose encore m'inhiba dans cette chambre. Je n'avais aucunement l'idée que ma compagne pût souhaiter de moi ce qu'elle en souhaitait. Et de fait, toutes les fois que dans ma vie il m'a été prouvé que j'intéressais une femme pour l'acte dont je parle ici, j'en ai été surpris. Cela n'est point modestie, encore que l'aspect physique de ceux qu'elles doivent rechercher pour cette fin m'ait toujours, logiquement, paru autre que le mien ; c'est qu'en vérité je ne me suis jamais beaucoup fait comparaître sous ce point de vue lequel, qu'il s'agisse de moi ou d'un autre, a toujours peu habité mon esprit. D'où il suit que je n'ai jamais goûté l'ombre d'infatuation parce qu'une femme m'avait remarqué, ni le moindre avantage à l'égard de ceux auxquels cela n'arriva point — les « exclus » — qui en sont souvent si meurtris. Les valeurs masculines m'apparaissent tout ailleurs que dans le fait de plaire aux femmes et je suis heureux d'avoir retenu l'attention de quelques-unes pour pouvoir affirmer que je ne parle pas ici par dépit. Ce peu de prix attaché aux suffrages féminins est chez moi une des formes les plus flagrantes de l'inhumanité de l'intellectuel. Il a été vivement senti par beaucoup des hommes que je connus et m'a

rendu antipathique à maint d'entre eux qui, nantis de ces fortunes, entendent, en justes mâles, qu'on les en tienne pour supérieurs.

Pour en finir avec cette épreuve je dirai que, contrairement à une maxime courante, cette dame dont je n'avais pas compris la clémence ne m'en tint nullement rigueur, comme je le vis à Paris quelques semaines plus tard. Il est vrai qu'elle comptait dix ans de plus que moi et qu'en bonne prêtresse de l'amour elle n'avait, elle non plus, aucune espèce de fatuité.

IV

En novembre 1891, je fis mon service militaire. Les Carré, amis du général Saussier, obtinrent que je servisse près de Paris pour suivre les cours de la Sorbonne, où j'avais pris une inscription en vue de la licence. Je fus envoyé à Courbevoie, au 89e de ligne. J'y restai dix mois, jusqu'en septembre 1892.

C'était mon premier contact (au vrai, je n'en eus plus d'autre) avec le peuple. Je vivais à la chambrée en compagnie d'une quinzaine d'hommes de vingt ans, dont la plupart étaient des paysans, quelques-uns des ouvriers et un instituteur. Sans doute, la grossièreté de leurs goûts, leur religion du vin, du tabac, des grosses poitrines, leur insensibilité à tout ce qui n'était pas matériel (ils n'avaient même pas de clichés politiques) me forçait à me sentir tout autre. Mais je m'arrêtais peu à cette idée, n'en tirais nulle vanité, nul mépris. Quand je rentrais chez moi — presque chaque soir, de six à huit — je goûtais d'y retrouver un intérieur douillet, mes livres, mon piano, mais ne pensais pas un instant à me dire que la possession de ces choses et le don de les apprécier me conféraient une supériorité, à me demander si, avec l'éducation, les pauvres diables

que j'avais laissés autour d'un bol de vin à la cantine ne les apprécieraient pas tout comme moi, s'il était souhaitable ou non qu'ils changeassent d'épiderme. La vérité est que j'étais là, devant l'inégalité des classes, ce que je serai toujours : sympathisant au peuple par pur esprit de justice, sans aucune attirance pour lui ; jouissant de mon état de bourgeois et de la culture qu'il m'avait faite sans orgueil et sans honte, comme d'un heureux hasard ; pensant, en somme, assez peu à la question sociale, les vrais intérêts de mon esprit étant ailleurs.

Cet intérêt secondaire pour les problèmes sociaux est un des traits qui m'auront mis le plus en désaccord avec les hommes de mon temps. L'un d'eux m'avouait récemment qu'il avait été confondu, m'ayant rencontré, au lendemain de l'affaire Dreyfus, dans un salon où l'on ne parlait que d'éduquer le peuple et de soutenir les Universités Populaires, de voir mon indifférence à cet élan et que je n'avais paru m'intéresser qu'aux propos d'un jeune professeur commentant un récent ouvrage d'Émile Borel sur la théorie des ensembles. Aussi bien aujourd'hui j'ai l'impression que maint de mes confrères me trouve monstrueux, ou simplement comique, de pouvoir, en une telle époque, écrire *Délice d'Eleuthère.* D'ailleurs, mon propre n'est pas l'indifférence à la question sociale ; il est ma manière de l'envisager, qui est de la faire rentrer dans une considération beaucoup plus générale, exactement métaphysique. J'aurai lieu d'éclairer ce point.

Je jouissais, dis-je, de mon état de bourgeois sans orgueil et sans honte, comme d'un accident heureux. C'est cette attitude-là, croirais-je, qui, chez le privilégié, blesse encore le moins le peuple. C'est peut-être parce qu'ils ne sentaient en moi ni arrogance ni fausse honte que mes compagnons de chambrée ne m'en voulaient apparemment nullement d'être plus fortuné

qu'eux. (Il est vrai que ce surplus n'était pas sans leur profiter. Il est vrai aussi que la haine des classes était alors beaucoup moins vive). L'irritation de l'homme du peuple contre cette fausse honte m'a été nettement formulée plus tard par Péguy : « Vous, Benda, me disait-il, je vous aime parce que vous êtes un bourgeois et consentez à l'être. Vous ne venez pas me raconter que vous êtes malheureux d'avoir des rentes et voudriez être un pauvre diable comme moi qui trime pour gagner son pain. » Ces manières dont parlait Péguy, qui pensait à qui nous savions, m'ont toujours paru une mauvaise plaisanterie des riches, parfaitement injurieuse aux pauvres. J'en ai été garé par mon respect pour l'être humain.

Cette absence d'arrogance dans l'exercice du privilège, je l'ai parfois attribuée à ce que j'étais un privilégié de fraîche date, qu'il ne me fallait peut-être remonter, du côté de ma mère, qu'à trois ou quatre générations pour trouver d'assez pauvres gens. Mais cette raison ne tient pas. Les privilégiés de vieille souche sont très souvent les plus traitables. Je l'ai aussi attribuée à ma qualité de juif, à l'idée vague, chez tout membre de cette race, que la possession des biens ne lui est que précaire, pourra lui être enlevée. Mais les juifs d'alors n'avaient nullement cette idée et, s'ils l'ont aujourd'hui, ils la partagent avec tous les riches. Il faut que je me résigne : cette absence d'arrogance tenait à mon état de clerc, pour qui sa condition sociale, même heureuse, offre peu d'intérêt.

L'acceptation de mon état de bourgeois dérive chez moi d'un caractère plus général : de très bonne heure *je me suis accepté,* avec ce que j'ai de mauvais comme de bon, avec mes lacunes comme mes dons. J'ai accepté ma forme d'esprit mathématique, ma culture gréco-latine, ma mentalité juive, avec ce qu'elles comportent nécessairement de limitatif, de non « total », pour ma

compréhension du monde, pour ma sympathisation avec l'homme. J'ai accepté ma nature de pur intellectuel avec ce qu'elle a fatalement de peu dévoué, mon culte de l'idée pure avec ce qu'il a d'antisocial. J'ai accepté d'être ce que je suis, *et surtout de n'être pas ce que je ne suis pas.* Cela encore m'a mis en désaccord profond avec les écrivains de ma génération dont la plupart, tantôt par la recherche romantique de l'inquiétude et du drame de conscience, tantôt (les deux peuvent s'ajouter) par l'effet d'un christianisme — également romantique — qui veut que l'homme se condamne toujours, auront passé leur vie à se frapper la poitrine en ne se pardonnant pas de n'être point autre chose que ce qu'ils sont. Cette acceptation de mon être et de ses limites me semble tenir à deux traits profonds de ma nature : d'abord un sentiment de l'ordre, qui veut que, dès l'instant que le sort nous a dévolu quelques dons, nous sachions nous en contenter et ne prétendions point, par une gloutonnerie sotte et impie, que nous devons les avoir tous ; puis l'attrait que j'eus tout jeune pour l'esprit défini plus qu'étendu, caractérisé plus que complexe, œuvrant en profondeur plus qu'en surface. En somme, avec cette acceptation de moi-même, je mettais en pratique le fameux précepte : Applique-toi à devenir qui tu es. Mais je sentais que pour cela il faut être quelque chose et non pas toutes les choses.

Oserai-je dire que cette tranquille acceptation de moi-même me semble une des raisons de l'hostilité profonde dont je sais déjà que ces Mémoires l'obtiennent chez maints lecteurs. J'avais cru d'abord qu'elle tenait à ce que j'y parle de moi ; et m'en étonnais en songeant à tel de mes confrères qui parle de soi bien davantage, exclusivement soucieux de l'individu, nullement du genre, et dont la confession ne cause au mêmes lecteurs aucune irritation, bien au contraire. C'est que ce confrère expose surtout comme il est malheureux, écartelé par

ses contradictions, sans paix avec lui-même, et qu'il s'acquiert ainsi la sympathie de tout un monde contemporain dont le cœur s'écrie : « Il est des nôtres » ; tandis que mon absence d'inquiétude, qu'on prend naturellement, encore que gratuitement, pour satisfaction de soi, lui est proprement odieuse. Mais ceci n'est qu'un cas particulier de l'accueil qu'ont rencontré tous mes livres, accueil très fortement symptômatique de l'âme de ce temps, et dont je traiterai plus tard.

Pour en revenir à mes voisins de chambrée, je situerais assez exactement mes sentiments à leur endroit en les comparant à ceux qu'on a pour de bons animaux, qu'on tient pour des inférieurs, qu'on traite en conséquence, mais pour lesquels on n'a aucun mépris, précisément parce qu'on ne se sent aucune commune mesure avec eux. J'ajouterai que, de même qu'on est heureux de donner un morceau de sucre à un bon chien, j'aimais de donner de temps en temps à ces bons sauvages un paquet de cigarettes, leur payer une « tournée de vin. » Telle a été, en somme, mon attitude envers les humbles qui m'entourèrent : être bon à leur égard, en toute vérité, point par calcul, mais m'intéresser peu à leur sort. Plusieurs s'en sont aperçus et, malgré ma bonne grâce, ne m'aimèrent pas. Ceci d'ailleurs dépasse les humbles. J'ai une tendance à être gentil avec les gens et à médiocrement me soucier d'eux. Je suis un égoïste aimable.

Le régiment me fut l'occasion de retrouver le goût, que j'avais déjà senti au collège et que je retrouverai si souvent dans ma vie, pour la discipline, la hiérarchie. L'obéissance, la mise au « garde à vous », le respect des officiers, la correction de la tenue, l'observance stricte de l'heure, toutes ces choses, loin de me révolter, m'agréaient. C'était là un goût tout esthétique, qui

n'était lié à aucun amour particulièrement intense pour la patrie, à aucune vocation spéciale pour le sacrifice. Je savais fort bien tricher avec la discipline quand elle me gênait ; par exemple, inventer des ruses de peau-rouge pour éviter la garde ou sortir du quartier un peu avant cinq heures de manière à prendre le train qui me permettait de passer deux heures à Paris. Je crois bien que j'en ai trouvé une chaque jour, pendant dix mois. Toutefois, même les disciplines qui me gênaient et que j'essayais de tourner ne m'indignaient pas. Pour le sens de la tenue, je pense que je l'avais plus que maint de mes supérieurs si j'en juge par ce fait qu'étant devenu sergent et ayant, lors d'une marche, puni (c'est la seule punition que je donnai de moi-même) un homme ivre qui empêchait les autres de marcher correctement, je fus vertement tancé par mon capitaine, avec mes ridicules sévérités d' « intellectuel » pour un homme qui a « bu un coup de trop », et menacé d'être puni moi-même si je ne levais derechef cette punition. J'avais aussi une très haute idée de la tenue que devaient avoir les officiers eux-mêmes. Je me souviens qu'étant allé un jour porter un pli au mess, je fus très choqué de voir plusieurs d'entre eux en bras de chemise, jouant aux cartes avec des jurons. Pour moi l'officier devait toujours être au-dessus des vulgarités humaines, lui et les siens. J'aimais qu'il fût interdit à leurs femmes d'avoir un métier, d'être dépourvues de dot, et fus choqué d'apprendre qu'après la guerre on avait levé cette loi. Ai-je besoin de dire à nos royalistes que les officiers de Louis XIV buvaient et sacraient comme les autres et ne m'eussent pas satisfait davantage. Je rêvais une tenue militaire qu'on n'a vue sous aucun régime.

Toujours par goût esthétique, plus exactement par cette mienne faculté dont j'ai parlé plus haut qui est de remplacer la réalité par des images qui contentent

mes besoins artistiques, j'avais décidé que nos officiers étaient d'une valeur morale exemplaire et méritaient pleinement le respect que le règlement voulait qu'on leur portât. Comme rien pendant mon congé n'avait été de nature à changer mon jugement, je quittai le régiment plein d'estime pour l'armée. Une conséquence fut que, lorsque deux ans plus tard survint la condamnation de Dreyfus et que je vis ma mère parler tout de suite d'une injustice, je la reçus fort mal, déclarant que les militaires étaient d'honnêtes gens et que je ne voyais nullement pourquoi je révoquerais en doute le fondé de leur verdict.

Je retrouve tout le long de ma vie ce respect apriorique de l'officier, en prenant le mot au sens plein, le détenteur d'offices, de charges publiques. Il faut qu'un général, un préfet maritime, un président de Cour, soient reconnus bien indignes pour me guérir de l'hommage que je porte naturellement à leur fonction. Une affiche concernant la pêche ou la chasse avec en tête « République Française » et en bas la signature du maire ou du préfet m'emplit de respect. J'ai le fétichisme de l'État, ce qui n'exclut nullement la haine de la société, celle-ci ne visant qu'au maintien d'une classe, toute prête à trahir l'État s'il la gêne.

Je noterai encore que je n'étais pas fâché de faire partie du peloton des élèves-officiers. Cette petite satisfaction se rattachait au sentiment dont j'ai parlé plus haut qui trouvait juste qu'on fît droit à ma supériorité d'éducation ; aussi, je dois l'avouer, à l'agrément que j'eus toujours d'être l'objet d'un traitement d'exception. Toutefois mon goût de l'uniforme ne m'empêcha pas de refuser d'être officier de réserve, ce qui me fit très mal voir de mon colonel. Mon amour de l'armée était tout littéraire.

J'étais, d'ailleurs, peu doué de l'esprit de commandement, comme le montre cette anecdote, qui amusera

le lecteur. Étant caporal dans ma première période de vingt-huit jours, à Coulommiers, en 1894, il arriva que mon capitaine me dit un jour : « Benda, vous êtes le seul dont l'escouade n'a jamais de punis. Il me faut parmi vos hommes deux punis pour Dimanche prochain. — Mon capitaine, je n'ai rien à leur reprocher. — Je vous répète qu'il me faut deux punis pour Dimanche. Sinon, c'est vous que je punirai pour négligence dans le commandement. » Décidé donc à avoir deux punis, je réunis mes gens et leur demande de m'en désigner deux parmi eux qu'il gênera le moins de rester le prochain Dimanche. J'ajoute que je leur donnerai quelque chose pour passer le temps à la cantine. Là-dessus, j'en avais plus qu'il ne m'en fallait. Les éliminés se fâchèrent. La chose vint aux oreilles des chefs et je faillis passer au conseil de guerre pour manque de dignité dans l'exercice de ma fonction. Les malheurs du clerc galonné...

Chose curieuse, mon respect de l'officier ne s'est jamais étendu à ce que je nommerais l'officier intellectuel. Si j'excepte ma toute première enfance, je ne me vois aucune considération pour l'état d'académicien, de membre de l'Institut, de doyen de Faculté. C'est que j'ai tout de suite statué qu'en matière intellectuelle la notion d'office n'a pas de sens, et que les valeurs de l'esprit n'ont rien à voir avec celles du social.

Un de mes propres me semble s'être révélé au régiment : mon aptitude à déposer, s'il le faut, la vie intellectuelle, à accepter une existence tout animale, voire à y trouver du plaisir. Je n'étais pas sans goûter quelque joie d'une marche dès l'aube dans le grand air frais, d'un bon repas fait à la grand-halte, d'une après-midi de « repos » employée tout entière à dormir sur mon lit, voire d'une « veillée » passée devant une bouteille à entendre des histoires stupides. Peut-être au fond de tout intellectuel y a-t-il une brute qui som-

meille. Convenons toutefois, que chez moi, elle a souvent sommeillé.

Il me revient aussi que le tir m'intéressait (j'y étais très habile) ; aussi le service en campagne ; que j'avais beaucoup d'endurance, supportais stoïquement le sac, le froid, les marches d'épreuves. Qui sait si, le sort le voulant, ce clerc n'eût pas fait un soldat modèle ! A qui se fier ?

Une question me prend soudain. L'acceptation de cette vie brutale n'aurait-elle pas été chez moi l'effet d'un trait assez méprisable : la volonté de m'adapter à l'ambiance qui m'est imposée plutôt que de me rendre malheureux en décidant de maintenir mon esprit dans un milieu qui ne pense qu'à le broyer ? Si j'eusse été condamné à une vie de rond-de-cuir ou de manœuvre, n'aurais-je pas préféré y trouver des joies plutôt que d'accepter le tourment de la détester sans trêve, mais de garder ma personne ? En d'autres termes, n'ai-je pas été un intellectuel parce que l'occasion de défendre mon intellectualité ne s'est point présentée ? En vérité, je ne le crois pas. Je ne sais ce que j'eusse été dans une vie de bureaucrate ; mais je sais que, dans mes heures les plus difficiles et lorsque mes amis me conviaient le plus à m'y résoudre, j'ai tout fait pour y échapper et sauver mon âme. Je n'ai accepté au régiment, et quelques autres fois, une vie dénuée d'intellectualité que parce que je savais qu'elle ne devait pas durer. Les femmes avec lesquelles, dans des fugues amoureuses, j'ai mené ce genre d'existence savent que je ne le supporte pas longtemps. L'état de clerc m'a été, en grande part, l'effet d'une volonté.

Je ne saurais quitter ces souvenirs de troupier sans verser un document à l'histoire. Dans la caserne de Courbevoie, avec le 89e de ligne tenait garnison le 11e chasseurs à pied. Un soir que j'étais assis avec le sergent sur le banc des hommes de garde, je vis sortir

du quartier un officier de chasseurs, grand, maigre, un peu voûté, la face bistre et osseuse, ravagée ; il marchait lentement, le regard au sol, l'air soucieux ; on eût dit un tzigane élégant et peu sûr ou mieux un grand fauve, inquiet et maître de lui. Je le suivais des yeux, charmé de sa distinction :

— Le capitaine Esterhazy, me dit le sergent.

V

Libéré du service militaire, je suivis les cours de la Sorbonne (ce que je ne fis jamais au régiment, malgré mes protecteurs) en vue de la licence ès-lettres, section d'histoire. Ici se place un événement considérable quant à ma formation. Je découvre la méthode historique et, plus généralement, la méthode critique, la discussion de textes, les problèmes d'histoire littéraire... Tout de suite je fus pris d'enthousiasme pour ces disciplines, pour leur prudence, leur acuité, leur art à distinguer les questions, à se susciter des obstacles (le manuel de Seignobos et Langlois deviendra mon bréviaire), et d'une vénération qui ne me quittera plus pour leurs fidèles, avec leur seul souci du vrai, leur méfiance de leurs préférences, leur désintéressement, leur consentement à consacrer vingt ans de leur vie à des ouvrages que cent personnes liront, bref leur nature de clercs. Je n'ignorais d'ailleurs point tout ce que le culte de ces méthodes peut comporter chez ses adeptes d'étroitesse d'horizon, d'insensibilité à toute valeur de l'intuition, d'inaptitude aux vues générales, d'injustice pour les savants qui peuvent s'élever à ces sommets. N'importe ; malgré leurs tares, ces fanatiques du vrai me paraissaient de grands exemplaires humains. Surtout je les opposais à ces rhéteurs, ignorants autant que péremptoires en matière historique, chez lesquels

l'ignorance n'est point du tout nécessairement compensée, quoi qu'on dise, par la justesse de l'intuition ; et à ceux qui se donnent des airs de savants, alors qu'ils ne pensent qu'à maquiller la vérité pour servir leurs passions politiques. C'est à la Sorbonne qu'a pris corps ma haine du littérateur à prétention scientifique et de l'historien pragmatiste.

Au fond, ma religion de la méthode historique était homogène à celle qui m'avait envahi six ans plus tôt quand j'avais découvert les mathématiques. C'était toujours mon amour organique pour le rationalisme en tant qu'exclusif de l'argument du cœur, en tant que méprisant de l'homme dans ce qu'il a de passionnel, d'intéressé, d'humain.

Mon respect pour l'érudition est resté aussi sincère que platonique. Je continue d'honorer d'une estime toute spéciale l'homme qui consacre des ans à écrire un ouvrage sur les origines de l'intendance de Bretagne ou les premières années de la Révolution dans le Poitou. A le tenir, avec son mépris des grands bruits, pour un haut patricien de la pensée. Je porte envie au droit qu'il a de sourire aux généralités historiques passionnées qui ne reposent sur rien de ferme. Je me plais toujours à lire des œuvres de cet ordre et m'en sens comme grandi. Mais je n'ai pas eu le cœur, bien que je l'eusse trouvé beau, d'en écrire une moi-même. Quand j'ai fait mes considérations sur l'Histoire de France, j'ai dit que, loin de me piquer d'érudition, j'étais guidé par une vue transcendante aux faits, comme d'ailleurs tous ceux qui font des livres de cette sorte, comme tel de mes adversaires royalistes, avec cette différence que j'en convenais, ce qui me valut la haute estime des historiens. Aussi bien dois-je avouer que ces œuvres d'érudition, je ne les lis guère d'un cœur libre et comme elles veulent être lues, mais pour y prendre des armes contre des généralités historiques qui m'ir-

ritent et qu'au surplus les vrais savants trouvent fausses. Pour en revenir à mon platonisme en cet ordre, j'ai bien souvent songé au mot de Renan, qui déclare quelque part, dans l'*Avenir de la Science*, que tout écrivain sérieux devrait faire au moins une fois dans sa vie, comme il le fit lui-même pour le livre de Job, une œuvre de pure érudition. Je crois en effet qu'il contracterait là pendant quelques années une sévère discipline, dont il pourrait bien ne jamais se remettre. Peut-être y avait-il dans un travail de ce genre un désintéressement absolu dont je n'étais pas capable. Toujours est-il que l'érudition m'est toujours apparue comme une terre d'élite, où je ne sois pas entré.

Mon culte des méthodes critiques ne m'empêchait pas de rester très sensible à la littérature — la bonne, celle qui n'a pas de prétention scientiste — et de m'accroître en cette voie. D'ailleurs, je passai alors un an dans l'intimité de cette dame d'Auxon dont j'ai parlé plus haut. Très cultivée, elle m'initia à de belles œuvres, me fit connaître Baudelaire, Verlaine, Leconte de Lisle, les vers d'Anatole France. Ayant lu grâce à elle un ouvrage de Saint-Saëns où il était dit qu'à côté des *Kreisleniana* de Schumann les *Romances sans paroles* de Mendelssohn ne sont que des ombres, cette page m'ouvrit des horizons immenses. Elle voulait aussi me faire lire Barrès qui débutait. J'y sentais une subjectivité toute de l'époque et appliquée à l'être, qui pour cette cause ravissait maints de mes contemporains, mais dont ma race d'esprits n'avait que faire.

En juillet 1894, je fus reçu premier à la licence. Ce haut rang était dû en grande part à ma composition latine pour laquelle j'avais appris par cœur une dizaine de phrases passe-partout, noyées chez les meilleurs auteurs, notamment dans les *Tusculanes*, qui éblouirent mes juges. Au reste, l'épreuve de la licence était alors assez peu dure.

VI

Vers la fin de cette dernière année de Sorbonne, commença une mienne aventure sentimentale, la plus importante de ma vie, dont il me faut faire état parce qu'elle a fourni à mainte de mes données l'occasion de prendre corps, mais surtout parce que j'en sortis déterminé pour toujours quant à la grave question de mes rapports d'intellectuel avec la femme.

Donc, au printemps de 1894, je rencontrai, dans un milieu d'artistes, aux mœurs assez peu roides, Madame L..., femme d'un architecte estimé. C'était une belle Antiope de quarante-deux ans, plus charmante que jamais de l'avis de tous, atteinte d'un mari fastidieux, de vingt ans plus vieux qu'elle, ce qui achevait de rendre le monde indulgent pour le passé qu'on lui prêtait. Elle montrait à me retrouver un plaisir que je partageais, m'invita à venir la voir, et me fit entendre un jour qu'elle aimerait de connaître ce rez-de-chaussée de l'avenue du Trocadéro que je venais de louer, lui disais-je, pour y passer mes après-midis à lire ou jouer du piano. La posséder m'enchanta, je m'attachai à elle et notre liaison dura cinq ans.

Je marque tout de suite un trait qui caractérisera toute ma vie dans mes rapports avec les femmes : c'est elle qui avait pris l'initiative du rapprochement. De fait, les femmes que j'eus, c'est elles qui le décidèrent. Ce qui fit qu'elles n'étaient plus très jeunes et d'ordinaire point à leurs premières armes. Je n'ai jamais connu cet arrêté : « Cette femme, qui ne pense pas à moi, je la veux et je l'aurai. » Les idées de reddition, de capitulation, de conquête, et autres concepts militaires courants en fait d'amour ne sont jamais entrés dans mon cœur. Il y a chez moi une absence patho-

logique d'instinct de chasseur, de goût de la proie. Ma pénurie d'avidité est d'ailleurs générale. Que de fois j'ai pensé : « Cette chose, je ne l'aurai pas, je ne dois pas l'avoir, je la veux trop peu. »

Il y avait aussi, dans l'absence du désir de *telle* femme, l'instinct que l'amour, pour être bon, doit s'exercer avec sérénité, hors du caractère maniaque qu'y introduit nécessairement l'idée d'un être unique capable de le satisfaire ; qu'on doit aimer, non l'individu féminin, mais l'espèce, encore qu'on ne la possède que dans l'individu. Instinct éminemment philosophique (voir Lucrèce) que j'eus toujours en cette matière.

Je dois dire que j'étais soutenu dans ma sérénité par la pensée que, sans chercher les femmes, j'en aurais. Ce qui advint et dont je n'ai nul orgueil. Disposant de temps, de liberté, de quelque bien, n'ayant rien de déplaisant, j'étais tout indiqué pour la désœuvrée, exempte de préjugés, *quærens quem devoret*. J'en ai parfois pâti. Voir la *Croix de Roses*.

Enfin il y avait de ma part une certaine abdication de fierté, l'acceptation de me laisser manœuvrer par la femme, pour peu qu'elle ne me déplût pas. En somme, j'ai admis qu'en amour ma vie fût faite par d'autres que moi. C'est qu'au fond je donnais peu d'importance à ce domaine et réservais pour ailleurs ma volonté d'autonomie.

Si la préférence pour telle femme à l'exclusion des autres a joué peu de rôle dans le choix de mes liaisons, il n'en a pas été de même pour leur durée. J'ai été de ceux qui s'attachent par la possession. Ici je dirais que l'intellectuel reprend ses droits. Mauvais pour la conquête, il est excellent pour la fidélité, pour l'accroissement de l'amour avec le temps. D'abord, il est capable de prendre conscience, et de plus en plus, du réseau de sentiments qui font son attachement et de décupler cet attachement par cette conscience ; puis si, par

manque d'imagination, il restait froid, hier, pour les beautés d'un corps qu'il ignorait, il s'en exalte maintenant qu'il les connaît, ne s'en distrait point par celles des autres femmes qu'il n'évoque pas. J'ajoute, chez moi, un sens esthétique de la fidélité, comme un dégoût physique de la tromperie. Toutefois il m'apparaît que, si je m'attachai à presque toutes les femmes qui m'invitèrent à les avoir, c'est que j'avais pour elles — pour le type général dont elles relevaient (car elles relevaient du même) — une attirance préétablie dont elles semblaient se douter. Il me semble aujourd'hui qu'elles me disaient : « Laisse-toi faire ; je sais qu'avec moi tu seras très heureux. » Intuition presque toujours juste, dont je leur rends grâce.

Madame L... avait quarante-deux ans comme j'en avais vingt-six. Son âge fut pour beaucoup dans le bonheur que je connus près d'elle, bonheur dû à ce que je trouvais dans une liaison de cette sorte le contentement de certains besoins profonds que voulait dans l'amour satisfaire ma nature. D'abord mon goût des formes automnales, avec ce qu'elles expriment d'enveloppement maternel, de grâce tutélaire, de manque de jeunesse dans ce que celle-ci énonce au contraire d'inquiétude, de timidité, d'appel de protection. Puis mon besoin de paix dans l'amour, je dirais presque de paix physique, de sérénité, d'éternité ; et, disons le mot, de facilité. Aussi le plaisir, éminemment philosophique, de s'unir par l'amour à l'expérience humaine, avec ce qu'elle comporte nécessairement de gravité et de tristesse ; plaisir accru, quand on est jeune soi-même, du fait de se sentir exempt de cette expérience, fort de cette innocence, clément d'en réchauffer celle qui ne l'a plus (j'ai toujours éprouvé ce sentiment, même avec des femmes beaucoup plus jeunes que moi, du fait qu'elles avaient des intérêts dans la vie, notamment des enfants, alors qu'à soixante ans je restais ignorant de

leur expérience comme au collège). Enfin le plaisir, assurément cruel, de forcer à l'amour avec ses pollutions une créature qui, par son état de mère de famille, est socialement respectée... Ce goût pour une femme sans jeunesse et le bonheur que je trouvais près d'elle pour cette raison tenait bien à ma nature ; car je l'ai conservé n'étant moi-même plus jeune et à un âge où la règle est que, pour l'homme, la suprême valeur de la femme soit son printemps, ce qui ne m'advint jamais. Ai-je raison de dire que la nature ici manifestée était celle d'un intellectuel, en ajoutant d'un dégénéré ? Toutes choses que je livre au psychologue.

Cette aventure fut pour moi l'occasion d'une véritable furie d'absolutisme, rançon de mon esprit de mathématicien, sur lequel se greffait l'intransigeance de la jeunesse. Comme mon héros de l'*Ordination*, je m'appliquai avec acharnement à « construire ma liaison », rejetant résolûment hors de mon chemin tout ce qui n'était pas elle : parents, amis, plaisirs. (Je gardais le goût de l'étude que je trouvais compatible avec la noblesse de mon sentiment). En même temps je me livrais sans frein à ma faculté de remplacer la réalité par des images flatteuses pour mon idéalisme ; à cette femme d'une culture médiocre, de peu d'esprit, je substituais une intellectuelle de Byzance ; je m'abîmais dans la poétique vision de ce jeune page dévoué à cette belle dame douce et humaine (au vrai, elle était égoïste et assez dure). Sans doute, mon sens critique n'abdiquait pas totalement. Je tançais ses mœurs d'enfant gâtée, ses toilettes provocantes, sa croyance que tel mourait d'amour pour elle, alors qu'il se portait fort bien. Un jour qu'elle s'indignait que son mari lui demandât devant les serviteurs ce qu'elle avait fait dans la journée, je lui assénais qu'il ne pouvait pourtant pas deviner qu'il la gênait. Mais c'était là des riens qui n'entamaient pas le fond de mon rêve. Jamais

ma rage d'esthète ne méconnut à ce point la vérité.

Le réveil fut terrible. Je l'ai peint avec ses à-coups d'égoïsme, de pitié, de férocité, de volonté de justice et de sacrifice. Je n'y reviens pas. Ce que je dirai, c'est l'effet de cette liaison sur mon histoire de clerc.

D'abord elle a fermé la page pour toujours sur ma réelle puissance d'aimer, sur ma foi juvénile dans la suprême beauté de l'union de deux êtres. Je me vois trois ans plus tard — j'avais trente-quatre ans ! — assis la nuit dans le square d'une ville d'eau italienne, attendant que l'heure sonnât pour pénétrer dans le pavillon où je devais rejoindre Mme ***, et me disant : « Qu'est-ce que je fais là ? La foi de celle qui m'attend, je ne l'ai pas. » Je ne l'eus plus jamais. J'ai donné l'élan de mon cœur à vingt-six ans, dans la forêt de Compiègne. Je ne le donnerai pas deux fois.

Un autre effet fut que je sortis de cette aventure avec la méfiance de la femme, de son instinct d'accaparement, de son aversion foncière pour l'intellectualité de l'homme, de la nécessité de m'en garer. Idée fausse pour toute une classe d'entre elles, mais vers lesquelles je n'éprouvais nul attrait ; idée parfaitement juste pour celles dont je sentais qu'en raison d'un certain fond pervers de ma nature c'est à leur race que j'aurais affaire. Comme celles-là mêmes furent parfois capables d'un sentiment fort au point de murmurer le désir d'une vie commune, je répondis par la sourde oreille, à quoi la lâcheté de l'amour leur fit se résigner ; en sorte que je profitai sans le payer du don de leur cœur qui, momentanément du moins, était total. Conduite peu noble, où elles valaient mieux que moi, mais qui est fatalement celle de l'intellectuel s'il ne veut pas accepter l'épouse, ni la professionnelle, ni, ce qui serait sa vraie loi, comme l'a compris l'Église, le renoncement au corps féminin.

L'agonie de cette liaison me rendait mon temps.

Je passais toutes mes journées dans mon appartement de l'avenue du Trocadéro. Je poursuivais de grandes lectures. Je songeais à faire une étude historique pour utiliser mon diplôme. Je vivais sans passion. Cela ne devait pas durer longtemps. Le 7 décembre 1897, Scheurer-Kestner lisait à la tribune du Sénat les documents qui lui faisaient mettre en doute la culpabilité de Dreyfus.

VII

L'affaire Dreyfus a joué un rôle capital dans l'histoire de mon esprit par la netteté avec laquelle elle m'a permis d'apercevoir, comme par un éclair, la hiérarchie de valeurs qui fait le fond de mon être et ma haine organique pour le système adverse. Par elle, il me fut donné de me connaître en tant que rationaliste absolu, j'entends qui, en face d'un conflit mettant aux prises les intérêts de la raison et ceux du social ou du national, opte violemment et sans le moindre balancement pour les premiers. Dans l'attitude que j'adoptai en cette affaire, ce qui me semble à retenir ici parce que propre à intéresser le psychologue à qui j'offre cet ouvrage, c'est la passion avec laquelle, dès ce moment, je m'attachai à la raison dans ce qu'elle a d'inhumain, de souverainement méprisant pour la vie pratique. C'est aussi la sûreté que j'apportai à disjoindre la défense de la raison d'avec les positions sentimentales que comportait le dreyfusisme et pour quoi je me sentais fort peu de sympathie.

Et d'abord, la conscience que je prenais de ce que notre mouvement avait d'antisocial, parlons franc : d'anarchique. Les dreyfusistes me semblaient des imposteurs ou des faibles d'esprit qui soutenaient qu'en exigeant la cassation d'un verdict rendu par les plus hautes autorités de l'armée, voire leur inculpation, nous

ne portions nullement atteinte à l'ordre social ; bien mieux, nous en étions le rempart !.[1] Comment ne savaient-ils pas, ces « intellectuels », que l'exercice de la raison hors de toute attention à ses conséquences temporelles est la fonction même de leur race et son honneur. C'est ce que, pour ma part, j'avais senti tout de suite et dans une force de foi qui ne me quittera plus. Le général Mercier ayant déclaré qu'avec nos recherches sur la légalité de la condamnation nous ressemblions à ces déments de l'antique Byzance qui discutaient de la nature du Verbe quand le Turc était à leurs portes, je relevais fièrement le mot et intitulais mon premier article à la *Revue Blanche* : « Journal d'un byzantin. » Symétriquement, ce qui me révoltait chez les Barrès, les Maurras, les Lemaître, c'était leur acharnement à clamer que le signe du vrai intellectuel était de savoir plier la raison aux intérêts de la société. Cette doctrine, que j'acceptais chez des hommes d'État, je la tenais infamante chez des prêtres de l'esprit. J'avais déjà très net le sens du clerc et de sa traîtrise.

J'admettais d'ailleurs fort bien que notre rationalisme subît les conséquences de sa nature antisociale. Contrairement à mes frères d'armes, qui trouvaient que l'Etat devait faire droit à toutes nos requêtes et s'indignaient de sa résistance, j'estimais qu'il était bien bon de nous tolérer et ne ferait peut-être que son devoir en nous muselant ; que Socrate était dans son rôle en plaçant le vrai au-dessus de l'utile, mais que l'État était dans le sien en lui faisant boire la ciguë. C'était là chez moi l'avènement d'une idée qui, elle aussi, ne va plus me quitter : celle d'une opposition fondamentale entre les intérêts du social et du vrai. D'où mon profond mépris, en tant que clerc, du social.

1. Pour le jugement de cette position, cf. notre scholie : *Regards sur le monde passé* (N. R. F., septembre 1935).

Ce qui se mobilisait chez moi en toute ardeur dans cette affaire, c'était mon culte de la méthode, tel que me l'avaient inculqué la mathématique et la discipline historique, et ma haine du littérateur avec ses chants de ténor qu'il prend pour des raisons et son mépris de la patiente recherche dont il est, par essence, entièrement incapable. Quant à ceux qui invoquaient la raison d'Etat, je ne le leur reprochais nullement. Elle me parut toujours une doctrine fort soutenable et j'eus toujours pour elle, avec ce goût qu'une autre partie de moi-même a pour l'autorité, une certaine sympathie. Ce que je leur reprochais, c'est qu'ils ne l'invoquaient pas franchement mais voulaient nous faire croire qu'ils respectaient la vérité, alors qu'ils ne cessaient de bassement l'estropier. Comme je devais l'écrire trente ans plus tard, je crois que si l'État m'eût dit : « La condamnation de Dreyfus est parfaitement injuste ; mais, pour des raisons d'ordre social, je la maintiens », j'eusse répondu : « Dès que vous ne proclamez plus que deux et deux font cinq et ne violez plus les lois de l'esprit, je rentre dans ma cellule. Les États savent ce qu'ils ont à faire et je ne les empêche pas de pratiquer le mensonge, s'ils le jugent bon. Je les empêche de dire qu'il est la vérité. » Et si l'État eût ajouté : « Vous savez bien que le peuple est ainsi fait qu'il n'acceptera le mensonge que présenté comme vérité ; qu'il n'admettra la condamnation d'un innocent que si on lui assure qu'il est coupable », j'eusse riposté : « Eh bien, éduquez le peuple. Obtenez qu'il comprenne la valeur du mensonge. Je fais mon devoir d'intellectuel en défendant les lois de l'esprit. Faites votre devoir de réaliste en lui apprenant à les mépriser. » En bref, ce qui se dressait en moi, c'était l'orgueil de l'intellectuel, qui sait que le social est le plus fort mais lui aura du moins signifié qu'il n'est pas l'intellectuel ; c'était l'orgueil du roseau pensant, qui souffre

que la matière l'écrase, mais ne souffre pas qu'elle se dise pensante.

Ce qui s'élevait aussi en moi et ne m'abandonnera plus, c'était le culte du juste et du vrai en tant que valeurs *abstraites*, transcendantes aux intérêts du lieu et du moment ; c'était la certitude que l'attachement à ces valeurs *en tant qu'abstraites* est le fondement de la civilisation. Les hauteurs d'un Barrès pour ces idées « scolaires », son apologie pour les morales de circonstance, pour les vérités « nationales », m'étaient odieuses parce que j'y percevais la destruction systématique de tout ce qui, depuis Socrate, haussait un peu les hommes au-dessus de leurs égoïsmes, d'individu ou de groupe. Je sentais aussi ces doctrines profondément antifrançaises. Barrès m'apparaissait déjà un prag- matiste allemand, dans tout ce qui m'y répugne.

Toujours en rationaliste absolu, j'étais bien plus sensible en cette affaire à l'idée de vérité que de justice, l'idée de justice m'ayant toujours, au fond, semblé beaucoup moins claire et non indemne de romantisme. Ce qui me tenait au cœur, c'était : « Le bordereau n'est pas de l'écriture de Dreyfus. La condamnation a été obtenue sur communication de pièces secrètes. Elle s'est plus tard étayée sur un faux. » J'étais bien moins ardent pour répondre à cette question, que je trouve toujours gênante : « Est-il juste que, pour le droit d'un seul, on trouble toute une nation ? » Surtout la question du respect de la légalité excitait vivement ma passion. C'est dans toute ma religion de clerc pour la méthode, nullement par goût du paradoxe, que j'écrivais qu'il était dommage que Dreyfus fût innocent, vu que, s'il était bien de réhabiliter un innocent, réhabiliter un coupable parce que les formes juridiques avaient été violées à son égard et qu'on ne trouvait pas de preuves contre lui et frapper ceux qui l'avaient condamné,

était le propre d'une civilisation autrement haute [1].

Cette défense de l'esprit, et non uniquement de la justice, revêt pour moi l'affaire Dreyfus d'une grâce unique. On a vu, récemment encore, lors de la guerre d'Ethiopie, en France et en Angleterre, des gouvernants harcelés par des justes. Dans l'affaire de l'officier juif, ils le furent par des savants, par des hommes qui vinrent simplement déclarer qu'aux termes de leur méthode telle écriture était de telle main et non de telle autre, puis remontèrent dans leurs cellules en essuyant leurs verres de lorgnon et laissant la société se débattre comme elle pourrait avec la vérité. C'est ici la pure intellectualité qui a fait sauter le mensonge social. Pour le clerc, l'affaire Dreyfus est le palladium de l'histoire.

Je n'ai pas besoin de dire que l'apitoiement sur le martyr de l'Ile du Diable entrait pour peu dans mon action. J'en étais d'ailleurs garé, comme il sied à l'intellectuel, par un manque total d'imagination. Le dreyfusiste larmoyant, qui ne savait que plaindre la victime, m'importunait. En quoi je devais un jour trouver mon maître. Étant allé rendre visite à Dreyfus dans un petit pavillon du lac de Genève où il s'était retiré au lendemain de sa grâce, je le trouvai reconduisant deux dames apparemment fort pathétiques ; de retour dans le cabinet où je l'attendais, « les gens m'assomment, me dit-il, à constamment gémir sur mes souffrances ; ce que j'aime, c'est de parler de mon affaire objectivement. » Je compris sa condamnation.

Toujours en tant que rationaliste inhumain, je m'arrêtais assez peu à ce que le dreyfusisme comportait de courageux. Le courage m'apparaissait déjà comme n'étant nullement l'apanage des bonnes causes et je sentais déjà vaguement qu'il n'est point une vertu

1. *Dialogues à Byzance*, p. 40.

intellectuelle. Le dreyfusiste uniquement héroïque m'était assez indifférent. J'avoue que c'était pour moi le cas de Zola. L'ayant rencontré un jour dans le cabinet d'Yves Guyot, nous en vînmes à parler de la philosophie de l'affaire et je restai confondu de la pauvreté de ses vues. Comme j'étais venu à dire que l'affaire mettait aux prises les hommes sensibles à la couleur, aux défilés, à l'uniforme et les hommes sensibles à l'idée, les artistes et les intellectuels, il fit, comme atterré : « C'est pourtant vrai ; c'est un conflit de tempéraments qui est au fond de cette affaire ! » Il ne s'en était pas encore aperçu. Je partis convaincu que les vraies valeurs du dreyfusisme étaient ailleurs que chez ce brave homme, qui ne me paraissait bon qu'à se dévouer.

Je rapporterai un de mes mouvements d'alors, très significatif. Parmi nos antidreyfusistes éminemment violents, se trouvait un certain Marcel Dubois, professeur de géographie en Sorbonne. Un jour, je portai à Yves Guyot, qui d'ailleurs ne l'inséra pas, le petit écho suivant : « Quant à la façon dont M. Marcel Dubois conçoit la justice, voici un document. Il y a quelques années, un candidat à la licence se présentait devant ce juge ; ce candidat ne savait pas un mot de la question à lui posée ; mais, comme il était recommandé à M. Marcel Dubois par un très haut personnage, il fut reçu avec note brillante. Je défie tout démenti, car ce candidat, c'était moi. Signé : Julien Benda. » Il y a là un trait de ma nature dont j'ai donné plusieurs exemples : la faculté de commettre, par passion idéologique, ce que beaucoup nommeront une goujaterie. Je pousse cette passion jusqu'à n'être pas sans orgueil pour l'acte que je viens de citer.

L'affaire Dreyfus m'apprit d'ailleurs que j'étais capable d'un vrai fanatisme idéologique. J'y connus des moments où j'eusse avec plaisir tué le général Mercier, comme je l'eusse fait de Guillaume II en 1914,

de Mussolini lors de l'affaire éthiopienne ; comme je l'eusse fait, par une passion bien plus purement idéologique encore, de Maurras et de Bergson. J'aime ceux qui, incapables de faire mal à une mouche, sont susceptibles de devenir féroces au nom de l'Idée. Je ne crois, dit Pascal, que les histoires dont les témoins se feraient égorger. Je crois volontiers aussi celles dont les témoins égorgeraient. Ils sont au reste souvent les mêmes.

Je ne laissais pas aussi d'être excédé par les débordements d'un républicanisme aussi primaire que généreux, dont l'affaire était l'occasion, principalement chez plusieurs de mes coreligionnaires, lesquels semblent avoir là une sorte de monopole. Que de fois, sortant d'une salle de rédaction où s'éployait Joseph Reinach, j'ai pensé à ce mot de Voltaire : « Les juifs, ce peuple enthousiaste et imbécile... » D'ailleurs, l'aspect proprement politique de l'affaire m'occupait peu. L'accroissement de force évident qu'elle apportait à la République, singulièrement au parti socialiste, me causait du plaisir, mais point de passion.

J'ai dit que j'acceptais sans malaise l'idée de ce que le dreyfusisme avait d'antisocial et d'antinational. C'est trop céder aux adversaires. Je sentais fort bien le tort que nous portions au social, mais aucunement le danger que, suivant eux, nous acceptions de faire courir à la France. Nous étions sincèrement persuadés, en 1898, que l'ère des guerres était close (je me rappelle notre interdit quand éclata la guerre des Boers), et que les antidreyfusistes n'agitaient le spectre d'une guerre franco-allemande que pour les besoins de leur passion. C'est de quoi je suis encore convaincu, les vraies raisons de craindre un tel drame n'ayant surgi, pour les profanes, que postérieurement à l'affaire. Les hommes de ma génération ont pendant quinze années — de 1890 à 1905 (chute de Delcassé), c'est-à-dire de vingt à trente-cinq ans — vraiment cru à la paix

du monde. Cela explique beaucoup leur âme et le scandale qu'elle est pour leurs suivants.

J'ai souvent pensé que cette affaire avait été pour ceux de mon âge une bonne fortune qui devait me rendre indulgent aux autres. Tous n'ont point cette occasion de faire au seuil de la vie un choix abrupt entre deux morales essentielles et de savoir tout de suite qui ils sont. Mais ne soyons pas trop humble ; tous ne profitent pas de l'occasion.

L'affaire Dreyfus m'a fait publiciste. Elle m'a fait passer de l'intellectualisme à l'action intellectuelle, de la pensée fière et lointaine à celle qui descend dans la rue. Cela n'alla point sans un combat, dont le signalement importe pour la psychologie qui m'occupe. Très certainement, au fond de mon cœur, je trouvais une déchéance à entrer dans l'action et m'efforçai pendant un temps de bâillonner la voix interne qui m'y poussait. Je me donnais des raisons pour me désintéresser de cette histoire, accepter le soufflet au droit dont elle m'administrait chaque jour une nouvelle marque, me démontrer que la lutte publique n'était pas ma part. Je me vois encore déclarant à ma mère ue la bjustice n'est pas de ce monde, qu'il fallait prendre notre parti, et allant m'enfermer dans mon rez-de-chaussée du Trocadéro, résolu de passer ma journée à y jouer du Schumann et lire du Renouvier. Cependant je ne pensais qu'à cette affaire, dévorais tout ce qui s'écrivait sur elle, couvrais des pages entières des vues qu'elle m'inspirait. Un jour, j'en fis un article. Je le portai au *Siècle*, qui l'inséra derechef. C'était joué, j'étais dans l'action. Je me vois le lendemain, sur le boulevard Montmartre, croisant des hommes-pancartes qui vendaient le journal avec mes lignes entourées de crayon rouge. J'avais de la honte — aussi de la crainte, celle du spéculatif qui se jette dans une bagarre pour quoi

il n'est pas fait — et pourtant je sentais que j'accomplissais mon devoir. Ce malaise dans le combat me quitta vite. Mais dès que la lutte fut close je rentrai dans ma cellule. L'affaire Dreyfus fut assez bien mon *Ultimi barbarorum*.

Cette affaire m'a permis de me savoir capable d'esprit philosophique devant l'actualité. Tout de suite je ramenai le maquis des faits dont j'étais spectateur à un petit nombre de mouvements éternels et éternellement adverses (au fond, deux) qui traversent toute l'histoire. Il en résultait pour moi une certaine paix, les manifestations de l'adversaire, à mesure qu'elles se produisaient, m'apparaissant comme fatales, tandis que l'indignation qu'en éprouvaient chaque fois les dreyfusistes me semblait le signe d'un manque total de réflexion, en même temps qu'elle ne laissait pas de fort me fatiguer. Le dialogue suivant était constant avec une de mes cousines. Elle : « Crois-tu ? ils ont encore fait cela ! » Moi : « Ils devaient le faire. Tu m'ennuies avec tes suffocations. »

J'avais déjà aussi la façon de travailler que j'aurai toujours. Je me vois, dans mon rez-de-chaussée du Trocadéro ou dans le petit jardin attenant à la chambre que j'avais louée l'été à Pierrefonds, construisant ma phrase en me promenant de long et de large ou étendu sur un divan, puis venant l'écrire, et repartant en construire une autre. Je n'ai jamais fait de création devant une table et bien rarement écrit une page de suite.

Une autre chose me rend précieux ce petit jardin de Pierrefonds. J'y composai mon premier essai, mon premier ensemble d'une trentaine de pages sur un même thème. Certes je pensais que ce travail, auquel je donnais tout mon temps et mon cœur, verrait le jour ; je n'ai jamais cru à l'homme qui n'écrit que pour soi, surtout s'il prend tant de peine. Mais cette idée restait chez moi nettement secondaire ; dénué de toute relation avec les grandes revues, je ne me formulais aucun débouché

pour mon œuvre. Mon seul objet était de la faire. J'ai vécu là un état de désintéressement que plusieurs ont connu pour leur premier livre et n'ont jamais retrouvé depuis, s'il fit quelque fortune.

A l'automne 1898, j'entrai à la *Revue Blanche.* J'avais fait à Pierrefonds connaissance de Séverine, qui y possédait un petit manoir. Son dreyfusisme, soit dit en passant, fait d'un romantisme échevelé, qui eût dû naturellement la mettre de l'autre côté, m'était plutôt pénible. Un jour que j'exposais chez elle certaines idées sur l'Affaire, elle me dit : « C'est intéressant ce que vous dites là, vous devriez l'écrire. — Je l'ai écrit (c'était l'essai dont je viens de parler). — Apportez-le moi. » Quelques jours plus tard, revenant un soir de Paris, elle me dit : « J'ai porté votre article à la *Revue Blanche* ; il paraîtra dans le prochain numéro. » Il y parut en effet, en tête, sous le titre de « Journal d'un byzanzin ». L'accès au monde littéraire, si dur à d'autres bien plus grands que moi, me fut singulièrement facile.

Mon entrée à la *Revue Blanche* fut mon premier contact avec un cénacle de gens de lettres. J'y connus tout de suite une impression que je devais retrouver toute ma vie dans les milieux de ce genre : celle d'une absolue solitude, comme il est naturel à un séide du logique et de l'idée parmi des hommes pour qui le souverain bien et à peu près unique est la saveur de la sensibilité, ou encore pour qui l'important n'est nullement qu'une idée soit juste — « on peut tout démontrer » —, mais qu'elle soit rare. J'ai le sentiment qu'on m'y honorait d'une certaine estime — tous mes articles passaient et même on m'en demandait — mais qu'on me trouvait fort ennuyeux et attaché — déjà — à des valeurs furieusement « périmées » ; que les directeurs expliquaient à leur état-major : « Que voulez-vous ?

ce qu'il fait plaît à beaucoup de lecteurs... » Dans toutes les maisons où je passai, j'eus ainsi à mon compte une bonne part des lecteurs et contre moi un petit prétoire de collaborateurs. Il y avait aussi un esprit « Revue Blanche », systématiquement avancé dans tous les ordres, auquel je demeurais visiblement étranger (je lisais peu la revue) et qui me faisait mal voir. J'ai d'ailleurs été très souvent blâmé dans ma vie pour manquer à l'esprit de confrérie littéraire. J'en ai admis les conséquences.

Mon passage à la *Revue Blanche* n'eut point d'action sur le développement de mon esprit. Aucun des coryphées que j'y rencontrais ne me fit d'impression forte. Je dois toutefois dire un mot de l'un d'entre eux, qu'attendait un haut destin politique : Léon Blum. Son absence de recueillement, de sévérité intellectuelle, son ignorance du doute, son aptitude à prononcer derechef sur les sujets les plus divers et les plus graves, sa croyance à la nécessité de son dire, son protectorat, sa conviction de l'infaillibilité de Jaurès et du génie de Porto-Riche, son acceptation de passer pour grand penseur auprès de banquiers ignorants comme les directeurs de la *Revue Blanche* ou de purs littérateurs, son admission de jouer un rôle littéraire en jugeant des opérettes ou des vaudevilles, son besoin de succès immédiats, tout cela me le rendait antipathique. En même temps j'admirais ce que ses écrits avaient à la fois d'intelligent et de faible, son impuissance à enclore sa pensée dans quelque embrassement ferme, son manque insigne de tempérament, d'invention, son écriture au blanc d'œuf. Il me représentait exactement ce que Nietzsche appelle l'homme-reflet. Une chose toutefois me semblait indéniable : la haute sincérité de sa foi politique et son honnêteté. J'y ajoute maintenant son courage.

Mon séjour à cette revue m'a donné l'expérience

d'une classe de mes coreligionnaires, dont je dois reconnaître qu'elle explique assez bien l'antipathie dont ils sont si souvent l'objet. Il y avait là certains magnats, gens de finance plus que de lettres, chez qui la croyance dans la supériorité de leur race et dans le naturel asservissement des autres était visiblement souveraine. L'un d'entre eux, sur son balcon du boulevard du Italiens, donnait proprement l'impression qu'il s'estimait le maître de la France. Il avait d'ailleurs mis son mépris des hommes en théorèmes. Un jour, comme je venais de publier mes *Dialogues à Byzance*, réunion de mes articles sur l'Affaire, il me fit appeler dans son cabinet : « J'ai lu votre livre, fit-il. A d'autres je dis que, pour arriver, il leur faut être gentils, bons garçons, aller au café avec les copains... Vous, c'est tout le contraire. Vous devez être puant d'orgueil, faire attendre des heures, ne pas répondre aux lettres, ne pas reconnaître les gens, etc... » J'éprouvai de l'admiration, comme devant un beau cas.

L'anecdotique veut que je dise un mot du fameux dîner des *Trois Marches*, où se réunissaient à Rennes, pendant le procès, les dreyfusistes de marque et où j'eus plusieurs fois, malgré ma jeunesse, l'honneur d'être admis. Deux personnages m'en sont restés.

L'un était le colonel Picquart. Évident patricien, adapté par toute sa personne à la méditation solitaire, visiblement gêné du tapage dont il était le centre. D'une culture très poussée, notamment musicale, il me contait que, dans sa prison, un de ses baumes était de s'asseoir sur son lit de fer et de se réciter une des sonates de Beethoven. Il les savait à fond. Comme je venais de lui jouer par cœur l'*Aurore* et avais très légèrement changé quelques mesures du finale, il m'en fit, sans ombre de pédantisme mais très exactement, la remarque. Je lui demandais un jour s'il jouait lui-

même. « Oh non ! me dit-il, comme avec la pudeur du page parlant de sa dame, j'aime trop la musique pour cela. » Sa religion évidente pour l'état militaire donnait à sa philosophie, on pourrait dire à sa mélancolie, une tenue toute spéciale, comme on la voit chez les Vauvenargues et les Vigny, dont il semblait un fils et dont la race m'a, pour cette cause, toujours si fort retenu. Je n'oublierai jamais le regard de charité si haute qu'il donna à Dreyfus (c'était la première fois qu'il le voyait) quand il s'assit devant la table du Conseil de guerre de Rennes pour lire sa déposition. Son bon goût a sûrement souffert quand, rentré dans l'armée, jeune général tout à son cher devoir sur le terrain de manœuvre, la brutalité de Clemenceau le fit ministre de la Guerre pour le jeter à la face de l'ennemi politique. Avec tristesse il aurait dit : « Je ne peux pas lui refuser. » Son image, que je n'ai qu'entrevue, me reste comme un des beaux poèmes de l'espèce humaine.

L'autre personnage était Jaurès. Il appartenait à une race d'hommes dont j'ai l'aversion organique pour sa continuelle éloquence, pour sa forme d'esprit uniquement adaptée et constamment aux désirs des foules, à leur simplification des questions, à leur amour du rutilant, pour son incapacité totale — son horreur — du discret, du nuancé, du doute, pour son évidente aptitude à écraser l'objection la plus juste sous un tonnerre de sophismes. Sa voix répondait à son esprit. Bien que nous ne fussions là qu'une quinzaine, il parlait pour trois mille personnes. Je songeais au mot de la reine Victoria : « Ce Gladstone me tue ; il me prend toujours pour un meeting. » Cela dit et faisant litière de mes goûts personnels, je ne pouvais qu'admirer cette force de la nature et trouver compréhensible autant que certaine sa prodigieuse action, dont au surplus mes passions se réjouissaient.

Jaurès m'inspirait un sentiment que j'ai souvent

retrouvé dans ma vie ; c'est que, très cultivé — il a prononcé des discours du plus pur atticisme —, sa culture n'était que de surface et que le fond était commun, chose peut-être nécessaire pour agir sur les masses. J'ai connu cette impression au plus haut chef avec Viviani qui, lui aussi, était capable d'une allocution digne de Lysias ou d'Isocrate, et dont le naturel était bien un des plus bas que j'aie approchés. L'avouerai-je, je ne suis pas sûr qu'Anatole France, derrière l'ornement de son esprit, fût une âme raffinée. Son érotisme grossier m'en ferait douter.

Aux *Trois Marches*, en raison de mon âge et de l'importance des hôtes, j'écoutais et me taisais. Quelques-uns avaient lu mes articles, savaient ma forme d'esprit, ma faculté de donner tort aux miens, si cela me paraissait juste, de comprendre l'adversaire. J'ai l'impression que, pour autant qu'on se souciait de moi, on m'aimait peu. Un jour Ranc me dit, sympathiquement mais non sans quelque hauteur : « Avec des dreyfusards comme vous, Dreyfus serait mort à l'Ile du Diable. Heureusement nous étions là pour agir. » Sans le respect que je devais à cet ancêtre, qui était comme congestionné de républicanisme, j'eusse répondu : « Et moi pour penser. Division du travail. »

Le lendemain de la condamnation, je reçus une lettre du secrétaire de rédaction de la *Revue Blanche*, Félix Fénéon, me demandant un article dont je lui avais récemment parlé. Je ne peux vous l'envoyer, lui répondis-je, je l'avais fait en vue de l'acquittement. Je reçus un télégramme : « Envoyez article. Actualiserons. » J'étais repéré comme fournisseur d'éternité.

Bientôt c'était la grâce de Dreyfus, puis la loi d'amnistie. L'Affaire était finie. Le bloc dreyfusiste se disloquait. Les uns se jetaient dans la politique, les autres dans la littérature, dans le journalisme. Je m'éloignais d'eux tous, vivais seul. Je reparaîtrai dans dix ans.

C'est ici la fin de ma jeunesse, et j'y arrête pour l'instant cet ouvrage. Si, comme disent les marins, j'essaye de faire le point et me demande qui je suis à ce moment de ma vie sous le rapport du cœur, de l'esprit, du jugement, voici ce que je trouve :

La vie du cœur, soit à cause de l'épreuve qu'elle vient de m'infliger et dont je reste meurtri, soit par une disposition native qui définit l'espèce d'homme dont je relève, a peu d'attrait pour moi. Loin de lui déclarer romantiquement la guerre, mais disposé à goûter en paix, sans rien dramatiser désormais, ce qu'elle me proposera d'heureux, ce n'est pas d'elle que j'attends la réalisation de mon être, le contentement de ma loi profonde. En fait de joies affectives, je prendrai ce que m'apportera la fortune, je ne chercherai rien. L'appel de l'existence ne me vient pas de ce côté.

Ma vie de famille est nulle. Les miens, voire les plus proches, me sont comme des étrangers pour qui je n'aurais pas d'antipathie. Je n'ai aucune communion avec eux. Ils donnent des dîners auxquels je ne vais même plus. Je n'en souffre nullement. Chose significative, je n'éprouve pas le plus petit désir d'établissement. Alors qu'autour de moi tous les hommes de mon âge sont possédés du besoin de fonder un foyer, si ce n'est déjà fait, c'est de quoi je ne ressens pas le moindre aiguillon. Je n'ai pas à repousser l'idée de mariage, elle ne se présente pas à ma pensée.

L'attrait de l'existence ne m'apparaît pas davantage dans l'action sociale. L'effort des jeunes bourgeois de l'époque pour éduquer le peuple, l'entreprise des Universités Populaires a mes sympathies, mais je n'éprouve aucun besoin d'y prendre part, point de désir même d'écrire. L'intérêt de l'existence m'apparaît tout entier dans l'activité intellectuelle désintéressée, dans la

méditation solitaire, notamment sur les conflits moraux auxquels je viens d'assister.

Quant à la position de mon esprit, singulièrement à l'égard du problème de la méthode qui va tant agiter mes contemporains, je constate que, dès l'époque où se termine ma jeunesse, elle est entièrement arrêtée et pour toujours. Je puis même dire qu'elle l'est beaucoup plus tôt, dès ma sortie du collège. Nanti de mes deux grandes disciplines — les humanités gréco-latines et la mathématique — j'ai dès ce moment la certitude, que fortifie encore l'épreuve de l'affaire Dreyfus et qui ne me quittera plus, de posséder l'instrument de vérité, et qu'il n'y en a pas d'autre [1]. William James distingue quelque part ceux qui sont nés une fois pour toutes et ceux qui un jour ont refait leur être, les *once born* et les *twice born*. Je suis, quant à la conception de l'instrument de vérité, le modèle des *once born*. La seconde partie de ma vie va être la réaction de cette certitude contre une époque résolue à ne vivre que dans l'angoisse et à constamment se demander, sans jamais y répondre, où trouver cet instrument, à fuir le roc solide et à ne goûter que d'errer dans le sable mouvant.

La première partie de ma vie est l'histoire de la formation d'un esprit d'une certaine espèce. La seconde est l'histoire des rapports de cette forme d'esprit avec le monde moderne. Je l'écrirai quelque jour.

1932-1936.

JULIEN BENDA

1. Dois-je dire que la nouvelle physique n'a pas changé ma position quant à la valeur des principes rationnels ? Et pour cause.

NOUVEAUX FRAGMENTS INÉDITS DU « JOURNAL D'UN POÈTE »

Il a semblé qu'en arrêtant à 1841 le premier volume du *Journal d'un Poète* sous sa forme plus complète [1], on marquait à la fois une coupure essentielle dans ces notes de l'écrivain et une sorte de relais utile dans la publication elle-même. C'est en 1841 que, sur les instances de Villemain, Alfred de Vigny entreprend ces visites académiques dont diverses circonstances devaient faire pour lui un si singulier calvaire jusqu'à la fameuse séance de réception du 29 janvier 1846 : l'année 1842, point de départ de notre tome II, commence donc une période d'activité extérieure — fâcheuse à tout prendre — dont on sait les principales péripéties.

D'autre part, j'ai cru qu'en laissant aux possesseurs éventuels de fragments inédits du *Journal* — autres que ceux dont je me trouve posséder copie — le temps de les publier de leur côté, on leur permettait aussi de se convaincre que la renommée du poète n'avait rien à redouter de cette « publication » que lui-même n'appelait pas toujours de ses vœux.

Même à travers une œuvre imprimée qui a pu paraître courte et trop tôt arrêtée, la continuité d'une pensée anxieuse et fière ne se révèle-t-elle pas, en effet, dans le *Journal* mieux que dans tout autre témoignage — mieux que dans cette *Correspondance* elle-même, si nuancée et diverse, dont de nouvelles communications, promises parfois depuis longtemps, nous ont fait également différer la suite ?

Les fragments qu'on va lire démontrent chez Vigny un souci permanent de la condition de l'écrivain — et l'auteur de *Chatterton* a vu fort clairement quels dangers la menaçaient — et une aspiration sans égale vers cet « esprit pur » qui était pour lui « la flamme sous le cristal » : bien au-dessus des organisations religieuses, des associations intellectuelles, des manifestations sociales, l'âme secrète qui anime tout cela.

FERNAND BALDENSPERGER

1. Éditions Louis Conard. Cf. la *N. R. F.* du 1er Juillet 1935.

Réflexion, 22 mars 1851. — Agir selon son cœur et écrire selon son cœur, grande et éternelle difficulté.

En agissant selon ses premiers mouvements on se heurte contre le froid obstacle des caractères des hommes.

En écrivant selon ses sentiments on est gêné et resserré par les formes de ce moule qu'on nomme l'*art d'écrire* ou l'art de *parler*.

Du parallélisme. — On appelle ainsi une beauté poétique fort appréciée des Arabes.

La Bible et le Coran procèdent ainsi. Nous en sourions et pourtant ce n'est pas seulement en sculpture et en peinture que nous aimons les *pendentifs*. Il y a des vers qui en français n'ont de charme que par le retour d'un objet à l'objet pareil ou au pronom qui le représente :

Si je te racontais cet horrible entretien
La pâleur de mon front passerait sur le tien.
Le poète charmant...
Lorsqu'il a peint son cœur avait lu dans le mien.

André CHÉNIER.

Le Taurobole. — Pour effacer le baptême chrétien, Julien l'Apostat faisait passer par le *Taurobole* les apostats qu'il entraînait au polythéisme.

Un taureau égorgé était placé sur une estrade, le renégat recevait sur tout son corps le sang du taureau immolé à Neptune.

Les partis feront-ils passer sous la pluie et le baptême de sang la pauvre France qui toute épuisée tombera souillée sous les pieds étrangers ?

Daphné ou les neuf vases. — Seconde consultation du Docteur Noir. — Huit siècles avaient élevé l'édifice de cette nation.

Un siècle d'élection du pouvoir la détruit.

Elle ne s'aperçoit pas de son dépérissement ; comme la Pologne, elle est saignée à chaque élection.

Toute religion est un *code pénal* et criminel réservé *pour les méfaits que les lois du monde visible et humain ne peuvent atteindre*, par exemple le suicide, l'inceste secret, l'amour saphique, etc., etc. L'amour grec.

1er *mars* 1852. — *Réflexions sur Stello.* — En corrigeant *Stello* pour la 10e édition, je relis le chapitre où j'ai fait dire au Docteur Noir qu'il n'y a pas de monstre. M. Molé et les gens qui lui ont écrit son discours n'ont pas vu ou n'ont pas voulu voir et faire voir que le Docteur Noir ajoute *qu'il a pour eux le mépris glacial du passant qui écrase une limace.* Que les hommes gorgés de pouvoir et saoulés de sang étaient médiocres et étroits dans leurs conceptions, médiocres et faux dans leurs œuvres, médiocres et bas dans leurs actions. Ils ne furent agités que par : *l'émotion continue de l'assassinat.*

L'expression de *monstre* peut grandir un scélérat, la démonstration de sa *médiocrité* l'abat et l'anéantit.

Quand l'injure des feuilles publiques voile momentanément la sagesse durable du livre.

14 *mars* 1852. — *De ma vie retirée.* — Je restai toujours, avec tout gouvernement, indépendant, inoffensif et séparé.

Indépendant parce que nulle œuvre n'a de VALEUR sortie d'une plume asservie.

Inoffensif parce que ce qui est faible en France depuis plus d'un siècle, c'est l'autorité et que l'attaque par la Presse est une manière de *mendier à l'Escopette* comme le pauvre de Gil Blas le couche en joue.

Séparé parce que les approches du pouvoir, *quel qu'il soit,* compromettent les écrivains et que tout gouvernement tend à *se parer d'eux* comme d'un cortège de chanteurs familiers, une volière d'oiseaux favoris et que

par sa nature il doit redouter l'examen trop libre et trop attentif.

3 *avril* 1852. — *Réflexions sur nos mœurs.* — *Des études.* — La langue latine que nous parlons sans la savoir est bonne à apprendre pendant trois ans tout au plus ainsi que la langue grecque.

Ces deux langues sont des *pianos* excellents pour apprendre les notes du langage, ses gammes, ses roulades, ses cadences, ses chants, le récitatif du style, les fugues de la poésie et le plain-chant de la prose, il faut que l'adolescent qui se sentira l'oreille musicale et juste des poètes et de l'auteur connaisse assez le *clavier* de ces langues du collège pour les étudier après, les *classer* dans les secondes *études* qui sont les seules véritables *études*, et qui durent toute la vie.

Voilà qui est pour l'*auteur*. Mais il s'agit de former l'*homme*. *L'homme* de France, l'homme du monde civilisé actuel et à venir.

Sortons de la routine et de l'esprit de retardement.

Créons des méthodes rapides d'enseignement. Voyez combien les grands hommes antiques étaient promptement et presque subitement transformés.

L'histoire moderne doit être l'étude de l'homme moderne. La philosophie dans l'exposé des doctrines antiques et des utopies nouvelles est presque inutile, il n'en faut enseigner que quelques formules.

L'étude de l'homme sociable *moderne*, *présent* et *futur*.

De la vie. — Mon sentiment intime, profond, inné, c'est le déplaisir et le dégoût de la vie. Non le désespoir ou la douleur en aucune sorte, mais l'horreur de sa *laideur*. Dès l'enfance j'eus l'idée et le désir d'une beauté physique et morale de la création qui me la fît souhaiter et rêver meilleure. Nourri, enveloppé dans les langes de la *beauté* vue à travers les chefs-d'œuvre et de la *convenance* vue à travers les récits et les mœurs des plus

nobles familles, je n'ai jamais pu voir les réalités grossières sans un mépris profond, sans une horreur secrète de sa laideur.

La beauté de la création et de la nature je la rêvais à travers les chefs-d'œuvre de la peinture après avoir passé des heures de rêverie pendant des années devant Raphaël et la famille de Niobé. Je trouvai peu de femmes dignes d'amour. Mais celles que j'aimai, je les adorai parce qu'elles avaient quelque chose de cet *idéal.*

Après avoir contemplé les mers dans le *Déluge* du Poussin, je trouvai la première tempête que je vis sur mer d'une petitesse ridicule.

On ne voyait pas autour de moi assez d'étendue d'eau, assez de soulèvement des vagues contre les rochers.

Des nobles et des hommes de couleur. — Dans cette détestable éducation publique que je traversai, les enfants me disaient : On dit que tu es noble. Est-ce vrai ?

Je leur disais : oui, je le suis.

Alors ils s'éloignaient de moi avec un air de haine.

L'un d'eux essaya de me pousser pour me faire tomber après ma réponse toujours la même et dite *froidement.* Je lui donnai un soufflet si violent qu'il tomba à la renverse.

Dans mille occasions de ma vie je vis que les nobles sont en France comme les hommes de couleur en Amérique poursuivis jusqu'à la vingtième génération et au-delà.

27 février 1853. *De l'esprit.* — La marche de l'Esprit n'est pas directe. Si son vol était en droite ligne sans détours, il se perdrait dans l'infini, au-delà de l'atmosphère, ou la fatigue le ferait tomber épuisé et sans haleine.

Dès le réveil, chaque jour l'esprit de l'homme est errant et glisse comme l'hirondelle, en tournant, mon-

tant, descendant, s'abattant, pointant tout-à-coup au plus haut du ciel.

L'âme armée du gouvernail de la *volonté* retient à la poupe et surveille ce vol égaré sans cesse, mais ce n'est que dans les têtes fortes que ce gouverneur est debout, en ferme commandant.

Dans les autres têtes, le *moment* l'emporte sur le travail intérieur et l'étouffe à jamais ou le rend vulgaire ainsi qu'il est dans presque tous les hommes.

De l'obstination. — L'obstination de ma mémoire m'est à charge et souvent je suis obsédé de ses retours qui me ramènent sous les yeux des verres de couleurs vives et des tableaux et des rayons de pensées qu'il me faut peindre. Après les avoir conçus, la crainte de les oublier me les fait écrire et jusqu'à ce que le papier m'en ait délivré ils ne cessent de revenir à ma vue.

De l'exaltation calme. — Il y a tout au fond de notre âme une ferveur secrète que l'on sent brûler sourdement et qui ne change rien au vêtement paisible du visage et au maintien, mais l'anime et quelquefois l'enflamme tout d'un coup, le colore de ses teintes, le brûle de ses chaleurs et donne aux paroles sa belle lumière et ses clartés idéales.

De moi-même. — La distraction me fatigue et l'application me repose.

Que l'on s'imagine un homme occupé uniquement durant toute sa vie de résoudre un problème de géométrie transcendante et pour qui toute interruption est une souffrance. Ce sera au-dessous de ce que j'ai éprouvé depuis l'enfance.

Je me jetai si fortement dans l'étude qu'elle devint comme l'attache perpétuelle de mon âme, et ce que les enfants nomment les jeux, ce que les hommes appellent les *plaisirs* ne furent guère autre chose que des bruits et des mouvements perturbateurs, des tumultes hostiles

à mon secret travail qui était de me rendre compte de tout et découvrir de tout art la beauté, de toute science les secrets, de tout mystère le mot, de tout homme le caractère, de tout événement la cause.

Le reste me semblait temps perdu et de là vient que dans toute circonstance de ma vie je me suis entendu reprocher mes distractions.

Très injuste reproche, car ce n'est pas que je sois distrait de ce que je fais ou de ce que je vois, mais toute action, *même l'amour*, quelque passionnée qu'elle soit me *distrait* au contraire de ce travail obstiné, perpétuel, né avec moi et dont la grande roue tourne jour et nuit dans mon cerveau et entraîne mille autres rouages accessoires qui vibrent et s'engrènent dans ses dentelures.

J'agis, je parle, j'écoute, la roue se détourne un peu, seulement ce qu'il faut de temps pour en finir avec ce qu'on a mis devant elle. Puis la Roue reprend son cours intérieur et je cesse de penser à ce que j'entends, à ce que je dis, à ce que je fais..

10 *mai* 1853. *La peur de la mort. Poème satirique.* — A force de matérialisme les poètes ont ressenti profondément la peur de la mort.

Ils représentent le corps dans sa bière comme souffrant de sa dissolution, sentant la racine des arbres s'enfoncer dans son crâne et lui tordre les yeux, en arracher un, crever l'autre.

Comment à force d'écrire et de décrire n'auraient-ils pas fini par se croire eux-mêmes.

Ils auraient pu, par malheur, persuader les autres, mais le grotesque éclipse si parfaitement la terreur que les larves prennent dans l'imagination la forme bouffonne des figures de Callot et de ces damnations, punitions, métamorphoses, métempsycoses de la tentation de Saint-Antoine.

Le péché originel d'Adam. — Ce fut sa lâcheté lorsqu'il

accusa sa femme et la dénonça comme l'ayant séduit et lui ayant conseillé de manger le fruit défendu.

Ce péché pèse sur tous les mâles depuis et c'est pour les punir que la femme les trompe d'âge en âge.

Ce péché, dit Lucifer, ne sera racheté que quand une femme rencontrera un amant qui l'aime plus que lui-même et que sa vie, son Dieu et son *salut.*

Des subtilités métaphysiques. — Avec sa promptitude et sa justesse d'esprit, madame de Sévigné dit un jour qu'on lui parlait des disputes sur la grâce :

« *Epaississez-moi* un peu la religion, qui s'évapore toute à force d'être *subtilisée.* »

Je ne puis lire les discussions sur la métaphysique sans me souvenir de ce mot et l'appliquer à nos philosophies subtilisées.

Un poëme à faire. — Lélith ou le génie de la nuit. — *Lélith* selon la tradition juive fut la première femme d'Adam.

Dieu voyant l'homme seul et ennuyé créa pour lui la femme.

Mais avant lui Lucifer avait donné à Adam une maîtresse, c'était *Lélith.*

Créée par le Démon elle vivait avec Adam et avait pour enfants les esprits nocturnes. Depuis la naissance de la belle Eve, *Lélith* ne fait autre chose que combattre *Eve* dans ses enfants.

Souvent dans les provinces où les Juifs sont en nombre on attache aux quatre coins du lit des étiquettes Kabbalistiques pour exorciser la jalouse *Lélith,* esprit malfaisant qui vient détruire les enfants et se venger d'Eve dans les filles d'Eve.

Lélith est la *rivale* et l'ennemie d'Eve.

Lélith a poursuivi les filles d'Eve dans leurs amours et dans leurs enfantements.

Elle troubla la naissance de leurs fils et surtout de leurs filles.

Elle rencontre Eloa, lui explique la Création des mondes et des cieux.

La *Pitié* de Dieu a pris une forme appropriée à chaque planète. Pour la terre ce fut la rédemption, réparation de la chute.

— Toi, Eloa, dit Lélith, tu es née d'une larme de Dieu versée sur cette misérable espèce humaine, mais moi je suis née d'une pensée d'amour de mon père pour l'homme à qui il me donna pour compagne.

10 *juillet* 1857. *Les animaux.* — Les animaux que nous dédaignons sont plus sages que l'homme leur destructeur perpétuel.

Graves et résignés ils suivent leur loi matérielle. Ils ne pensent pas, ils rêvent. Jamais ils ne *pleurent* ni ne *rient*.

Ils suivent leur loi toujours la même et lorsque le *Destructeur* n'a pas pour divertissement de les tuer, ils se couchent en silence pour mourir, sentant leur râle fini ils ferment les yeux.

Août 1857. *Le scepticisme pieux.* — Oui il existe au fond de l'âme pensive un scepticisme respectueux.

Pénétrée d'un sentiment de respect et d'une admiration *craintive* pour la création, elle doit considérer ce qu'il lui est possible d'entrevoir de l'infini comme une silencieuse et terrible démonstration de la petitesse de la créature et de *l'ignorance misérable de l'homme.* Elle doit reconnaître *enfin* qu'il ne lui est pas permis de conserver le moindre espoir d'atteindre à une vue claire et certaine de l'*infini* dans la grandeur des astres et dans la petitesse des êtres qui vivent dans la poussière de l'aile des papillons.

Elle doit reconnaître que les religions de la terre sont des consolations ou des codes criminels, faits pour

atteindre l'intention secrète que les lois ne peuvent pénétrer ou prévenir.

15 *juin.* — *La poësie.* — Je voudrais qu'elle fût lue entre trois personnes seulement :

1º Le lecteur ou le Poëte, s'il n'est pas encore mort de chagrin.

2º Les deux amis ou amies.

Si l'on ne formait pour cette lecture qu'une assemblée de deux personnes, il y aurait fort à craindre que le livre ne glissât sur le tapis et que les deux amis de la Poësie ne pussent dire : ce jour-là nous ne lûmes pas plus avant. Mais si deux femmes écoutent un homme ou si le lecteur est une femme écoutée par son mari et son amant, la Poësie règne.

Autrement elle courrait grand danger de ne pas être la maîtresse.

1860. — On ne comprend pas la cause de mon silence : si je l'expliquais aux faibles têtes des parleurs de salon qui me demandent toujours cette cause, ils ne comprendraient pas, et leur faible vue ne pourrait soutenir et regarder cette clarté du foyer intérieur de l'art et du travail philosophique de l'imagination.

27 *mars.* — *La résistance littéraire.* — Je ne sais si dans la vie des lettres la Résistance n'est pas le devoir le plus sacré de l'homme de talent et de pensée. Le Pouvoir cherche à le séduire, les journaux cherchent à le placer aussi entre la crainte de la critique et l'espoir des louanges. — Le vulgaire distingué du grand monde cherche à l'humilier même dans les éloges qu'il lui donne et les questions qu'il lui fait d'un ton hautain. Le moindre enfant lui dit : « Vous m'avez fort diverti » comme Lord Talbot dans *Chatterton.*

ALFRED DE VIGNY

PROPOS D'ALAIN

Le faune barbouillé de mûres s'amuse à faire galoper un peu les vaches. Encore mieux galopent les nymphes porteuses de lait, qui sautent le ruisseau de pierre en pierre ; car il n'est pas bon d'être regardé à travers les ronces ; et voici que fume le toit, et la paix d'automne. Voici que les vaches reviennent, en bon ordre et procession. On va compter maintenant le prix de la génisse, et le pâturage que l'on veut vendre, et la laine qu'il faut acheter, et l'impôt que, bien sûr, on ne veut pas payer. Tout ce précieux ordre ira au marché demain. On verra des poulains mal bridés, des carrioles grinçantes, et déjà de vieilles autos rouillées, des bicyclettes à secousses, et toujours la procession des vaches, qui rappellent à tous les lois non écrites. Vous aurez là vingt mille marchands et acheteurs, tous occupés de gagner sur le voisin ; et les yeux gais sous les coiffes, et le métrage des toiles et cravates. Cela est aussi sérieux que l'enfant qui revient de classe, chargé de son sac, et sautant à cloche-pied. Il n'y a rien qui manque dans ce mouvement de peuple, pas même la coiffe de la cathédrale, éternelle par dessus les temps. Quoi encore ? Des guérisseurs, des prophètes, des marchands d'herbe de sympathie. Tout ce qui ferme le cercle humain, le cours des âges et des travaux. Les troupeaux rêvent sur la grand'place comme au pâturage. Chacun a sa place, sa fonction et son gain. Le mendiant promet de paradis ce qu'il veut. Les banques sont ouvertes, et crédit fait deux ou trois cents francs d'affaires. Les promesses circulent vite ; chacun les passe au voisin ; tout sera réglé ce soir en honnête monnaie. C'est ainsi que les travaux et les échanges se suffisent à eux-mêmes. La ville prélève un juste droit de deux cen-

times, prix des poteaux, des chaînes, et des tentes. Autant de semaines, autant de marchés. A chaque fois se boucle la ronde des marchandises, et des écus. Un mariage danse parmi la foule ; une nuée d'enfants se bousculent, sans aucun souci de ce qu'ils feront demain, car tout est tracé. Les chants s'élèvent, et l'étrange saveur du retour. Faune dort sur ses sabots fendus ; chien aboie à la lune.

« Quatorze milliards, se dit la bonne femme. Qu'est-ce que c'est bien que quatorze milliards ? Qu'est-ce qu'un milliard ? C'est mille millions. Combien de vaches pour un million ? Combien d'heures de faulx ou de charrue ? Quand chacun dans cette foule donnerait cent francs, oui cent francs pour respirer, nous n'aurions pas un milliard en dix ans. Que de journées vaines, que de choses récoltées et fabriquées et tout cela brûlé comme des fanes de pommes de terre. Et seulement pour n'avoir pas de mauvais rêves ! » Ainsi pense la bonne femme, qui vient de faire l'énorme dépense d'une sucette de dix sous. Et c'est pourtant vrai qu'il y a des hommes qui gagnent leur vie à empoisonner la vie des autres. Il y a nécessité d'assurer l'ordre. Songez donc que ces petites rondes que vous faites ce n'est point l'ordre. Si vous ne payez pas les gardiens, ils vous empêcheront de dormir ; ils feront tourner dans votre tête toutes les pièces de cuivre et toutes les bêtes à corne, sans compter la mare aux lavandières et les rayons de lune. Vous sauterez de frayeur à entendre les gardiens, les pauvres gardiens qui diront : « Nous autres gardiens, nous ne sommes plus rien. Monsieur l'amiral attend son mois, et les retraités vont demander leur pain de porte en porte. Tout cela parce que vous ne voulez point payer le prix de la paix. La paix c'est le marché, c'est le juste prix, c'est le sommeil sans rêves. Et le prix de la paix c'est quatorze milliards tout rabattu. Pas un sou de moins ! A moins nous ne pouvons pas. Et je vous avertis que nous laissons tomber toute la paix sur votre dos. Gare dessous ! »

Mais voyons ! Tout va. Où est le défaut ? Où est la fissure ? Où est ce grand manque que vous dites ? Partout où il faut un notaire, il s'en trouve un ; le petit clerc rêve à ses manches de lustrine. La vache reviendra en chaussures

et en suif. Chacun aura son profit certain. Que vous faut-il encore ? Quatorze milliards ! Attendez ! Pour combien d'années ? Pour tout de suite. Pour hier. Car tout cela est déjà dépensé et usé. Jugez des gardiens et de ce beau travail qu'ils nous font ! C'est aussi une prétention incroyable de vouloir vivre sans gardiens. Vous vous mettez vingt mille en tas, et vous croyez que la preuve est faite, et que l'ordre humain n'a pas besoin de nous. Or en une minute vous saurez ce que nous pouvons faire. En incendies, vapeurs et explosions nous ferons courir ces solennelles vaches, et toute la ville sentira le cuir brûlé, vous pouvez en être sûrs ! Et vous courrez après vos cochons, je vous l'annonce. Et vous chercherez dans les cendres le produit de vos maigres journées. Dérisoires journées, si vous comptez bien. Triste métier que d'accumuler sou sur sou. Triste métier que de conduire trente vaches ! Il nous en faut cinq cents. Et ainsi de tout ; car, comme vous savez, les hommes sont méchants et fous ; cette dangereuse espèce tonne sur terre et sur mer ; et le tonnerre coûte gros. Quatorze milliards. Vous ne saviez pas que vos misérables fourmilières valaient tant d'argent.

ALAIN

RAPHAEL OU LES VALEURS CENTRALES

Les outrances ont presque toujours la vie courte. Celles que nous avons vues s'étaler depuis la guerre commencent à ennuyer tout le monde, mais peut-être eussent-elles, encore un certain temps, gardé quelque séduction, sans la menace qui se resserre autour de la culture européenne et la rappelle à l'ordre. Chacun sent que l'heure des fantaisies est passée, que des questions vitales sont posées partout, que si l'art ne veut pas être balayé parmi les futilités auxquelles on n'a plus de temps à perdre, il doit renoncer aux aventures périphériques et se retrancher sur des positions plus centrales. S'il ne retrouve pas un langage fortement et simplement humain, s'il ne redevient pas le porteur de vérités nécessaires, s'il s'obstine à des exercices de pur et contestable luxe, son prestige et ses droits risquent de ne plus peser grand'chose. Ce n'est pas pour défendre une poésie hermétique ou une peinture qui croirait déchoir par l'expression de tout « sujet », que le peuple dressera des barricades. Et si jamais les artistes sont menacés de servitude comme c'est le cas dans les pays à dictature, personne ne rangera leurs libertés parmi les plus précieuses qu'une civilisation doit défendre.

Que ce soit par instinct de conservation, par raison ou par lassitude, plus d'un indice semble indiquer un mouvement vers les valeurs moyennes, seules durables et seules universelles. On en sent le besoin et en même temps l'on est dérouté, comme si les facultés critiques, trop longtemps tournées vers les équateurs et les cercles polaires de l'art, perdaient leur clairvoyance dans les régions tempérées, et comme si le retour au langage commun, le souci d'être intelligible même aux non initiés entraînaient nécessai-

rement une chute dans la tiédeur et l'insipidité. L'embarras est en partie d'ordre didactique. On peut facilement dire à quelqu'un : « Poussez votre nature à bout, il en sortira bien quelque chose ». Si ce qui en sort est pure absurdité, tant pis ; on a proposé une ligne de conduite, un poncif moral, et l'on est quitte. Il est bien plus difficile de conseiller : « Étudiez ce qu'ont fait Racine ou Gœthe », car ce qui sortira de cette expérience-là court grand risque de n'être ni racinien ni gœthéen mais simplement académique. Le fruit sec qu'on a fourvoyé dans l'extravagance est liquidé, brûlé, mais celui dont on a fait un académicien vous reste sur les bras. C'est une des raisons qui entretiennent cette Terreur du Lieu Commun, dénoncée ici même par Jean Paulhan, et qui tend précisément à faire le vide dans le lieu de l'art qui est commun à tous les hommes. Une mise en honneur des valeurs centrales pourrait bien être la grande tâche de demain ; et c'est pourquoi on lira, avec l'intérêt le plus vif et le plus actuel, le bel ouvrage de M. Fred Bérence sur Raphaël [1]. Il vient à l'heure où il peut rendre service.

Pour beaucoup d'hommes de ma génération, dominés par Michel-Ange, Beethoven et Wagner, l'art de Raphaël a posé un problème à peu près parallèle à celui de Mozart. Nous n'avions pas la clef de ce langage. Nous aurions facilement admis que, si ce peintre et ce musicien ne nous disaient rien, c'est qu'ils n'avaient rien à dire. Pour Mozart la révélation s'est faite à mesure que le reflux de la marée wagnérienne a permis de percevoir des notations plus fines et de ne plus chercher le plaisir musical dans le seul déchaînement de la tempête sonore. Les concerts n'ont plus entièrement banni ses œuvres de leurs programmes. Un livre comme celui d'Henri Ghéon a touché le cœur des derniers récalcitrants. La croisade menée par Mme Jeanne Homberg et par son cercle d'études mozartiennes a fait le reste. Mais pour Raphaël les choses n'ont pas avancé à la même allure. Chacun n'a pas l'occasion d'aller à Rome pour vérifier ses réactions devant les Chambres du Vatican, et une exposi-

1. *Raphaël ou la puissance de l'esprit.* (Payot).

tion comme celle de l'Art Italien, dont le vaste panorama invitait à contrôler le rang de chacun, à rétablir les préséances, n'était certes pas faite pour convaincre personne de la place qui revient à Raphaël. On demeurait perplexe. Fallait-il contester la plupart des attributions ? Ou comment s'expliquer que, dans une Italie comblée d'œuvres éblouissantes, celles de ce peintre eussent paru un miracle, et que cet artiste qui semble tout d'abord n'exceller que par des qualités presque négatives, par le goût et la sobriété, se fût imposé à ses contemporains comme un génial novateur, capable durant sa brève royauté de balancer le formidable Michel-Ange ?

M. Fred Bérence nous rend le premier service de nous épargner, parmi les ruines de cette œuvre, d'inutiles hésitations devant des tableaux inauthentiques, ou exécutés par des élèves, ou sauvagement repeints. Nous ne nous battrons plus les flancs devant la *Jeanne d'Aragon* ou devant le grand *Saint-Michel* du Louvre. Mais d'autres critiques nous avaient déjà mis en garde. L'originalité de ce livre est ailleurs : d'abord dans l'attention, la clarté et la couleur avec lesquelles la vie de Raphaël est replacée parmi les événements politiques ou sociaux de cette époque tumultueuse ; ensuite et surtout dans la reconstitution de l'atmosphère intellectuelle et religieuse où son œuvre est née. Pendant une vingtaine d'années, sous les grands papes humanistes, la civilisation occidentale a failli réaliser sa suprême et parfaite synthèse par une fusion véritablement organique entre le christianisme et la culture antique. Le rapprochement que, sur le plan intellectuel, Thomas d'Aquin avait tenté à travers Aristote, est près de s'accomplir sur le plan spirituel. La réconciliation du Christ et de Platon va enfin abolir le schisme millénaire de la pensée. Il y a là un instant unique dans l'histoire, où notre humanité a entrevu, a essayé de tendre la main vers sa plus magnifique chance. Mais une prise de position si hardie ne pouvait réussir que dans une ère de relative sécurité. En envahissant l'Italie avec une brutalité militaire qu'on n'y connaissait plus depuis des siècles, les Français ramenèrent rapidement une barbarie nordique dans les mœurs de la péninsule.

Puis ce furent les Espagnols avec leurs pillards, leurs fanatiques, leurs sommations au chef de l'Église de souscrire à l'Inquisition. Bientôt les papes se trouvent condamnés à n'être plus que des princes politiques tout occupés à défendre leur existence et leurs droits. Enfin le coup de grâce vint d'Allemagne avec le soulèvement de Luther. Pendant son séjour à Rome, le jeune moine n'avait rien pu deviner de ce qui s'élaborait aux sommets de la hiérarchie, et quand il en aurait eu connaissance, son rude esprit n'y eût aperçu qu'une satanique trahison de l'Évangile. Pour tenir tête à la révolte partout grondante, l'Église est forcée de se retirer dans ses forteresses traditionnelles. Désormais l'humanisme, traité en suspect, deviendra sourdement puis publiquement anti-chrétien ; et la foi, perdant l'immense domaine culturel qu'elle avait tâché de coloniser, deviendra obscurantiste. Le néfaste divorce se rétablit et s'accuse. Les positions hostiles sont irrémédiablement prises et l'espoir admirable s'évanouit à jamais.

Je résume de manière un peu simpliste ce que M. Bérence expose avec tout ce qu'il faut de nuances et de documentation ; mais je ne crois pas fausser sa pensée en disant qu'à ses yeux l'importance de Raphaël vient de ce qu'il a été seul à incarner ce court instant d'harmonie miraculeuse. La pudeur de ses madones n'est pas seulement la plus haute expression de la tendresse maternelle ; elle est, dans sa parfaite aisance, spécifiquement chrétienne. M. Bérence va jusqu'à dire : « Aucun peintre n'a fait davantage pour répandre l'idée chrétienne. Il est, depuis les disciples du Christ, le plus grand annonciateur des vérités évangéliques ». Devant l'*Ecole d'Athènes*, parmi les plus beaux portiques qu'on ait peints et dans l'air le plus libre qu'on ait jamais respiré, il retrouve cette même chasteté de rythme, et devant la *Galathée* de la Farnésine il s'émerveille de rencontrer enfin un nu qui n'est plus un déshabillé, la présence d'un corps voluptueux, modelé avec une totale candeur.

(Contrôlons ce jugement par un autre et rouvrons les *Peintres Italiens* de M. Berenson. Manifestement le grand critique a du mal à vaincre ses propres préférences. Il commence par accumuler toute sorte de réserves, mais

c'est, bon gré mal gré, pour aboutir au même hommage : « La noblesse, la tendre et sublime humanité du christianisme, la gloire, l'édifiante beauté du monde antique, Raphaël a éternisé cette double tradition dans des formes si radieuses qu'elles sont pour nous une source toujours vivante d'inspiration. »)

Pour revenir à notre propos, Raphaël, placé à l'entrecroisement des deux grandes voies occidentales, figure une de ces pyramides à large base, dont la pointe est amie du silence et des nuages, mais dont les lignes sont si simples qu'on a de la peine à en apprécier les vraies proportions. Dans son art rien ne s'aventure aux frontières, tout est central. D'autres ont été de plus grands coloristes, de plus grands inventeurs de formes ou de mouvements, et ont poussé plus loin des génies particuliers. Aucun n'a porté la norme à une pareille hauteur. Il déçoit d'abord, parce qu'il semble n'exceller que par des qualités de juste milieu. Entre les étourdissantes conquêtes des Quattrocentistes et l'emphase des siècles baroques, il paraît presque terne. Mais qu'on y regarde de près : pas un détail d'une de ses œuvres authentiques ne pourrait être déplacé sans compromettre tout l'équilibre de la composition ; et malgré cette rigueur de style, malgré la suppression de tout élément accidentel, cette peinture baigne dans l'atmosphère « la plus fraîche, la plus printanière, la plus spiritualisée et la plus lyrique à la fois ». Les peintres qui ne sont que peintres, les amateurs de pathétique, de sensation et d'étrangeté peuvent protester, mais le dernier mot reste à Gœthe qui écrivait après avoir contemplé la *Sainte Cécile* de Bologne : « J'ai vu de mes yeux ce que je savais d'avance. Il a toujours fait ce que les autres désiraient faire ».

Toute une esthétique tient dans ces quelques paroles. Un art qui exprime ce que l'on sait d'avance, mais qui l'exprime comme personne ne l'a fait encore, voilà sans doute l'ambition la plus étrangère à notre époque. Qu'on ne puisse l'envisager sans le soutien d'un exceptionnel génie, d'accord ! Mais est-ce une raison pour ne pas reconnaître, quand il se rencontre, la primauté de ce génie-là ?

Oserai-je dire que le problème qui se pose est surtout

un problème de modestie ou, si l'on préfère, de fierté judicieusement placée ? Ambitionne-t-on avant toute chose de créer une œuvre, ou n'est-ce pas d'affirmer, en la distinguant à tout prix des autres, sa propre personnalité ? De là l'obsession de l'inédit, la course, coûte que coûte, au particulier. Or l'inédit peut fort bien être inintéressant, et le particulier — on commence à s'en apercevoir — peut être de très pauvre étoffe. C'est un point sur lequel nous aurons à revenir, car il mérite d'être abordé autrement qu'en passant. Mais armons-nous préventivement de cette remarque de M. Fred Bérence : « Raphaël exprime le désir qui habite les vrais violents, les vrais impurs, les vrais audacieux : celui de s'abolir dans une vision de calme, de pureté, d'harmonie ».

JEAN SCHLUMBERGER

NOTES

Marsan

Il est amer et doux de rouvrir les livres d'un ami qui vient de mourir. Bien que l'on commence à l'avoir mainte fois ressentie, c'est une peine où l'on ne s'habitue pas !

Voici donc, sur ma table, ceux de Marsan. Ils ne sont pas très nombreux, et moins encore qu'ils ne paraissent, car il en est plusieurs qui, tant sa pensée fut constante, ne semblent que les parties d'un seul ouvrage. « J'aime, disait Baudelaire, l'auteur d'un œuvre restreint. » N'être l'auteur que d'un seul livre, et que cela suffise ! Quel rêve ! *Les Caractères. Les Liaisons Dangereuses. Adolphe. Les Fleurs du Mal.* Je n'ose ajouter *Passantes*, par l'effet d'une sorte de modestie que je sentirais pour son compte — et qui d'ailleurs est une faute, car on ne doit être modeste pour les absents.

Cependant si *Passantes* forment le centre de l'œuvre de Marsan, elles ne le sont pas à elles seules, et dans tous ses livres, il se reconnaît pareillement. A quoi ? Mon Dieu ! à une certaine manière de dire qui n'est qu'à lui — à son style. Faut-il le souligner ? Et ne sait-on pas assez bien que ce qui fait l'écrivain, c'est son art d'écrire.

S'il fallait définir celui de Marsan, ou plutôt s'il le fallait décrire, je dirais qu'il s'en rencontre rarement qui évoquent avec plus d'exactitude la voix de l'homme qui s'y exprime. Non seulement sa voix, mais ses inflexions. Lisant Marsan, on croit l'entendre. Malheureusement dès aujourd'hui le groupe privilégié qui le connut va commencer à se resserrer pour bientôt disparaître. Il faut donc dire à ces inconnus qui plus tard liront ce qu'il écrivit, pour qu'ils le sachent, que cette pulsation qu'ils

y discerneront, que cette étrange ardeur qui s'en dégagera pour eux, provient des élans, des battements d'un cœur sensible et chaleureux.

Marsan parlait avec élégance et maîtrise — pour dire quelque chose — et en tenant à ses paroles. Il ne traînait pas, mais cependant il finissait ses phrases — sans les arrondir — conformément aux préceptes qu'il avait tracés. Ce qui particularisait ses propos, c'est comme l'émotion les ponctuait, les faisait haleter. Attaché à ses idées, rarement sans passion, il semblait se livrer à quelque escrime intellectuelle et y triompher avec discrétion mais avec désinvolture, sans emphase ni gesticulation.

Tous ces traits passaient si aisément dans sa page écrite, que je ne sais plus au juste si c'est son style ou sa parole dont je m'occupe ici. Cependant son langage écrit bénéficie naturellement de la reprise et de la modification possible. Le discours ne se rature point. Le morceau écrit se corrige, se raffine. La phrase se resserre, se chantourne, soit qu'on en modifie la figure quand elle est inscrite sur le papier, soit qu'on la passe et qu'on la repasse mille fois en tête dans les temps qui précèdent sa venue au jour. Pour Marsan les deux procédés étaient bons. L'idée s'affinait par une élaboration qui ne lui retirait point sa spontanéité mais qui lui conférait parfois, qui lui conférait souvent le tour des devises ou celui des maximes.

Marsan nourrissait pour les maximes un penchant où se reconnaît le moraliste. Et moraliste, en effet, il l'était, au double sens du mot, se souciant de moraliser et se souciant de ce qui concerne les mœurs. Il faut le placer dans la lignée des hommes qui chérissent La Bruyère, et peut-être que Toulet, peut-être que Marcel Boulenger, entre ses aînés, comptèrent parmi ses intercesseurs auprès de l'homme des *Caractères*. Marsan usait volontiers de la même mouche typographique que La Bruyère. Il acérait la pointe. Il peignait voluptueusement. Il achevait. Il caressait les contours. Et ces portraits de femmes que La Bruyère a si tendrement modelés — ce ne sont point les aïeules des *Passantes*, mais leurs sœurs. Fleurs d'une même tige ; nourries d'une même sève — et qui répandent une graine pareille.

PIERRE LIÈVRE

ROMANS ET RÉCITS

L'AMOUR FRATERNEL, par *André de Richaud* (Grasset).

M. André de Richaud s'est moins proposé la peinture d'un caractère que l'étude d'un sentiment. Personnages et circonstances ne semblent ici choisis que pour servir son dessein. De là peut-être quelque impression d'arbitraire et certaine résistance du lecteur. On croit mal à ces personnages, on est peu touché par leur drame ; lent et violent, souvent subtil, parfois oratoire, c'est une sorte de poème allégorique.

Aussi bien les plus belles qualités dont fasse preuve M. de Richaud sont-elles celles d'un poète. Son livre abonde en images lumineuses, en traits évocateurs d'une campagne qu'il semble intimement connaître. Elle est partout dans cette œuvre ; un orage, une veillée, un bain de rivière enveloppent et prolongent les gestes et les passions des personnages. C'est là, je le crois du moins, l'aspect le plus remarquable de l'*Amour fraternel*.

Le drame se déroule entre deux personnages ; encore ne sont-ils que la double apparence d'un même homme, de sorte que l'on croit assister parfois à quelque dialogue intérieur ou quelque jeu devant un miroir. Ce n'est pas un être de chair et de sang que le héros de M. de Richaud semble tour à tour ou à la fois aimer et haïr ; mais un double fraternel, l'incarnation de son besoin et de sa faiblesse. De la même façon, dans la *Femme partagée* de M. Franz Hellens, le héros ne partage enfin sa femme qu'avec soi-même. D'ailleurs, ici comme là, le drame ne s'en trouve pas affaibli, mais plutôt acquiert je ne sais quelle trouble violence. M. de Richaud n'a point manqué de courage en choisissant l'un des sujets en apparence les plus simples : l'*amour fraternel*, et en se privant, pour le traiter, de tout agrément extérieur.

On lui a beaucoup reproché les négligences de sa syntaxe. M. de Richaud écrit correctement quand il le veut. Peut-être donc désirait-il provoquer ces reproches. Je crains toutefois qu'il ne s'en trouve un peu trop comblé.

MARCEL ARLAND

*
* *

LE MARCHAND D'OISEAUX, par *Robert Brasillach* (Plon).

Le marchand d'oiseaux, à qui le nouveau roman de M. Robert Brasillach emprunte son titre, n'est pas si bien déguisé que l'on ne reconnaisse sous son accoutrement M. Brasillach lui-même. « Il venait avec sa courte barbe négligée, plus blanche que grise, et deux cages qu'il portait suspendues à son bâton, en équilibre sur son épaule droite... » Voilà une barbe qui pourrait bien être prise aux accessoires des Pitoeff ; quant aux oiseaux, ils sont frères des oiseaux de Supervielle, qui s'envolent des mains entr'ouvertes :

Combien d'oiseaux lâchés,
Combien d'oiseaux perdus !

Et M. Robert Brasillach peut bien demander : « Qui peut pousser un honnête homme à choisir un métier aussi décevant que le métier de marchand d'oiseaux ? » C'est le désir de vagabonder à l'aise, entre les Halles et la Cité universitaire, d'inventorier une boutique (ce qui donne lieu à la plus plaisante parodie de Zola et d'Huysmans), de surprendre une idylle au Luxembourg, de peupler d'ombres un quartier désert, de s'enrichir à son tour de furtives rencontres. Le livre de M. Brasillach est fait de tout cela. Autour du marchand d'oiseaux évolue un petit monde de figures mi-symboliques, mi-réelles ; gestes rapides, sourires, soupirs, il n'y manque même pas le fait-divers sanglant qui vient donner à cette rêverie son poids de terre.

Ainsi s'organise ce roman, nonchalamment et comme malgré soi ; c'est une chronique de poète, où le quartier, la saison et l'âge (mais qu'il s'agisse d'une vieille ou d'un enfant, c'est le même âge, la jeunesse) sont à peine distincts des personnages et de l'auteur. On n'y sent point l'effort, mais un heureux abandon, du plaisir, de l'amour surtout.

MARCEL ARLAND

*
* *

LES GUEUX DE L'ÉLITE, par *Henri Pollès* (Editions de la N. R. F.).

Henri Pollès a beau se donner de la peine, il reste sympathique.

Son livre est significatif. On aime cette foi, en se demandant cependant si c'est la foi capable de soulever des montagnes, si elle n'est pas une foi artificielle, apprise par cœur, (il y a des catéchismes matérialistes), en se demandant aussi s'il n'y entre pas beaucoup de haine et de jalousie. Il y entre en tout cas une touchante et irritante naïveté. « Ce n'est pas seulement parler contre le communisme qui est mal, mais parler de quelque chose au monde comme s'il n'avait pas tout changé ».

On aime des phrases comme celles-ci : « Il faut lutter en termes prosaïques afin que les poètes deviennent libres ». « Tant que vous oublierez des vivants, vous vivrez loin de la vraie vie », et ce désir de vivre dans un monde où chacun donnerait sa note juste. Mais en même temps le lecteur s'interroge : est-il tout à fait vrai que dans le monde communiste, chacun travaillera mieux, parce qu'il saura qu'il travaille pour tous, et par conséquent pour lui ? — Il y a peut-être là une observation psychologique un peu sommaire. Le goût du travail bien fait est, au moins très souvent, indépendant de la pensée du but de ce travail. (Georges Sorel avait noté quelque chose de semblable).

Un Péguy a eu le sentiment d'une noble pauvreté ; rien de tel chez Pollès. C'est que comme beaucoup de ses pareils qui se disent communistes, et peut-être le sont, Pollès est simplement un bourgeois sans la possibilité d'être bourgeois. Il a tout du bourgeois, sauf la fortune. Et il en a d'abord la conception de la pauvreté ; elle est pour lui quelque chose qui pourrit l'âme. Essentiellement, elle empêche d'avoir des divans pour recevoir des femmes, et de prendre des billets de loterie. Elle diminue nos chances. Il y a plus que cela, ajoute Pollès : elle est une sorte d'impuissance, une petite maladie mentale ; elle nous fait avoir peur de tout. Il faut bien reconnaître d'ailleurs la vérité qu'il y a dans certaines de ses observations sur la misère.

Ce qu'il y a de terrible dans le communisme, pour les esprits qui ne peuvent distinguer des domaines de réalité, c'est cette invasion (apparente au moins) de tout l'esprit par lui ; très vite, quand il nous parle d'une de ses maîtresses, Pollès nous dit : « Elle n'est pas communiste » ; ou encore « naturellement, nous avons parlé tout de suite du communisme. » Il dira aussi. « Quand je pense qu'une femme peut aimer indifféremment un capitaliste ou un communiste, elles me dégoûtent toutes un peu », Des phrases comme : « La confession publique est une grande chose ; elle se pratique en U. R. S. S. » sont assez désarmantes. Le communisme devient une formule magique. « Dans le communisme, il y avait aussi des formules ; mais il semblait qu'en leurs cadres pourraient s'établir les plus bouleversants élans de notre jeunesse. Toutes les jeunesses ont désiré recréer le monde, mais elles n'avaient pas cette formule ».

Malgré tout, on aime ce livre. Je citais plus haut quelques phrases qui éveillent des échos, et la sympathie. Celle-ci aussi : « La première richesse du monde, c'est encore de dire des astuces sur des choses banales ». Il y en aurait d'autres à citer. Derrière le ton, imité parfois de Céline, parfois de Neyrac, on découvre un sentiment profond de la misère, du caractère de « contrefaçon » qu'a notre monde publicitaire et cinématographique, une aspiration vers le juste et le vrai, vers tout ce qui distingue les hommes les uns des autres par des distinctions réelles, vers tout ce qui les unit par des unions non moins réelles ; alors le lecteur se sent d'accord avec cet auteur qu'il estime, et est heureux.

JEAN WAHL

***

LA CRITIQUE

L'ESTHÉTIQUE DE BAUDELAIRE, par *André Ferran* (Hachette).

L'ouvrage de M. Ferran ne prétend pas sans doute donner une interprétation originale de l'esthétique de Baudelaire. Il ne vise qu'à réunir les éléments d'une telle synthèse, car avant d'être décisif, il faut savoir être complet. De fait, l'auteur replace excellemment le poète dans son milieu, fait la part, au

jour le jour, de ce qu'il gagne ou perd au commerce de ses amis ou, plus élémentairement, aux épreuves de la vie, consacre enfin une partie entière de son travail à chacune des grandes influences qui ont formé dans ses divers domaines la sensibilité et l'intelligence de l'artiste : Delacroix, Edgar Poë, Wagner. On peut regretter que M. Ferran n'ait pas *cristallisé* son travail autour d'autres centres d'attraction que ceux que lui présentait déjà tout constitués Baudelaire dans les magistrales études qu'il a faites de ces trois esprits. M. Ferran est incontestablement allé au plus facile, au plus immédiat, au plus évident, — qui n'était peut-être pas ici le plus fécond. Certes, il n'ignore pas les hommages répétés et toujours à la fois extrêmement précis et significatifs que Baudelaire a rendus à J. de Maistre et à Balzac. Il a même réuni tous les textes essentiels à ce sujet. Mais il eût été de première importance de tracer le parallèle des efforts de Baudelaire et de Balzac, tant à partir des directives de J. de Maistre, communément acceptées, qu'à la suite de leur sorte très particulière d'opposition au Romantisme, parallèle qu'il me semble possible de suivre jusqu'à *prouver* (j'écris le mot en sachant pertinemment quel usage parcimonieux il convient d'en faire dans le domaine fuyant de l'histoire littéraire), jusqu'à prouver, donc, que la *Comédie Humaine* et les *Fleurs du Mal* ont été écrites dans le même but, en vertu des mêmes préoccupations éthiques et ont, de fait, rempli un rôle analogue [1]. L'emploi du mot *éthique* semble ici justifier M. Ferran qui prétend étudier la seule *esthétique* de Baudelaire. Mais le problème est précisément de savoir si la tentative propre de celui-ci n'a pas été de faire basculer en quelque sorte (un terme brutal est nécessaire) l'esthétique vers l'éthique. Toujours est-il qu'il ne juge aucune œuvre d'art avec les nuances de l'homme de goût, mais avec les *pieuses colères* (c'est sa propre expression) d'un membre de quelque Saint-Office. Il importe, d'ailleurs, de signaler qu'il n'a pas conduit l'opération à la manière romantique par l'identification, d'une part, du

1. Il est permis de conjecturer après Curtius que le titre même des *Fleurs du Mal* a été fourni à Baudelaire par Balzac, très précisément par un passage de la lettre d'adieu de Rubempré à Vautrin. Pour le contenu, Jacques Crépet a depuis longtemps signalé que certains des plus importants poèmes du recueil ne sont que des transpositions en vers des *Soirées de Saint-Pétersbourg :* c'est le cas de *l'Irrémédiable, Crépuscule du Soir, Reversibilité, Bénédiction*, etc...

Beau, du Vrai et du Bien, de l'autre du laid, du faux et du mal (voir Hugo), mais au contraire en prenant grand soin d'accentuer au préalable les différences (principalement dans ses essais sur Poë et à la suite de celui-ci). M. Ferran a tout à fait raison de souligner à ce propos que le professeur de philosophie de Baudelaire était un des très rares universitaires de l'époque hostiles à l'enseignement de Victor Cousin.

Une fois admis qu'il faut partir du plan éthique et par conséquent de l'influence, impérative s'il en fût, de J. de Maistre, une objection se présente : à savoir que ce dernier est à son tour un personnage passablement énigmatique et qu'il n'est guère avantageux de prendre pour clef d'un écrivain un auteur dont on n'a pas davantage la clef. Cette objection, au fond, est plutôt faite pour stimuler que pour arrêter, car il est trop clair que l'étude de l'un ne dispense pas de celle de l'autre.

De quelque point qu'on l'aborde, l'œuvre de Baudelaire ne présente que des fragments discontinus d'une doctrine qu'on est en droit de supposer déjà en grande partie organisée et complète dans l'esprit de son auteur, — qui n'a pas eu les moyens matériels ou peut-être intellectuels d'en donner un exposé systématique. Telle qu'elle apparait en tout cas (cela ressort de façon frappante des quelque 700 pages de M. Ferran), l'activité de Baudelaire cherche à ramasser en un seul ordre d'efforts tout ce qui peut intéresser la personne humaine et ses tendances les plus hétérogènes : investigation, éthique et culture de la sensation (le célèbre *frisson nouveau*, si l'on y tient). Il semble avoir voulu lier constamment et *déterminer l'une par l'autre* la recherche intellectuelle et la réaction vitale. Notamment un des fondements de sa critique picturale consiste à la fois à introduire l'intelligence dans les stades les plus bruts de la sensation (il ne parle ainsi des couleurs qu'en termes de logique) et à faire sans cesse usage, à l'inverse, de métaphores tirées de la réalité et réputées grossières et viles, principalement de la physiologie du goût [1]. L'analyse de son vocabulaire critique

1. C'est dans le même ordre d'idées qu'il écrit que la phrase poétique peut imiter la ligne horizontale, la ligne droite ascendante, la ligne droite descendante, etc... Il ne cache pas, ce faisant, qu'il cherche un intermédiaire à la musique et à la géométrie. C'est là un singulier élargissement de la doctrine des *correspondances*, car c'est en affirmer l'existence non seulement entre les différents aspects du sensible, mais entre le sensible lui-même et l'abstrait.

ne permet aucun doute à cet égard. D'autre part, sa morale de la création artistique trahit des préoccupations pareillement unitaires. En effet, il ne cesse d'affirmer sur ce point que le grand art consiste à mettre un maximum de technique au service d'un maximum de passion. Il ne suffit, selon lui, pour prétendre au génie, ni de ressentir les plus extrêmes émotions ni de connaître à fond la science de son métier ; il faut organiser cette double capacité de façon que la splendeur de la fin ne soit jamais desservie par l'indigence des moyens, ni la possession de ceux-ci par la vulgarité de celle-là. La grandeur d'une œuvre artistique est ainsi d'abord à la mesure de la passion qui l'anime, mais il reste entendu que la passion féconde comporte la conscience approfondie d'elle-même et la maîtrise technique des procédés qui lui assureront son expression la plus efficace. Il plaisait donc à Baudelaire que les audaces du peintre Delacroix en matière de coloris fussent soutenues par les recherches du physicien Chevreul qui venait dans son *Cours sur le contraste des couleurs* de fonder la science du contre-point pictural. Cette conscience et cette garantie qu'il exigeait du créateur, constituent l'originalité fondamentale du critique en ce domaine. C'est à cause de cette ferme attitude que Baudelaire n'a jamais apprécié les œuvres qui l'intéressaient que du point de vue du sérieux absolu, mesurant leur valeur à la part de soi-même que leur auteur avait engagé en elles ; ne faisant cas que de la passion et, qui plus est, de la *passion qui raisonne*, il est également impitoyable pour l'intelligence finement sceptique et la bêtise éplorée.

Au cours de son enquête, M. Ferran a dû effleurer le problème de l'attitude politique de Baudelaire : il le replace du mieux qu'il est possible dans l'évolution propre de l'écrivain et dans celle de son milieu. Il en souligne à plaisir les contradictions réelles ou apparentes : Baudelaire descend dans la rue en 1848, mais c'est pour crier qu'il faut d'abord fusiller le général Aupick, ce qui est concevoir la révolution de façon tout de même trop personnelle ; il fonde un journal « conservateur », mais c'est pour y faire l'éloge du *doux* Marat ; il préface l'œuvre du poète prolétarien Pierre Dupont, mais se réjouit de voir *crosser* les républicains et affiche un mépris arrêté pour la démocratie et le libéralisme ; il fait profession de communisme, mais

le veut théocratique, etc... Il est vrai : mais, là encore, le point où ces divergences se rejoignent n'était pas malaisé à découvrir, d'autant plus que M. Ferran est le premier à invoquer à ce propos l'influence conjuguée de Poë et de J. de Maistre. Le mot de Barbey d'Aurevilly « Baudelaire n'a pas nos convictions, mais il a nos haines », singulièrement révélateur à ce sujet, devra servir d'épigraphe à une étude plus complète, si jamais elle est tentée.

Quoi qu'il en soit, il reste qu'en dépit de ces menues réserves et d'une composition défectueuse qui contraint l'auteur à se répéter constamment, l'œuvre considérable de M. Ferran est deux fois précieuse : en effet, on lui sait gré d'abord de présenter une peinture extrêmement circonstanciée d'une effervescence intellectuelle d'où est sortie l'esprit moderne, à savoir celle qui se produisit dans les cercles littéraires vers 1840 au moment, il est vrai assez poignant, de la *crise* du Romantisme, et de mettre ensuite à pied d'œuvre, par la réunion et le classement de tous les matériaux nécessaires, qui désire interpréter valablement et affermir dans son sens l'œuvre de Baudelaire. Que ce travail préparatoire soit effectué, est déjà un grand pas, car c'est beaucoup d'être *mathématiquement sûr* que les récents essais dont le poète a été victime, qu'ils viennent de M. Fumet, du Dr Laforgue ou de M. Guillain de Bénouville ne sont que les produits d'un outrecuidant sans-gêne. C'est par contre une justice à rendre à M. Paul Valéry que de saluer l'exactitude exceptionnelle des quelques pages, si unilatérales pourtant, dont il a préfacé naguère les *Fleurs du Mal*. S'il est en effet une utilité de l'histoire littéraire, c'est bien d'abord sa fonction de vérification, — ou de désaveu.

ROGER CAILLOIS

*
* *

LA POÉSIE

SIFFLETS DANS LE TEMPLE, par *Henri Michaux* (éditions G. L. M.).

Les trois poèmes d'Henri Michaux que les éditions G. L. M. nous présentent sous ce titre, accompagnés d'un dessin de Bernal, doivent être rattachés, à travers l'évolution intérieure

du poète, à la phase, si souvent revécue par lui, de la révolte à l'égard d'un monde dont la réalité échappe aux entreprises de sa pensée.

Toutefois leur contenu présente, par rapport aux poèmes de cet ordre que nous a déjà donnés Michaux, un élément de nouveauté : le monde extérieur ne lui résiste plus seulement dans son essence, et le tourment qu'il en retire cesse ici d'être de nature purement métaphysique : c'est l'ordre social, artificiellement instauré par les hommes, qui oppresse le poète, ce sont les valeurs conventionnelles de la société qu'il s'acharne à mettre en pièces, au cours de ces quelques pages.

Les accents qu'il nous fait entendre sont empreints de simplicité et de grandeur :

Oh ! Vie ! Vie !
Hideuse, économe,
La moitié du temps débrayée
organe de la soif et de l'exaspération
mais crache donc, crache enfin !
Assez labouré
Assez chenille
Assez de paroles cuites au four.

Sans doute les attaques particulières de Michaux à l'égard d'un ensemble de valeurs devenues corrompues et tyranniques, ont-elles déjà plusieurs précédents au cours de son œuvre. Je songe particulièrement à certains passages d'un *Barbare en Asie*, et au poème intitulé *Contre*, l'un des meilleurs de *La Nuit Remue*.

Une ligne se crée ainsi à travers les pages qu'il nous donne. De sorte que, sans succomber à l'erreur d'écrire des poèmes à contenu politique, Michaux nous laisse, par éclairs, saisir qu'il demeure conscient des possibilités de transformation dont est chargée sa poésie, et que si le tourment d'être un homme fut le ressort de leur mise en œuvre, il n'entend pas que ceux, dont le comportement aggrave sa condition humaine, puissent échapper aux armes qu'il cesse, en leur honneur, de tourner contre lui-même.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE

*
* *

LA PHILOSOPHIE

KIERKEGAARD ET LA PHILOSOPHIE EXISTENTIELLE, par *Léon Chestov*, traduit du russe par *T. Rageot* et *B. de Schloezer* (Les amis de Léon Chestov).

Kierkegaard, ce Danois inconnu en France il y a seulement dix ans, est devenu quelqu'un de très important, un excitateur de la pensée comme il en faut un à chaque époque. On prend position maintenant par rapport à Kierkegaard comme on faisait jadis par rapport à Nietzsche, comme Chestov l'a fait lui-même par rapport à Tolstoï et à Pascal. Et, avant Chestov, en Allemagne, bien d'autres philosophes avaient pris Kierkegaard pour sujet de leurs méditations. En France les traductions se sont multipliées depuis trois ans grâce à P. H. Tisseau et à J.-J. Gateau ; mais c'est surtout Jean Wahl qui par ses études a fait connaître Kierkegaard en l'opposant à Hegel. C'est qu'il n'est pas de plus forte opposition : l'irrationaliste et le rationaliste, le croyant et le philosophe, l'homme de la contradiction et l'homme du système. Il faut choisir ; et il est embarrassant de choisir, si l'on ne se laisse pas emporter par son tempérament. Avec Hegel, on peut avoir l'illusion de saisir dans son ensemble l'histoire du monde, d'avoir une vue panoramique de toutes les philosophies, de croire que l'humanité entière s'approche de l'absolu progressivement. Jean Wahl dit que dans sa jeunesse Hegel ne pensait pas ainsi. « Mais il vint un moment où à la nuit il préféra le grand jour de la connaissance, le midi épandu sur la plaine du savoir... Kierkegaard préfère le conflit des nuées, des rayons et des ombres, dans les lueurs de l'aurore ou du crépuscule, et il préfère la nuit. » Le monde de Kierkegaard, qui fait penser à celui de Rembrandt, n'est pas pour cela méprisable : à un savoir unifié qui court des chances d'être fictif il faut préférer des croyances fragmentaires qui peuvent nous entrouvrir un monde inconnu. « Il y a des âmes, dit Jean Wahl à ce propos, qui refusent le monde du jour, du triomphe manifesté et de cette riche unité rationnelle que nous offre l'hégélianisme ; car elles s'y sentiraient prisonnières. Et elles choisissent le monde des problèmes, des ruptures, des échecs, où, le regard fixé vers une transcendance qu'elles ne peuvent

voir, elles restent pour elles-mêmes un problème, elles restent pour elles-mêmes pleines de multiplicités irréductibles et de ruptures, mais sentent ainsi peut-être, d'une façon d'autant plus intense, elles-mêmes et leur rapport avec *l'autre* ».

C'est bien ainsi que pense Chestov, bien que son interprétation de Kierkegaard ne le mène peut-être pas aux mêmes conclusions que Jean Wahl. Pour Chestov, l'importance de Kierkegaard vient de ce que son œuvre est la première de « la philosophie existentielle » : « Celle-ci commence lorsque la pensée humaine déclare que nous nous trouvons en face de l'impossible ». Job, Pascal, Kierkegaard, voilà les chaînons de cette nouvelle philosophie. « Sur la balance de Job la douleur humaine se trouve être plus lourde que le sable de la mer, et les gémissements des malheureux démentent les évidences ». La philosophie existentielle est celle « qui cherche la vérité non auprès de la raison aux possibilités limitées, mais auprès de l'Absurde qui ne connaît pas de limites [1] ». Le premier moteur de cette philosophie n'est plus l'étonnement, comme le voulaient Platon et Aristote, mais le désespoir. Un jour le pauvre et inconnu étudiant danois Sören Kierkegaard a pris conscience d'une infirmité qui devait lui rendre la vie intolérable. Là-dessus les cours et conférences du *professor publicus ordinarius* (Hegel), qui pourtant se chargeait de tout expliquer et de tout justifier, lui inspirèrent un profond dégoût ; il se tourna du côté du « penseur privé » Job. Celui-ci, couché sur son tas d'ordures, en appelle au Dieu qui sera celui d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu des prophéties et des miracles, celui qui s'adresse au cœur, non à la raison. Dès lors *tout devient possible*. Avec la philosophie grecque au contraire nous nous heurtons toujours à une nécessité définie par notre raison et nous sommes prisonniers dans une prison que nous nous sommes faite à nous mêmes. A vrai dire jusqu'ici il en a toujours été ainsi ; ce qu'on appelle la culture a toujours été une reconnaissance des « veritates aeternae », que ce soient les lieux communs de la rhétorique ou les lieux communs de la philosophie. Trois exemples éclatants en sont fournis par les trois religions d'Occident, Islamisme, Judaïsme et Christianisme, qui toutes trois

1. *N. R. F.*, Mai 1935 : Job ou Hegel.

ont éprouvé le besoin de s'appuyer sur la philosophie grecque comme sur un fonds spirituel commun à l'humanité. A chaque révolution, le problème de l'héritage culturel se pose, et il est résolu presque toujours par une acceptation. Chestov, lui, veut refuser tout héritage : ni métaphysique, ni morale, ni mystique, toutes ces soi-disant acquisitions sont les fruits de l'arbre de la science du Bien et du Mal, auquel Dieu avait défendu à l'homme de toucher. C'est la perte de l'ignorance, c'est l'obtention d'une fausse science qui sont à la source de l'angoisse et du sentiment du néant. Que reste-t-il donc à faire à l'homme, dans cette position si volontairement dépouillée ? Sans doute attendre la révélation divine, faire un acte de foi inconditionné. Mais Chestov ne nous mène pas plus loin. Sa théologie est toute négative, ce qui fait que nous restons en suspens. Mais il est si persuasif, il déploie une telle abondance d'images et de suggestions et surtout il prend si au sérieux ces réalités trop souvent dédaignées par les philosophes, la douleur, la misère et la mort, que nous sommes tentés, l'ayant lu, de devenir des misologues malgré Platon, et de quitter l'Ecole d'Athènes pour la Jérusalem céleste.

JEAN GRENIER

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

ERSKINE CALDWELL [1].

Caldwell renie ses deux premiers ouvrages, *The Bastard* (1929) et *Poor Fool* (1930) qui parurent en tirage limité et sont aujourd'hui rarissimes. Ce sont deux cauchemars dont l'étude relève plus de la psychanalyse que de la critique littéraire. Cependant, on y trouve en germe ce qui fera plus tard le « climat » de l'écrivain : le goût d'un macabre forcé au point de friser le burlesque, un érotisme violent qui sourd des complexes habituels d'Œdipe et de castration. *Poor Fool* est, à ce point de vue, extrêmement curieux, et supérieur, par la composition et la fermeté du dessin, au *Bastard*.

Le trait le plus frappant des contes d'*American Earth* qui,

1) A propos de : *Le petit arpent du Bon Dieu* (Gallimard).

en 1931, portèrent Caldwell à la connaissance du grand public était la spontanéité avec laquelle on les sentait écrits. Nulle conformité avec le modèle « magazine » qui tend à uniformiser les contes américains. La concision et la nervosité du récit, comme aussi son amertume, rappelaient Maupassant ; l'humour faisait songer à un Rabelais tenu en laisse par le cynisme un peu sec de Swift et l'esprit de terroir de Mark Twain. Je dois dire qu'Erskine Caldwell est humoriste comme M. Jourdain était prosateur. Il ne s'en doute pas. Il va même jusqu'à le nier. C'est pour cela que son humour est si savoureux. Parce que Caldwell ne cherche jamais à être drôle, il devient parfois irrésistible.

Les recueils de contes qu'il publia par la suite, *We are the living* (1933) et surtout *Kneel to the rising sun* (1935), achevèrent de le classer parmi les meilleurs conteurs des Etats-Unis. « La nouvelle, a écrit Paul Morand, a pour objet d'isoler un personnage, une action, de les dépouiller de l'accessoire, de les extraire de la vie... la nouvelle n'est pas, comme le roman, un déroulement dans le temps, une fraction plus ou moins longue de la durée dans toute sa multiplicité, ses entrelacs, ses contingences ; la nouvelle est statique... La nouvelle est une coupe rapide pratiquée dans le réel... On peut concevoir une nouvelle où il ne se passerait rigoureusement rien ». On ne saurait trouver de meilleure définition de l'art de Caldwell conteur. C'est l'art d'un homme qui jette autour de lui des regards en éclair, qui capte un geste significatif, une attitude où se révèle un caractère, et qui les fixe en traits indélébiles. Dans cet art, le don prime la technique. « C'est un métier que de faire un livre, comme de faire une pendule », a écrit La Bruyère. Cela est plus vrai du roman que du conte, et c'est pourquoi les jeunes auteurs américains, autodidactes pour la plupart, réussissent mieux dans la nouvelle qui exige moins de métier que de don naturel. Ils s'empêtrent dans les romans, comme Mme Sans-Gêne dans la queue de sa robe.

Erskine Caldwell n'échappe pas à la règle. Admirable dans la prise des instantanés, il fléchit un peu dans le travail de pose. Les qualités qui font de lui un grand conteur expliquent les faiblesses de ses romans. Il en a écrit trois, *Tobacco Road* (1932), *God's little Acre* (1933) et *Journeyman*

(1935). Le premier est le roman de la misère dans ce qu'elle a de plus sordide. On songe aux gravures les plus âpres de Goya, aussi parfois aux dessins animés de Walt Disney, car le père de Mickey Mouse n'aurait qu'à évoluer vers le macabre et l'érotique pour établir le contact avec Erskine Caldwell.

L'action de *God's little Acre*, comme celle de *Tobacco Road*, se passe en Georgie, parmi ces « poor white » qui crèvent d'inanition sur leurs champs stériles. Entouré par sa fille, ses fils et ses brus, le fermier Ty Ty a toute l'ampleur d'un patriarche, d'un seigneur débonnaire qui contemple avec l'innocence des premiers âges les multiples fornications dont sa maison est le théâtre. Il rêve du trésor qu'il croit enfoui dans sa propriété et ne redescend en ce monde que pour prononcer des paroles pleines de sagesse et lever le bras dans un geste de malédiction quand le sang coule sur sa terre.

Semon Dye, le héros de *Journeyman* est prédicateur ambulant. Il va de village en village, et, sous prétexte d'évangélisation, soutire aux paysans non seulement leurs écus, mais leurs femmes. Il possède tous les vices que Rabelais attribuait aux moines. Il est brutal, ivrogne et lubrique. L'Orgon de ce Tartuffe s'appelle Clay Horey. Dene, sa toute jeune femme, moins chaste qu'Elvire, court aussi des dangers plus grands. Le roman se termine sur une scène d'orgie érotico-mystique qui eût ravi Octave Mirbeau. C'est un ouvrage plus inégal que les deux romans précédents. Par suite, c'est celui qui montre le mieux les défauts de M. Caldwell romancier. Chacune des scènes, prise séparément, est excellente (si l'on excepte la fin, d'une brutalité beaucoup trop hâtive). Toutes sont nées d'un geste que l'auteur a saisi et dont il a tiré tout le parti possible. Mais, entre chaque prise de vue, Erskine Caldwell ne sait plus trop que faire. D'où des répétitions, des lenteurs, du remplissage. Son coup d'œil cinématographique le dispose mal à l'analyse. Il est en cela aux antipodes de William Faulkner qui n'est jamais meilleur que lorsqu'il scrute lentement, et jusque dans les moindres détails, la psychologie de ses monstres.

En revanche — et c'est là où réside, je crois, sa véritable originalité — Erskine Caldwell échappe aux préoccupations habituelles des romanciers américains d'hier et d'aujourd'hui :

le désir de choquer et le désir de réformer. Comme la plupart des écrivains de sa génération, il a mené la vie d'un héros picaresque. Né en Georgie, en 1903, il a travaillé dans sa province natale comme garçon de ferme et scieur de long. En Tennessee, il a récolté du coton, à Charlotte, dans la Caroline du Nord, et à Houston, dans le Texas, il a écrit, pour des journaux, la chronique des livres. A Philadelphie, nous le trouvons garçon de café et machiniste dans un beuglant, à Wilkes-Barre, il est cuisinier au buffet de la gare, et, à Allentown, il fait partie d'une équipe de foot-ball professionnelle. On ne saurait donc s'étonner qu'il voie la vie comme Guzman de Alfarache ou Gil Blas, et son art, par suite, n'est pas sans analogie avec celui d'un Mateo Aleman ou d'un Le Sage. Même impassibilité, même cynisme amusé. Caldwell décrit ce qu'il voit et ne prend pas parti.

Parce que l'œuvre d'Erskine Caldwell est osée, violente et macabre, on a tendance à joindre son nom à ceux d'Hemingway et de Faulkner. Or, il me semble que rien n'est plus différent de l'art d'Hemingway que l'art de Caldwell. Chez l'auteur de l'*Adieu aux Armes*, tout (et surtout les audaces) est artifice. Caldwell, au contraire, est d'une ingénuité désarmante. Ses personnages ne posent jamais pour la galerie et, s'il leur arrive de prendre des postures indécentes, ce n'est pas, comme chez Hemingway, pour faire sursauter les dames prudes, mais parce que, psychologiquement proches de l'animal, ils aiment, vivent et meurent à la manière des animaux. Caldwell ne prête à ses héros que les aventures qu'ils exigent. Par là, il fait preuve d'une maturité d'esprit qui lui permet d'éviter le reproche de jouer à l'enfant terrible ou d'imiter les polissons qui crayonnent sur les murs des dessins obscènes. Son impudeur a quelque chose d'innocent, de profondément instinctif. A la différence de William Faulkner, Caldwell ne s'embarrasse pas des notions de péché. Ses personnages en parlent cependant, comme ils parlent de Dieu, mais c'est de la façon la moins orthodoxe. A ce point de vue, *God's little Acre* est le livre le plus révélateur. C'est le seul où l'auteur, par la bouche de Ty Ty, laisse entrevoir sa philosophie. « On nous a joué un sale tour, dit-il, Dieu nous a mis dans le corps d'animaux, et il prétend que nous agissions

comme des hommes. On devrait vivre comme Dieu nous a faits pour vivre. Réfléchir en soi, sentir ce qu'on a en soi, c'est ça la vraie façon de vivre. La vie, c'est ce qu'on sent... C'est dommage que les gens n'aient point le bon sens que les chiens apportent en naissant. »

Cette glorification de l'instinct n'a pas été sans influencer la littérature américaine de ces trois dernières années. Un an après *God's little Acre*, Virginia Lincoln publiait *February Hill*, excellent roman d'un humour cynique de haut goût. En 1935, ce fut *Tortilla Flat* de John Steinbeck, et, tout récemment, *The Fish on the steeple* d'Ed. Bell. Dans ces trois ouvrages, l'influence de Caldwell n'est pas douteuse. On y retrouve son objectivité, sa candide effronterie, et surtout cet amoralisme qui fait de lui un véritable novateur dans un pays où l'on aime encore tant prêcher.

MAURICE EDGAR COINDREAU

*
* *

VINGT ANS DE JEUNESSE, par *Maurice O. Sullivan*, traduit par *Raymond Queneau* (Editions de la N. R. F.).

Il nous est souvent arrivé de dire, à des amateurs ou plutôt à des prétendants malheureux en littérature : « Ne vous découragez pas : chaque homme a un livre à écrire, un livre qui le contienne lui-même. Il s'agit seulement d'être sincère et sans aucune prétention. La nature, en faisant qu'aucun homme ne ressemble à aucun autre, vous a donné ainsi plus d'originalité que l'art ne vous en donnerait. » Malheureusement bien peu suivent ce conseil. On croirait que la plume et le papier rendent fou. Il n'y aurait pourtant pas de lecture plus saine, ni plus attachante, que ces Vies des hommes obscurs, que nous avons souvent rêvé d'opposer aux Vies des hommes illustres.

Voici pourtant l'un de ces livres, parfaitement sincère, sans nulle prétention. Un jeune pêcheur d'une île perdue d'Irlande entre dans la police. Ame joyeuse, dont la santé et le contentement physique font l'équilibre naturel ; passage facile de l'étonnement au rire, poésie spontanée des souvenirs les plus lointains, bonne humeur sur lui-même et sur son amour-propre. Cette vérité si complète, si fraîche et si proche de

nous devrait bien servir de leçon à tous ceux qui nous peignent des humbles pleins de refoulements et de grondements souterrains, profonds et mornes comme des puits sans eau. Mais peut-être y a-t-il, dans ce livre, trop de santé.

JEAN PRÉVOST

*
* *

LES ARTS

ENCORE CÉZANNE

à Jean Lurçat.

Il me faut signaler aux optimistes qui pensent que la consécration de Cézanne est une affaire entendue en France et que sa gloire est définitivement installée dans ce pays, l'article que M. Despujols, grand prix de Rome et professeur à l'Académie Américaine de Fontainebleau a publié dans le journal hebdomadaire « Choc » du 3 septembre 1936. Cet article, d'une violence inouïe, dénonce « le scandale Cézanne » et oppose une fois de plus, dans un pathos inconcevable, l'Académisme rayonnant, dépositaire de « l'humanisme traditionnel », à « l'écœurante pouillerie du maître d'Aix » ! Il y va, paraît-il, du « salut de l'art français », de dénoncer que le « bluff » Cézanne, monté par un gouvernement des gauches n'a d'autres buts que « l'avilissement artistique de tout un peuple et de tous les peuples ». On croît rêver, ou plutôt ne croirait-on pas entendre sonner la forte voix rédemptrice d'Hitler ?

Lors des passionnantes réunions organisées par la Maison de la Culture à la Salle Poissonnière, on a assisté, de la part des jeunes, à un réquisitoire modéré certes, et fait en termes courtois, contre les pommes de Cézanne. Ce n'est pas le moment de soutenir que le drame humain peut se refléter aussi bien dans un paysage ou une nature morte que dans une scène des rues, que le tragique quotidien est dans le langage plus encore que dans le sujet, mais c'est peut-être celui d'attirer l'attention des jeunes artistes révolutionnaires sur le danger qu'il y aurait, condamnant le compotier Cézannien, à paraphraser les abominables déclarations par lesquelles, outre-Rhin, on enraye systématiquement les plus généreuses manifestations de l'esprit. On peut, on doit sans doute gourmander les artistes vivants

sur la déraisonnable et paresseuse audience qu'ils accordent encore au culte exclusif de la nature morte décorative, (c'est-à-dire vidée de tout contenu dramatique), mais il semble qu'il serait adroit, à un moment où un gouvernement des gauches essaie de restaurer une hiérarchie des valeurs, de ne pas brouiller l'horizon où ces valeurs viennent à peine de se profiler. Il doit y avoir des héros tabous : Cézanne d'abord, Seurat, Van Gogh, Manet, Renoir, Gauguin et le Degas de la fin. On peut chicaner à perte de vue sur les différentes façons de continuer leur tâche émancipatrice (c'est-à-dire traditionnelle, dans le plus beau sens de ce mot adultéré), mais de grâce, assez de procès contre ces génies auxquels on ne voit pas encore un successeur authentique.

Déjà, dans ce pamphlet, que tout le monde doit lire, il est dit de cette exposition qui a lieu « sous l'hégide (*sic*) du Front populaire », ceci, qui est excessivement astucieux : « Comment s'imaginer que la masse saine des travailleurs puisse jamais gober la pilule d'un art conçu par un détraqué, pour une minorité de détraqués ? » Faites la moindre réserve au sujet de l'œuvre de Cézanne, et vous tendez la perche à tous les officiels prêts à profiter de l'ignorance de la masse, pour lui offrir, accommodées à la sauce « blanche » de l'Ecole, les plus monumentales, les plus *exactes* compositions populaires, où tout le monde pourra se reconnaître, enfin !

Il ne faut pas oublier que les pompiers travaillent avec délices sur les grandes surfaces : quelle résistance trouveraient-ils à leur prurit pictural puisque, ignorant absolument ce qu'est la peinture, ils ne sont arrêtés par aucun scrupule ? Il ne faut pas oublier que peindre, au sens noble du mot, *consiste d'abord à se poser un problème d'ordre spécifiquement plastique et coloré.* Le problème technique essentiel de Cézanne fut de suggérer le volume, la profondeur, sans les imiter. Il le résolut, j'ai essayé de l'expliquer, par la substitution, au clair et au sombre, du chaud et du froid, *portés à leur degré de saturation maxima.* Cette conception, aboutissement génial de toutes les recherches des coloristes traditionnels, supprime le *ton local*, pont aux ânes de tous les décorateurs de grandes surfaces [1] et

1. Le fétichisme du ton local, l'amour exclusif des lumières (claires) et des ombres (sombres), ressortissent à ce goût français pour l'exactitude dans le

ralentit la production par les soins qu'on est obligé d'accorder aux modulations du ton. Cette préoccupation primordiale des peintres dignes de ce nom, M. Despujols la dénonce, bien entendu, et en quels termes !

« Comme il poursuit la localité en l'assommant, il poursuit en fait la quadrature du cercle... De toutes façons, il n'atteint jamais le volume par la voie la plus noble qui est celle du drame entre l'ombre et la lumière... la peur du ton local, phobie des impressionnistes qui, sous prétexte de faire vivre un ton, le détruisent à distance en le zébrant de sa complémentaire..., d'où l'impossibilité manifeste pour ce peintre d'aborder les grands formats. » Nous y sommes ! Si la masse populaire réclame des décorations dignes d'elle, elle devra s'adresser aux seuls fournisseurs patentés : les Artistes français, héros du ton local, en tête desquels s'inscrivent MM. Despujols et Poughéon (dont on pouvait voir au dernier « Salon » une immense tartine, destinée, horreur ! à la décoration de la Mairie de mon cher XIVe).

J'ai peut-être cité un peu longuement un texte qui ne mérite que le mépris. Si je le dénonce ici, c'est qu'il constitue un des premiers manifestes d'une secte qui, si elle arrivait au pouvoir, anéantirait le merveilleux travail de libération qui s'est accompli de 1900 à nos jours et rétablirait l'absurde et ignoble esprit du fameux *Salon de Bouguereau*. Gounod, son frère, rôde déjà autour de nous de façon inquiétante, par les soins étourdis de quelques jeunes musiciens : ses airs encombrent certains salons mondains ; or, leur place est dans les boîtes à musique et les dessous de plat à répétition ; celle de Bouguereau et de ses disciples, si versés dans « le noble art de l'ombre et de la lumière », est dans l'album de cartes postales érotiques.

ANDRÉ LHOTE

*
* *

« rendu » intégral des objets, que j'ai signalé dans mon article précédent. Remplacer le bleu du ciel par un noir nuancé, ou le noir d'une ombre par un bleu clair, c'est commettre un véritable vol, que le bourgeois de chez nous n'est pas encore prêt à tolérer.

REVUE DES REVUES

S'IL FAUT ÉCRIRE ET POURQUOI

Ernest Hemingway a donné son « Art d'écrire ». C'est la *Lettre de la Haute Mer*, qui a paru dans *Esquire* (octobre). Par exemple :

Mice. — Qu'entendez-vous au juste par bien ou mal écrire ?

Votre Correspondant. — Bien écrire, c'est écrire vrai. Si un homme invente une histoire, celle-ci sera vraie en proportion de la somme des connaissances qu'il possède sur la vie et aussi de son plus ou moins de conscience ; de sorte que lorsqu'il invente une chose, elle ait toute l'apparence de la vérité. S'il ne sait pas de quelle façon les gens pensent et agissent, la chance pourra le tirer d'affaire pendant un certain temps, ou bien il pourra écrire des contes fantastiques. Mais s'il continue à écrire sur un sujet qu'il ne connaît pas à fond, il se surprendra bientôt à tricher. Et s'il se met à tricher, il ne pourra plus écrire honnêtement.

Mice. — Parlez-moi un peu des moyens mécaniques.

V. C. — Ecoutez. Quand vous commencez à écrire, c'est vous qui avez tout le plaisir et le lecteur, aucun. Vous pouvez donc tout aussi bien vous servir de votre machine, c'est tellement plus commode et vous vous amuserez aussi bien davantage. Après que vous avez appris à écrire, il s'agira de tout transmettre au lecteur, chaque sensation, chaque vision, chaque sentiment et chaque émotion. Pour y arriver, il vous faudra retoucher ce que vous avez écrit ; si vous écrivez d'abord au crayon vous aurez trois occasions différentes de voir si le lecteur reçoit bien tout ce que vous avez l'intention de lui donner.

Mice. — Combien de pages devrait-on écrire par jour ?

V. C. — Le mieux est toujours de s'arrêter pendant que ça marche bien et de ne plus penser à votre histoire, de ne plus vous en préoccuper jusqu'au moment où vous vous remettrez à écrire le lendemain. De cette façon, votre subconscient travaillera tout le temps.

Mais Orage rapporte dans ses *Entretiens avec Katherine Mansfield* que Katherine Mansfield, mécontente de son œuvre, cherchait tout autre chose :

Quelques mois avant d'entrer à l'Institut Gourdjieff de Fontainebleau, Katherine Mansfield me confia qu'elle ne pouvait plus relire aucun des contes qu'elle avait écrits sans mécontentement. « Il n'y en a pas un seul, me dit-elle, que j'oserais montrer à Dieu. »

J'ai eu avec elle bien des conversations à ce sujet du jour où

je fis sa connaissance et surtout pendant les mois qui précédèrent sa mort. Supposons, disait-elle souvent, que je puisse arriver à écrire comme Shakespeare. Ce serait merveilleux, mais après ?... L'art littéraire, même à son point le plus élevé, manque encore de quelque chose. La littérature, ce n'est pas suffisant...

— J'ai bien souvent commencé, me dit-elle plus tard, mais je ne suis pas encore prête, paraît-il. Pourtant mon idée est assez nette, et un jour je la ferai aboutir. Tenez, voici un exemple. Je ne dis pas que j'écrirai jamais cela, mais c'est pour vous donner une illustration. Deux êtres deviennent amoureux l'un de l'autre et s'épousent. L'un d'entre eux, peut-être les deux, ont déjà eu auparavant des affaires sentimentales dont les débris s'attardent comme des spectres à leur nouveau foyer. Tous deux voudraient oublier, mais les spectres errent encore autour d'eux. Comment présenter cette situation ? D'habitude, un écrivain comme la regrettée Katherine Mansfield apporte à l'étudier son attitude passive, partiale et pleine de ressentiments, et le résultat sera une de ses fameuses esquisses satiriques, qui renforcera chez ses lecteurs son propre point de vue.

Mais moi, je la représenterais, cette situation, d'après mon point de vue actuel, comme un épisode courant de chasse aux fantômes. Grâce à un certain changement qui s'est opéré en moi, je vois dans une telle situation toutes les occasions d'employer et d'exercer l'intelligence, l'esprit d'invention, le courage, l'endurance, en somme toutes les vertus du héros et de l'héroïne les plus séduisants. Songez donc à la subtilité qu'il s'agira de déployer pour maintenir un amour réciproque, que tous deux souhaitent naturellement et sincèrement comme il va de soi. Songez à leurs efforts pour neutraliser ces fantômes l'un chez l'autre, et réciproquement. Supposons qu'ils traitent l'amour et la vie comme un art ; j'aperçois là une matière si propre à exercer la subtilité d'observation, qu'Henry James lui-même pourrait arriver à paraître myope. D'ailleurs, pas une seule qualité n'aurait à demeurer nécessairement inemployée, mais toutes les facultés de l'artiste pourraient être appelées à jouer.

— Et vous voyez réellement le chemin à suivre pour écrire de nouvelles histoires grâce à cette idée ?

— Je vois le chemin, mais il me reste encore à le parcourir.

Quelques semaines plus tard, Katherine Mansfield était morte.

(*Traduit par* Madeleine DU GINESTET.)

CORRESPONDANCE

André Gide nous communique la lettre suivante :

A Monsieur Lucien Combelle, rédacteur en chef de « *Arts et Idées* ».

Cuverville, 16 *Octobre* 36.

Monsieur,

Votre jeunesse a commencé lorsque a fini la mienne. La sympathie que m'ont témoignée ceux de votre génération a été la récompense d'une longue attente que vous avez pu ignorer. Peut-être avez-vous eu cette illusion que l'accueil que ceux de votre âge faisaient à mes livres avait toujours existé. Vous n'avez pas à connaître la longue indifférence à mon égard de ceux qui vous ont précédés. Ce que je disais à Moscou, j'aurais aussi bien pu le dire en France ; et je l'ai dit : j'écrivais pour ceux qui devaient venir et qui maintenant sont venus ; non point particulièrement pour les jeunes gens de l'U. R. S. S., mais pour cette génération qui suivit la mienne, sans nulle exclusion des Français, il allait sans dire. Cela me paraissait si évident que je n'avais pas cru devoir spécifier. Votre lettre me fait comprendre que l'on pouvait s'y méprendre. Je le regrette. Mais croyez bien que je suis incapable d'une aussi noire ingratitude, et qui mériterait en effet vos sourires.

Bien cordialement.

ANDRÉ GIDE

P.-Sc. — J'étais en voyage lorsqu'a paru l'article du *Figaro* auquel vous faites allusion et n'ai pu encore en prendre connaissance ; mais, relisant le texte incriminé que vous citez à votre tour (traduit du français en russe, puis retraduit du russe en français) et le comparant à mon texte premier, je m'aperçois de nombreux changements, et en particulier de celui-ci, qui m'explique soudain votre erreur : « la solitude et l'incompréhension qui m'entouraient *auparavant* (id est : avant l'accueil des jeunes gens de l'U. R. S. S.). Mais j'avais écrit : « qui m'entouraient d'abord » (id est : au début de ma carrière). J'ai l'intention de redonner ce petit discours, en appendice au livre sur l'U. R. S. S. que vous pourrez lire bientôt. Vous jugerez si ce discours mérite votre étonnement, vos sourires. Je n'ai pas attendu votre lettre ouverte pour écrire, dans ce livre, que je me refusais à assumer la responsabilité de textes ayant passé par l'épreuve d'une double traduction, parfois extraordinairement déformante.

A. G.

*

M. Jacques de Lacretelle nous écrit :

Cher ami,

Je lis dans le dernier numéro de la *N. R. F.* l'article de Thibaudet où il est question de ma famille. Puis-je vous signaler une erreur ? Les Lacretelle, qui sont bien venus de Lorraine en Bourgogne, comme le dit Thibaudet, n'ont jamais été protestants. C'est du côté maternel seulement que l'on peut me rattacher à une souche calviniste.

Je ne considère pas cela comme un point d'histoire. Je vous écris simplement comme je l'eusse fait à l'excellent Thibaudet, qui avait un égal souci des petites choses et des grandes, pourvu qu'elles fussent vraies.

Bien cordialement à vous.

JACQUES DE LACRETELLE

5 octobre.

*

M. Marcel Thiébaut nous écrit :

Paris, le 6 Octobre 1936.

Monsieur le Directeur,

M. Julien Benda, dans une « Note » de la *N. R. F.* parue le 1er octobre, expose à vos lecteurs qu'il distingue deux nationalismes : un qui « a tout son respect », un autre qui « a tout son dégoût » — et déclare que dans un article des *Débats* je l'ai invité « au nom de la logique » à « honorer » très spécialement celui des deux nationalismes qu'il méprise.

N'ayant rien dit de semblable, je vous serais reconnaissant, Monsieur le Directeur, de publier cette rectification.

Je m'étais arrêté dans le *Journal des Débats* devant ces deux phrases de M. Benda : « Le Nationalisme fait le jeu des nullités. D'où son éternité. » Je m'étonnais (et je m'étonne encore) que l'auteur de l'*Esquisse d'une histoire des Français dans leur volonté d'être une Nation* en fût venu sans crier gare à l'idée que le nationalisme ne dure que grâce à la protection des imbéciles, ce qui laisse à penser que c'est un produit « pour imbéciles ».

M. Benda a « précisé » dans votre revue qu'il y avait nationalisme et nationalisme et que le même mot lui servait à désigner tantôt un sentiment louable, tantôt un méprisable. On regrette qu'il n'ait pas indiqué plus clairement auquel il songeait dans la circonstance. Mais enfin le lecteur n'a qu'à s'incliner devant son choix, et, puisque M. Benda nous fait nettement savoir maintenant qu'il ne songeait qu'au mauvais nationalisme, c'est donc que le premier de ses aphorismes doit être entendu dans le sens suivant : « Le nationalisme des nullités fait le jeu des nullités. » Manifestement il n'y a rien à objecter à cela. On peut seulement s'étonner que M. Benda ait jugé utile d'affirmer une vérité aussi évidente.

Quant au second aphorisme : « D'où son éternité », j'aperçois maintenant qu'il doit avoir un sens auquel j'avoue que je n'avais d'abord pas pensé. M. Benda veut dire sans doute que le nationalisme des idiots est appelé seul à survivre, par opposition à celui des gens intelligents, réservé, lui, à une mort déplorable. Quelle modestie de la part d'un clerc aussi célèbre d'accorder plus de force à la sottise qu'à l'esprit, plus de durée au nationalisme des « calicots » qu'au sien propre !

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments dévoués.

MARCEL THIÉBAUT

L'AIR DU MOIS

CE QUI MEURT EN ESPAGNE

L'Espagne est vide et pleine. Des lieues de solitude et puis de gros villages grouillants d'enfants et d'adolescents. C'est un pays de pauvreté, de jeunesse et d'ingénuité comme la Russie et l'Italie ; ce n'est pas un pays de vieillards cossus et narquois comme la France.

La campagne espagnole est triplement solitaire. Solitude où la laisse une population qui n'a pas vingt millions d'âmes et qui se ramasse par gros pelotons sensibles dans les villages et les villes ; solitude de friche ; et solitude au loin propagée par le terrible génie de ses foules.

Les littérateurs avaient raison : pays de sang, de volupté et de mort ; pays où la course de taureaux n'est pas une réminiscence, mais un rite vivant, pays où la vie primitive baigne encore à plein corps dans la terreur et la fascination de tuer et d'être tué.

Sur ce vieux tapis de cirque, ce vieux tapis beige hérissé par places en cet automne des piquants des chaumes et qui étend à l'infini son déroulement sur la plaine et la montagne — (quel est cet énorme clown ou démon tremblant de peur, de stupre et de passion pure qui se roule sous ce tapis et qui lui fait ces bosses monstrueuses ? Tu l'as connu, Goya) — j'ai vu la peur planer jour après jour. Une peur sans nom et sans fin, une peur métaphysique qui voit des signes épouvantables dans les abîmes de l'être, qui n'a jamais trouvé un aliment suffisant dans les mythes tragiques du christianisme, une peur plus que pascalienne, une peur de désert, une peur plus cruelle que celle d'Afrique parce que plus nourrie de formes.

La peur au petit jour se lève chaque matin sur l'Espagne et elle tue tard encore dans la nuit. On tue parce qu'on a peur, et il n'y aura jamais assez de sang pour étancher une peur pareille. Et le rut non plus sur tant de femmes simples et profondes ne peut l'étancher.

L'Espagne sommeillait depuis quelques siècles. Elle nourrissait au jour le jour de meurtres individuels, de chansons déchirantes et de massacres tauromachiques sa farouche frin-

gale. Cette fringale qui a dévoré l'Amérique dans des équipées nonpareilles, qui avait dévoré les Maures, qui a manqué anéantir l'Europe au temps de « cette vieille infanterie d'Espagne ».

Et voilà, vous lui avez mis aux mains, à cette fringale, les armes modernes : théories et mitrailleuses. Déjà, le libéralisme et l'autoritarisme monarchique s'y étaient livré un combat absolu au XIX[e] siècle ; dans notre siècle, l'anarchisme y a trouvé son arène.

L'anarchisme ! Nous croyions qu'il était bien mort. Eh bien non, il aura trouvé en Espagne le lieu enfin de son explosion et de sa consommation. Cette énorme bombe promenée à travers l'Europe par tant d'intellectuels maigres, dépouillés de talent comme des anachorètes chrétiens — promenée sans qu'elle tombe si longtemps qu'on croyait qu'elle était en carton. Elle a explosé en Espagne.

Le monde nordique d'Europe semble avoir ignoré l'anarchisme, et même le monde tempéré d'Europe, en dépit de Stirner. Mais l'anarchisme a proliféré dans le monde méridional. C'est le bien des Italiens et des Espagnols. En Russie, certes, Bakounine a touché une réalité ; je vous en prends à témoins, milliers d'anarchistes massacrés par Lénine en 1918 ; mais c'est encore mieux le bien des méridionaux ; c'est *leur protestantisme*. Recherchez ce qu'on peut savoir des hérésies méridionales, catares, vaudois, albigeois et vous commencerez à comprendre.

Reconnaissez là aussi le fonds élémentaire de Luther et de Calvin : la réaction farouche contre une discipline hiérarchique, contre une discipline tombant de haut en bas, contre un consensus exprimé par une autorité personnifiée. Somme toute, l'Europe Nordique n'a pas connu l'anarchisme, parce qu'elle avait eu le protestantisme. Et en Russie, la passion anarchiste s'était infiniment assouvie dans toutes ces sectes non-conformistes traquées pendant des siècles. Elle est forte dans l'homme, cette défense folle, désespérée contre l'homme. La haine du sacré, du consacré, de l'autorité qui en se faisant reconnaître usurpe, qui se met sur la tête une couronne ou le capital de Marx ou une tiare. Le refus de l'exploitation spirituelle de l'homme par l'homme.

Drame plus aigu que celui de Moscou, que celui des vieux communistes balayés par le tzar Staline, drame qui dans huit jours sera noyé dans un dernier flot de sang. Alors l'État qui a tué la Religion mais qui a endossé son manteau magique régnera sans plus de conteste du fond des bagnes de Sibérie

au fond des arènes d'Espagne. Regardez le dernier spasme de l'individualisme spirituel en Europe.

DRIEU

LA QUESTION DE L'ÉLITE

C'est le cheval de bataille de l'opposition. Elle ne cesse de clamer à la démocratie pour l'en flétrir : « Avec votre stupide égalitarisme, vous méconnaissez l'élite. Vous lui refusez la place qu'elle doit nécessairement tenir dans toute société viable ».

Ce procès repose sur une confusion qu'il convient de dissiper.

La démocratie fait fort bien sa place à l'élite. Elle entend que tout citoyen, s'il a prouvé sa valeur, ou l'a seulement fait pressentir, puisse, quelle que soit son origine, occuper les hauts postes de l'Etat. C'est la base même du régime et les exemples pleuvent. Elle veut l'égalité au départ, mais seulement au départ, et admet fort bien ensuite les différences. En ce sens, elle fait sa place à l'élite infiniment plus que l'ancienne monarchie, où le manque de naissance empêchait l'homme supérieur, du moins en droit, d'accéder à certaines hautes fonctions [1] (voir dans les *Mémoires du Chevalier de Quincy* l'amertume d'un officier de talent auquel sa petite noblesse interdit les hauts grades), cependant que la vénalité des charges lui fermait d'autres postes s'il était sans fortune. Non seulement la démocratie n'empêche pas l'utilisation de l'homme d'élite, mais elle est le seul régime qui, en théorie, la permette. C'est de quoi tout juge de bonne foi conviendra.

Seulement cette élite à laquelle la démocratie, par essence, fait sa place est l'*individu*-élite. Or l'élite dont nos antidémocrates veulent le règne est tout autre chose : c'est la *classe*-élite. Pour eux, il existe une classe — la bourgeoisie, la classe des possédants — qui, *par définition, préalablement à la preuve,* constitue l'élite, et c'est dans cette classe et dans elle seule qu'un Etat digne de ce nom doit prendre ses chefs d'offices. Si ce n'est pas là ce qu'ils appellent l'élite, et qu'ils reprochent à la République d'ignorer, j'attends qu'ils m'expliquent leur pensée,

***

Cette conception de l'élite comporte chez ceux qui l'adoptent

1. L'édit de 1751 exigeait pour l'admission à certaines écoles des preuves de noblesse remontant au moins à cent ans. (Remis en vigueur par la Restauration).

certaines doctrines qu'ils n'avouent pas toujours et qu'il est bon d'expliciter.

Elle implique que l'Etat reconnaisse la valeur de l'*hérédité*, la valeur du fait, pour un homme, d'appartenir par sa naissance à ce monde élu ; qu'il reconnaisse cette valeur en elle-même, avant toute enquête sur le mérite personnel du sujet. Sachons le voir : le grand grief des hautes classes contre la République (quelques-uns en conviennent) est qu'elle refuse d'admettre les droits légaux de l'hérédité.

La chose est nouvelle chez la bourgeoisie. Sous la Restauration, le ministère Villèle proposa une loi tendant à créer dans l'Etat une classe de privilégiés de la naissance, les bénéficiaires du droit d'aînesse, les « aînés ». C'est la seule manière, disait-il (avec raison), de s'opposer aux progrès quotidiens de la démocratie. La bourgeoisie s'opposa violemment à cette loi et l'empêcha de passer. Aussi bien, quand Louis XIV prenait ses hauts fonctionnaires parmi des gens de mince extraction mais dont la valeur personnelle lui semblait réelle, la bourgeoisie applaudissait. C'est qu'alors elle avait à imposer son empire, tandis que maintenant il est fondé — et menacé.

Comme il sied, la naissance qu'exige cette bourgeoisie pour qu'on relève de l'élite ne requiert pas le titre, mais l'argent. C'est exactement la naissance telle que la concevait la monarchie censitaire de Louis-Philippe. Notons encore que la bourgeoisie entend que cette élite soit sa propriété, qu'elle le soit pour toujours, que le peuple n'y puisse jamais entrer. C'est la barque qu'évoque André Gide, dont les occupants coupent les mains de ceux qui tentent d'y monter. A cet égard est significative sa haine pour l'école unique. Un de ses plus fidèles mandataires, M. le docteur Mauriac, doyen de la faculté de médecine de Bordeaux, s'écriait récemment (*Chronique filmée du mois*, mai 1936) qu'il était scandaleux que l'instruction fût aujourd'hui gratuite... On ne saurait mieux signifier que l'instruction doit être le monopole de ceux qui ont le moyen de la payer.

Au vrai, la bourgeoisie estime que l'élite est quelque chose d'inchangeable, de fatal, d'indépendant de la volonté de l'individu, comme une espèce zoologique. Un autre de ses représentants, le docteur Alexis Carrel, prononce que le prolétaire mérite sa condition inférieure en raison de son hérédité. Exactement comme le mouton mérite, pour la même raison, d'être mangé par le loup. En ce sens, la bourgeoisie est raciste. Il est évident que, là encore, si l'on conçoit ainsi l'élite, la République la méconnaît.

La bourgeoisie ne peut pas ne point convenir que les membres de cette race d' « élite » sont parfois de vrais déchets. Elle s'en tire alors ainsi. Un de ses champions, dont le fils est un débile notoire, me disait un jour : « Il y a, dans les grandes familles, des éclipses ; il faut savoir les supporter. » Le plus pur est ce mot de J. de Maistre (*Lettres et Opuscules*, II, p. 374) : « Un mauvais souverain ressemble à une grêle qui tombe d'en haut et qu'il faut laisser passer. » (Remarquez *qui tombe d'en haut*). Évidemment, la démocratie ne la laisse pas toujours passer.

Le grand grief des bourgeois contre la République est, dis-je, qu'elle refuse d'admettre les droits légaux de l'hérédité. Je dis *légaux*. Car, dans les mœurs, la République reconnaît fort bien la valeur, souvent indéniable, de l'hérédité ; elle sait fort bien, quand un jeune homme a satisfait aux concours, lui donner le pas sur ses *ex-æquo* s'il descend d'une famille où l'emploi qu'il brigue est comme de tradition, d'une famille de militaires, de magistrats, de diplomates ; elle sait fort bien admettre là comme de vraies dynasties. Mais ce que la bourgeoisie veut, c'est la reconnaissance *légale* de l'héritier, de sa priorité aux offices. Cela, en effet, la République ne le connaît pas.

La bourgeoisie entend que cette élite *gouverne*. Elle reprend à son compte la vieille doctrine des corps intermédiaires, chère à Montesquieu, selon quoi quelques familles eussent été les vrais maîtres de la France et contre laquelle les rois, comme la République d'aujourd'hui, se sont toujours élevés. Là encore, sachons le voir, l'élite qu'elle veut serait une nouvelle féodalité. [1]

Telle est la conception de l'élite selon l'antidémocrate : une *classe*, dont les membres seraient présumés des hommes de valeur du seul fait qu'ils relèvent de cette classe, et à laquelle revient de droit le gouvernement de la nation. Bien entendu, il n'avoue pas cette conception et la masque sous le reproche, encore une fois parfaitement faux, qu'il assène à la République de ne pas faire sa place à l'individu élite. J'espère avoir aidé mon lecteur à lui arracher cette équivoque.

JULIEN BENDA

VUE CAVALIÈRE DE VENISE

J'ai vu Venise cet été pour la première fois. Je n'ai pas été déçue. Les gondoles m'ont fait bien plaisir et m'ont paru à la hauteur de leur fable. Et j'ai ressenti un sentiment que je

1. « Répétons que la monarchie n'est ni universelle ni éternelle. L'éternel, l'universel, c'est le gouvernement des familles : l'hérédité. » (Ch. Maurras, *Dictionnaire politique et critique*, t. II, p. 199.)

n'attendais pas : celui du futur. J'ai compris pourquoi le futurisme était né en Italie. Cette vieille ville, au lourd passé, aux petits dessins, à l'odeur forte, montre dans l'essentiel de si larges perspectives qu'on en est hors du temps. On trouve là, mieux qu'ailleurs, la preuve que les difficultés sont les meilleurs artisans des grandes destinées. La plupart des cités ont pris des emplacements commodes, d'accès facile. Venise bâtie sur l'eau, élément mobile et perfide pour l'humain, a trouvé dans l'eau les principes d'une jeunesse perpétuelle. Nulle ruine dans cette ville où tout est conservé, restauré de manière excellente ; le présent y est simplement la reproduction de l'ancien, mais c'est vivant et bien présent parce que, justement, l'idée de s'en tenir toujours à ce qui est, sans introduire d'éléments nouveaux, fait que rien ne semble vieux.

Quelque chose, cependant, m'a déçue : c'est les fameux palais du Grand Canal. Ces palais devant lesquels on prononce les noms de Byron, de Wagner, et quelques autres, montrent une architecture sans finesse ; la sempiternelle rosace qui les orne presque tous est le signe de peu d'esprit ; certains ont une mine indéfinissablement foraine.

Oui, l'architecture vénitienne, dans l'ensemble, est plutôt médiocre ; ses surfaces uniformes ont besoin d'or, de mosaïques, de bas-reliefs, de statues. Il y a tout cela Place Saint-Marc à profusion. Mais c'est curieux à dire et même à penser, la Place Saint-Marc pourrait s'en passer. Ce qui fait la beauté de la Place Saint-Marc, c'est qu'elle approche la mer comme on approche une divinité, en l'écoutant, en s'agrandissant, en se haussant. Elle est commandée par quelques motifs simples et heureux : l'immense rectangle de la place ; les trois mâts qui se dressent au fond ; les coupoles de la basilique soulevées comme des seins ; la montée soutenue du Campanile aux pierres muettes ; l'insurgence contre le ciel des *Mori* pareils à des ouvriers-corsaires ; la vibration atomique des pigeons — et sa Piazzetta qui parle à la mer.

C'est ce magnifique lieu d'Europe qui m'a donné la sensation d'être dans une ville future, une ville d'utopie à la Wells, où un grand élément — la lumière ou l'eau — est maîtrisé par l'homme et lui transfuse son rythme. Les hommes vivent plus simplement, plus subtilement, moins malheureux. Je pensais, je ne sais pourquoi, car en fait il n'y avait aucun rapport, à certains films soviétiques. Je voyais partout la foule menue, serrée, joyeusement affairée, pareille au peuple des pigeons.

ADRIENNE MONNIER

LE ROMAN D'UN TRICHEUR

La carrière cinégraphique de Sacha Guitry est curieuse. Il a commencé par déblatérer dans une tournée de conférences contre « le théâtre en conserve ». Puis, il a tourné un *Pasteur* qui donne une cruelle notoriété à l'idée que l'auteur se fait de la science (« Pasteur est allé communiquer ses travaux à un contradicteur qui réclamait des précisions », dit l'un des personnages. « Quelle impudence ! Comme si on ne devrait pas croire un tel homme sur parole ») et une comédie, *Bonne chance*, écrite pour l'écran, dont le scénario et le dialogue ne manquent pas d'ingéniosité, mais dont la mise en scène est déplorable. Suivit *le Nouveau Testament*, exemple affligeant de ce que donne à l'écran l'enregistrement photo-phonographique d'une pièce de théâtre avec son dialogue de théâtre, jouée par des acteurs de théâtre dans des décors de théâtre. Voici que Sacha Guitry nous donne maintenant une œuvre qui rompt délibérément avec toutes les conventions du cinéma — et même avec celles de l'art dramatique : *Le roman d'un tricheur* consiste essentiellement dans un récit fait par un personnage invisible et illustré par des scènes de films muets.

Ce que l'auteur a voulu faire, c'est filmer un roman comme il avait déjà filmé une pièce, en forçant l'appareil de prise de vues à se plier aux exigences du récit, comme il l'avait obligé à suivre les rebondissements d'un dialogue scénique. (Ce que Sacha Guitry ignorait à coup sûr, c'est que les Américains avaient déjà fait une tentative de cet ordre : *The power and the glory* de William R. Howard, représenté en France sous le titre de *Thomas Garner).*

En réalité, *le Roman d'un tricheur* ne donne pas du tout l'impression d'un roman, mais d'une conférence. Sacha Guitry l'a bien senti : L'artifice qui consiste à représenter le tricheur écrivant ses mémoires à la terrasse d'un bistro ne justifie pas le ton de ses confidences ; bon gré, mal gré, on a dû fournir à ce bavard un auditoire — le garçon de café, des consommateurs bénévoles — pour faire passer tels de ses propos.

D'autre part, les modifications apportées au texte des *Mémoires d'un tricheur*, tels qu'ils ont été publiés, sont peu nombreuses. Mais ce sont les meilleurs moments du film, car ce commentaire perpétuel, qui est un peu monotone lorsqu'il s'applique à des images neutres, peut souligner d'une manière piquante les intentions d'un montage de vues pour lequel il

est prévu. C'est le cas, par exemple, de la description de Monaco. Je vous donne à penser de ce qui arriverait si un réalisateur s'avisait de composer un texte qui se prête à l'illustration par le film d'une manière aussi délibérée et aussi heureuse que la musique aux dessins animés. Ou bien encore si ce n'était plus une conférence, mais un véritable discours que viendraient doubler les équivalents plastiques de l'éloquence de l'orateur.

Quelles que soient les qualités du *Roman d'un tricheur*, elles s'effacent devant le mérite d'avoir doté le cinéma d'un nouveau moyen d'expression. L'auteur est le dernier à s'en être rendu compte : on annonce qu'il tourne *Mon père avait raison.*

DENIS MARION

LES PROPOS DE M. POLYPHÈME DURAND

D'AMPHITRITE AU DÉSESPÉRÉ

Après le déjeuner, nous résolûmes de faire quelques pas sur la route pour prendre le soleil. Nous étions en pleine campagne, entre des prés où de loin en loin frémissait un bouquet de peupliers dans l'air déjà glacé de novembre. — Je ne sais point du tout pourquoi tout à l'heure, et tandis que nous étions à table, dit M. Lalouette, vous vous êtes plu si souvent à évoquer les dieux de l'Olympe à la manière de certains de nos poètes d'autrefois qui pensaient qu'il était élégant de dire *Cérès* et *Bacchus*, quand tout le monde dit raisonnablement : *le pain* et *le vin*. Un litre de Bacchus, un crouton de Cérès... Votre honorable nom s'inscrit au palmarès. Vous avez déclaré, comme on servait le poisson : *Il convient, en l'honneur de cette sole frite, — Que nous mêlions Bacchus à la douce Amphitrite ;* or Amphitrite est la déesse de la mer, et l'eau qui emplissait nos carafes n'avait point été puisée aux gouffres des océans. Il eût fallu plutôt songer à l'une de ces Naïades qui étaient les divinités de nos fontaines. Mais je vous avoue, qu'à votre place j'aurais dit : *De nos civets, de nos fritures et grillades, — Bacchus, pour régner seul, écarte les Naïades.*

— Monsieur, répondit M. Polyphème Durand, vous me faites penser à ce vers d'André Chénier : « *Les grappes de Bacchus, ces rivales des eaux* », et, s'il se fût agi, dans notre repas, d'une truite frite, je n'eusse pas manqué de convier parmi nous quelqu'une de ces Naïades, qui gouvernaient nos rivières. Mais on nous offrait des soles, qui sont poissons de mer, et j'ai pensé qu'il convenait à leur sujet de n'oublier point Amphi-

trite, qui est leur souveraine, ainsi que vous l'avez très bien dit ; et comme, d'autre part, le cristal, sur notre table, n'enfermait aucune onde marine, je n'ai point manqué, dans le souci de rapporter ce qui est et de n'attribuer point aux hommes une boisson qui ne saurait leur plaire, de corriger, si je l'ose dire, cette Amphitrite, en précisant qu'elle était douce, afin que l'on pût en elle voir l'eau que nous buvions ; et j'ai peut-être réussi de la sorte à vous faire songer à une fameuse invention qui dispense nos marins d'encombrer leur navire de provisions d'eau, depuis que le génie des mortels a su trouver des machines qui, dans le vaisseau même et cependant qu'il vogue, distillent, si je le puis dire, l'eau de mer pour qu'on la puisse boire et rendent donc Amphitrite douce. Ne me reprochez point d'ailleurs, poursuivit-il, d'avoir, comme j'ai fait, et pour mon divertissement, nommé, dans ce festin, les dieux des siècles abolis, s'ils ne cessent, ainsi que les héros des temps fabuleux, de demeurer vivants aux mots que vous prononcez, Monsieur, tous les jours. — Pardonnez-moi, mais je n'ai point accoutumé de dire ni d'écrire, quand je parle à mes amis ni dans les lettres que je leur envoie, les noms de Mercure ni de Cérès.

M. Durand rêva pendant un instant et répondit :

C'est Mercure aux mercuriales ;
Dans la morphine, Morphée ; on
Retrouve Orphée en l'orphéon
Et Cérès dans les céréales.

— *Orphéon, Morphée ; on...* C'est un abus ! s'écria M. Lalouette. Et déjà, sans plus montrer aucun souci des dieux de l'Olympe dont nous nous entretenions, il tentait, lui aussi, de faire rimer trois syllabes et nous disait, au bout d'une minute, sur le propos d'un éléphant qu'il imaginait, les pattes dans l'eau, devant la mer : *Il faut d'un triple écho, Rime, que tu répondes, — Pour saluer les jeux de ce jeune éléphant, — Tandis que de sa trompe il menace les ondes, — Et les fend...* Attendez ! Trois syllabes, ce n'est rien ; passons à quatre en l'honneur du pélican : *D'un quadruple écho, Rime, il faut que tu répondes, — Lorsque pour des petits, à peine ailés enfants, — Père à plumes, tu tends un grand bec vers les ondes — Et les en fends !* — Quelle barbarie, s'écria M. Théodore Decalandre. Et ce père à plumes ! Vous aviez besoin de deux paires de syllabes, et *pélican* était trop court... — *Tu dardes, Pélican, ton grand bec vers les ondes...* répliqua M. Lalouette. Un instant !

supplia-t-il. Nous allons aller jusqu'à cinq : je vois d'ici le cerf, la biche et les zélés enfants faons...

Une automobile venait derrière nous, que conduisait un homme seul, qui paraissait avoir une quarantaine d'années et dont le visage était fort triste. Il semblait ne nous voir même pas, pendant qu'il nous dépassait dans sa belle voiture, mais il n'était pas à vingt mètres de nous qu'il laissait tomber une lettre en continuant sa course. L'enveloppe était blanche. Mme Baramel l'ouvrit, pâlit et rougit. Qu'est-ce ? Elle lut : « Un chagrin d'amour m'interdit de vivre davantage et pourtant la vie m'était belle. Avant que j'aie parcouru dix kilomètres, je ne serai plus. Il est aisé de jeter une voiture contre un arbre ou dans un ravin. Depuis l'aube, je roule, attendant de rencontrer des personnes qui n'aient point un visage trop barbare, pour leur jeter cette lettre. Qu'elle tombe aux mains que la destinée aura choisies. La personne qui la pourra présenter à mon notaire héritera de tous mes biens. Le caprice d'une femme me conduit à la mort. Que mon caprice aussi, et le dernier, remette ce que vainement j'appelais mes trésors à une personne que je ne connais pas et qui trouvera toutes instructions dans la voiture. »

— Que faire ?... — Le malheureux !... — Il avait l'air si triste !... — Dix kilomètres... — Peut-être moins... — On ne peut pas abandonner ce pauvre homme ! dit Mme Baramel, qui serrait la lettre et ne nous l'eût point prêtée pour un ni pour deux empires. Nous courions à la poursuite de la voiture disparue. Avant chaque tournant, Mme Baramel frémissait et reniflait des sels. Un oiseau noir vola par-dessus nos têtes. — Déjà, des corbeaux !... dit-elle. C'était un merle. Au dixième kilomètre, on prit le parti d'être furieusement sceptique. Mme Baramel était au point de pleurer. — J'y songerai, pour me distraire... dit M. Decalandre. Une voiture, une lettre... Comme on fait aisément courir les bonnes gens ! — Bah ! dix kilomètres... — Dites vingt, Madame, car il nous faut revenir à la maison.

TRISTAN DERÈME

ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN

Un fugitif retour de temps chaud, aux alentours de la Toussaint, amène parfois une suite de journées merveilleuses. C'est notre été de la Saint-Martin, l'été indien de l'Amérique du Nord. Lorsqu'il survient, les teintes brunes ont d'habitude

envahi la nature, mais il reste encore çà et là des taches de couleur vive : jaune clair des houppes de jeunes peupliers étalées sur un ciel bleu uni, rouge brique et ocre des trembles rabougris poussant sur les sols pauvres parmi les masses vert sombre des genêts, rouille des taillis de chênes qui prend un ton ardent à la lumière du soir, à travers un léger voile de brume.

Des papillons et des libellules, qu'on avait crus détruits par les premières gelées, se remettent à voler. Les chants des oiseaux sont nombreux ; s'ils ont perdu l'accent de l'émotion amoureuse, ils conservent du moins celui de la joie que procure le bien-être. Le chardonneret débite sa ritournelle et se trémousse sur une branche ; le bruant des haies, dans la tête d'un saule, aime à répéter le soir sa note zézayée ; le pivert lance des cris claironnants. Les sons les plus doux de la saison sont ceux qu'émet la lulu, petite alouette percheuse dont les notes possèdent un timbre aussi pur que celles du rossignol dans les buissons de mai. Le pinson voudrait, lui aussi, pour saluer les beaux jours, rattraper le rythme et l'éclat de son rondeau, mais ses efforts sont vains ; est-ce parce qu'il a répété si souvent ce refrain, tout le long de l'été, que son gosier est maintenant enroué ? Au contraire, le geai devient bavard tandis qu'il va à la glandée dans les bois, lui que la belle saison rendait silencieux.

Ont-elles été trompées par le semblant d'été, les hirondelles qu'on aperçoit un matin du début de novembre, volant au-dessus d'un étang ou d'une rivière ? Leurs semblables nous ont déjà quittés et depuis une quinzaine, les fils télégraphiques ne servent plus de perchoirs à leurs troupes lasses. Ces retardataires sont des jeunes des dernières nichées qui trouvent encore, aux heures tièdes, les mouches et les moustiques que le temps doux a réveillés. Elles sont à la merci des premiers froids, mais si le beau temps persiste, elles pourront gagner la Méditerranée et leurs quartiers d'hiver africains.

La bécasse, elle, n'est pas frileuse ; la pluie et le brouillard font mieux son affaire que le soleil de la Saint-Martin, mais les individus de son espèce qui sont nés en Scandinavie ou dans le nord de la Russie fuient la neige et le gel qui les empêchent d'enfoncer leur bec dans le sol pour y trouver des vers, et affluent à présent dans nos régions. Novembre a préparé à la bécasse des cachettes en harmonie avec la couleur de son plumage : au pied d'un bouleau ou d'un chêne, parmi les frondes rousses et affaissées de la fougère aigle, une litière

de feuilles mortes qu'elle n'abandonnera de son gré qu'au crépuscule, avec ses allures d'oiseau solitaire et secret qui, plus qu'aucun autre, semble incarner l'automne.

La douceur du plus bel été de la Saint-Martin ne réussit qu'à prolonger la floraison de quelques plantes des champs, soucis sauvages et ravenelles, trèfles et sauges, mais un peu de chaleur fait surgir çà et là les champignons aussi brillamment colorés que des pétales : lactaires aux disques roses ou ocreux, russules cramoisies, pratelles rondes et blanches comme des œufs déposés dans les prés, fausses oronges qui forment des taches rouge capucine à la lisière des bois. Au bord d'une flaque noirâtre, un petit joyau, la mitrule des marais, met sa perle de gélatine dorée sur une feuille qui pourrit dans la vase.

JACQUES DELAMAIN

RENCONTRE

La Saint-Martin, c'est le jour où les métayers qui ont à changer de métairie font leur déménagement. Parce qu'à ce moment de l'année, la terre vaque. Les récoltes sont engrangées, les semailles sont faites ; tout est préparé pour passer la mauvaise saison.

Cette année, c'est un énorme camion qui a amené d'un coup le déménagement du métayer venu s'installer dans tel domaine de la plaine. Tout y était, un peu pêle-mêle ; un bien sommaire mobilier, le matériel agricole, dix sacs de pommes de terre, vingt-deux tourtes de pain, les poules, les porcs, l'homme, la femme, les deux petits garçons aux figures sauvages et brillantes, — des joues en pommes rouges, et des yeux luisants comme les cerises noires de par là-haut. Un chargement faisant vraiment arche de Noé ! Les vaches et les chiens suivaient à pattes.

Ils sont de la montagne. Ils ont amené leurs affaires de montagne et même leur traîneau, dont ils n'auront pas souvent à se servir ici. L'homme était descendu auparavant, un jour, reconnaître les aîtres. C'était par un temps effroyable. Il avait mis des bandes molletières, deux tricots, sa capote de la guerre, une pélerine par dessus, et il était arrivé à son bourg gelé, mouillé, trempé comme un rat. Une telle tourmente de pluie, puis de neige, que dans ces mauvais chemins il avait cru ne plus s'en sortir. Il s'était séché comme il avait pu à l'auberge, il avait pris un café-rhum et il s'était remis en route. Quand il était arrivé au pays des noyers, — c'est déjà bon, — puis à

celui des vignes, — c'est encore meilleur, — qu'il avait retrouvé un temps plus chrétien, un air moins rude, un vent moins sauvage, des percées de soleil, il s'était cru en paradis. Au domaine, encore des feuilles aux arbres, — les gelées avaient déshabillé tout le branchage, là-haut, — quelques fleurs de séneçon et de centaurée dans les prés, et des roses à un pied de rosier, contre la porte. A le voir devant tout cela, ce nouveau métayer descendu de son plateau perdu, on comprenait comme les gens de la montagne ont toujours été attirés par la plaine, mais aussi comme la montagne trempe autrement les hommes que la plaine ne ferait.

Il a expliqué qu'il s'était mis un peu en retard dans ses mesures, pour être allé travailler dans le Midi. C'était afin de payer les frais du déménagement, de l'installation.

— A l'arrière-saison, quand je pouvais, — il parlait déjà au passé de sa vie montagnarde — que j'avais assez avancé mon travail, je partais pour un mois. J'allais presser le vin dans l'Hérault. On est payé à l'hectolitre, et on se fait des journées qui vont dans les quatre-vingts francs. Mais il faut avoir du courage au cœur, se contenter de dormir deux heures par nuit. Et chaque repas, dans le jour, nettoyé en une demi-heure. Le tout est de ne pas s'asseoir. Si tu t'asseois, tu es foutu : le sommeil te surmonte. Mais debout, on se défend encore. Ce travail-là veut un courageux. Il faut lancer la drèche à la fourche à quatre mètres de haut : si tu manques ton coup, elle te retombe dessus et tu es pire qu'un cochon. Ce n'est pas un métier pour freluquet, non, mais on est très bien nourri, on boit de bons coups. Sur ce pied, on peut tenir vingt-sept, vingt-huit jours, sans qu'on perde trop. Bien sûr, ça ne se ferait pas tout le long de l'année. Mais le bon de la chose, c'est que quand on remonte chez soi, ensuite, tout paraît facile.

Il tenait son verre d'une main sur la table, il buvait un peu, puis se passait la main sur la moustache. Par la porte ouverte, il regardait les champs vides du bon pays, ces champs qu'il y aurait plaisir à prendre en main, parce qu'il savait bien qu'il leur ferait rendre tout ce qu'on pourrait leur faire rendre.

HENRI POURRAT

LE GÉRANT : JEAN PAULHAN.
ABBEVILLE. IMPRIMERIE F. PAILLART.

16 PAGES - UN FRANC

MARIANNE

RAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

5, RUE SÉBASTIEN-BOTTIN, PARIS VIIe

DIRECTEUR : EMMANUEL BERL

R. F.

nrf VIENT DE PARAITRE

COLLECTION « LE SCARABÉE D'OR »

STUART PALMER

UN DRAME AU COLLÈGE

ROMAN

Traduit de l'anglais par R. DUPONT-DUPONT

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE, sous couverture illustrée. .. .. **12** f

Un beau soir, Hildegarde Withers, professeur dans une écol de New-York, découvre le cadavre du professeur de musique Anise Halloran, dans le vestiaire. Pendant qu'elle fait appele l'inspecteur Piper, le corps disparaît, et Piper, en fouillant l: cave, est assommé. La police découvre le cadavre d'Anise brûl dans le fourneau, et une tombe à demi creusée dans la cave. Or arrête le portier Anderson. Miss Withers, qui ne se contente pa des preuves amassées contre lui, continue l'enquête de son côté suivant plusieurs pistes, et soupçonnant diverses personnes. Pa une habile déduction, dans laquelle une cave secrète et un vieu: whisky jouent un rôle important, elle dissipe le mystère. Un intrigue bien nouée, avec un crime habilement perpétré, de personnages bien vivants, font de cette histoire un livre extraor dinairement attachant.

Déjà parus dans la collection :

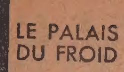
L'AMIRAL FLOTTANT, par G. K. CHESTERTON, DOROTHY L. SAYE AGATHA CHRISTIE, F. WILLS CROFTS, V. L WHITECHURCH, HEN WADE, C. D. H. et M. COLE, MILWARD KENNEDY, JOHN RHO RONALD AKNOX, EDGAR JEPSON, CLEMENCE DANE, ANTHONY B KELEY, du **Detection Club**, trad. de l'anglais par VIOLETTE DELEVINGNE 1

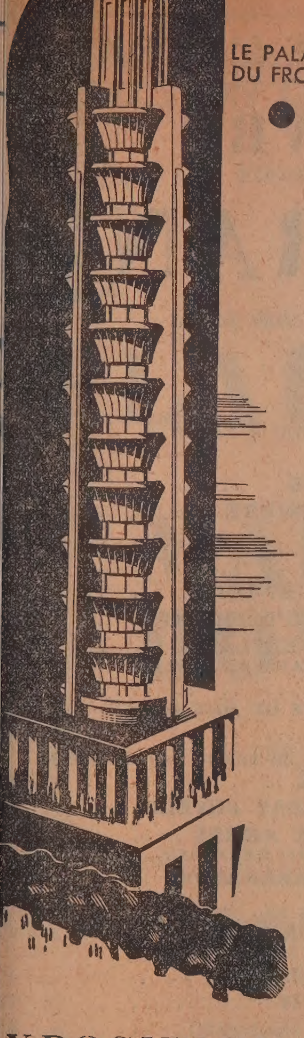
STANLEY GARDNER. *PERRY MASON ET* **LA JEUNE FILLE BOUDEUSE,** traduit de l'anglais par MAURICE SACHS 1

DASHIELL HAMMETT **LE FAUCON DE MALTE,** traduit de l'anglais par E. MICHEL TYL. 1

OSCAR RAY. **JE SUIS INNOCENT** 1

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR





XPOSITION
NTERNATIONALE
ES **ARTS** ET DES
ECHNIQUES
ans la vie moderne
PARIS-1937
MBREUSES MANIFESTATIONS ARTISTIQUES
ENTIFIQUES, LITTÉRAIRES ET SPORTIVES
MAI-NOVEMBRE . 1937

F.

Chemins de fer du P.-L.-M.

STOCKEZ DE LA SANTÉ !

AUX SPORTS D'HIVER

DANS LES 150 STATIONS DES

ALPES ET DU JURA

PARTEZ P.-L.-M.

Billets de Week-End.
50 % de Réduction.
Billets Aller et Retour de 40 Jours.

Pour vous documenter avant de partir : Consulter les Fiches P. L. M., le Bulletin Météorologique P. L. M. (dernière heure de la neige).

Demandez l'Horaire Bleu (tous les trains pratiques).

Sadresser à la Gare de Lyon ; au P.-L.-M. 88, rue St-Lazare, 127, Champs-Elysées et dans les Agences de Voyages.

Chemins de fer du P.-O.-Midi

Chassez en SOLOGNE

mais en vous renseignant
sur les facilités spéciales que
P.-O.-MIDI
met à votre disposition

BILLETS SPÉCIAUX

D'ALLER ET RETOUR DE FIN DE SEMAINE
EN TOUTES CLASSES AVEC

40 % *DE RÉDUCTION*

délivrés au départ de Paris, (quai d'Orsay et Austerlitz, pendant la durée de la chasse dans les départements du
LOIRET, du LOIR-ET-CHER et du CHER
POUR

LA FERTÉ St-AUBIN.
VOUZON
LAMOTTE-BEUVRON.
NOUAN-LE-FUZELIER.
SALBRIS.
THEILLAY.
VIERZON-VILLE.

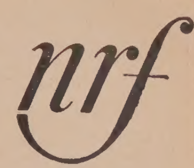
VALIDITÉ :
du Vendredi à midi au Dimanche à 24 heures
ou du Samedi au Lundi à 24 heures
POUR VOTRE CHIEN :
PRIX UNIQUE* 20 FR. *aller et retour
TRAINS SPÉCIALEMENT MIS EN MARCHE
PENDANT LA PÉRIODE DE LA CHASSE

Demandez la notice détaillée aux gares et agences P.-O.-Midi de Paris.

COLLECTION GÉNIE DE LA FRANCE



Vient de paraître :



FLAUBERT

MADAME BOVARY

DEUX VOLUMES

Chaque volume . . . **5** **fr.** . . Chaque volume

Exemplaires numérotés sur arches. Chaque volume .. .. **15** fr.

* * *

Derniers volumes parus dans cette collection

DE MUSSET. **Comédies et Proverbes**..	3 vol.
me DE SÉVIGNÉ. **Lettres choisies**..	2 vol.
TENDHAL. **Chroniques** *(L'Abbesse de Castro — Vittoria Accoramboni — Les Cenci — La Duchesse de Palliano — Vanina Vanini)*	1 vol.

haque volume sur vélin .. .. **5** fr.
xemplaires numérotés, sur arches .. .. **15** fr.

rf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE